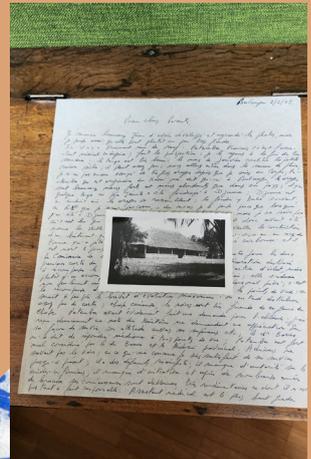
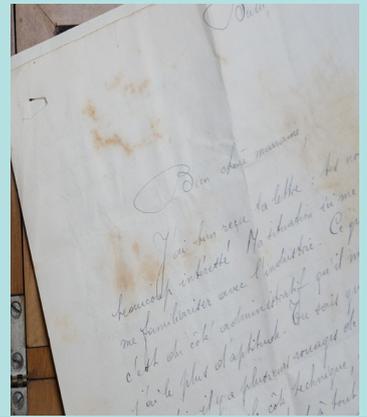
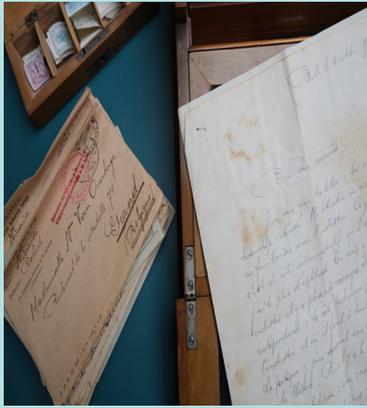


Actualités du Patrimoine Autobiographique



Bulletin de liaison n°12 du Groupe de Lecture
APA-AML, 2023-2024

L'APA-AML est membre de l'EDAC
(*European Egodocuments Archives and Collection*)
<http://edac-eu.org/the-network/>

Comité de rédaction :

Claude Buchkremer, Carine Dierkens, Michèle Maitron-Jodogne, Francine Meurice,
Monique Nijhoff, Marc Quaghebeur, Marilou Servais, Claudine Vandewoude.

Relecture :

Claude Buchkremer, Carine Dierkens, Michèle Maitron-Jodogne, Marilou Servais,
Michèle Van Huysse-Drymael.

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice.

Graphisme de la couverture :

Claudine Vandewoude.

Photos de l'écritoire :

Aude Dierkens.

Traductions :

Claude Buchkremer (du néerlandais et de l'allemand).

Relations internationales EDAC :

Claude Buchkremer et Francine Meurice.

Éditeur responsable :

Francine Meurice, APA-AML, Archives & Musée de la Littérature, KBR
Boulevard de l'Empereur, 4 – 1000 Bruxelles – Belgique.

La revue est consultable dans le catalogue des AML sur place (MLR 06398)
ou en PDF en ligne (MLPA 00212/0010).

<https://aml-cfwb.be/collections-aml/collections-detail/>

<https://aml-cfwb.be/infos-pratiques/contacts/>

Contacts et/ou commande :

Francine Meurice : francinecamillemeurice@gmail.com

Carine Dierkens : carine.dierkens@skynet.be

Par courrier : Archives & Musée de la Littérature/ pour l'APA-AML

KBR (3^e étage)

Boulevard de l'Empereur, 4

1000 Bruxelles

Belgique

Couverture :

Lettres d'Édouard Limbos, de Pierre Leroy et de Robert Nicaise.

Prix du numéro : 12 euros.

PRÉSENTATION DU NUMÉRO

La singularité de l'APA est d'appartenir à un mouvement qui existe depuis 1984 en Europe, qui n'est pas un courant littéraire regroupant des auteurs mais un regroupement de lecteurs construisant, au sein d'une communauté discursive, une réception de l'autobiographie¹.

Selon le document de présentation de Philippe Lejeune², l'APA a pour mission de recueillir, lire, conserver et valoriser tous les écrits personnels inédits³ (récits, journaux, correspondances), dorénavant dénommés « egodocuments », qu'on veut bien lui confier, et d'encourager la démarche autobiographique. L'APA a donc notamment pour objectif de répondre à un besoin social. Il est rare aujourd'hui qu'une personne vivante, sans notoriété personnelle, et qui n'a pas participé à des événements jugés historiques, puisse voir ses écrits personnels accueillis par une bibliothèque ou des archives. Un trésor de témoignages sur l'histoire des mentalités, sur la vie quotidienne et les destinées ordinaires se perd ainsi ; une demande de lien social demeure sans réponse. L'APA a également pour objectif la transmission. Les transmissions familiales sont incertaines, parfois conflictuelles ; il est hors de question qu'on puisse éditer ces textes (en général, tel n'est d'ailleurs pas le désir de leur auteur). Ce qui est la solution la plus simple et la plus sûre, le dépôt dans les archives publiques, n'est pas encore entré dans les usages.

La question de la conservation de ce type d'archives a trouvé différentes solutions au niveau européen⁴. En Italie, le journaliste Saverio Tutino a fondé en 1984 l'Archivio Diaristico Nazionale pour répondre à ce type de demande. En France, Philippe Lejeune a créé

¹ André Helbo (Dir. Rédac.), Francine Meurice (coordination du numéro), *Degrés. La réception des textes dans les archives du patrimoine autobiographique*, n°136-137, hiver 2008-printemps 2009.

² Philippe Lejeune « Qu'est-ce que l'APA ? »

<http://autobiographie.sitapa.org/association/article/outils-pour-les-animateurs-et-benevoles-de-l-apa>

³ Les seules conditions d'acceptation dans les archives APA sont que le donateur déclare le caractère autobiographique de son document et que celui-ci soit inédit.

⁴ Pour un répertoire des différentes associations qui conservent les egodocuments en Europe, voir le site de l'EDAC « European Ego-Document Archives and Collections » <https://edac-eu.org/network-members/> .

l'APA en 1992 dans la petite ville d'Ambérieu, qui met à sa disposition, des locaux de secrétariat et d'archivage. En Belgique, l'APA-BEL a été fondée en 2002, au Théâtre Poème, en présence de Philippe Lejeune par Rolland Westreich, Louis Vannieuwenborgh et Beatrice Barbalato. Les archives étaient conservées à la Bibliothèque communale d'Uccle. En 2009, face à la nécessité de pérenniser la conservation des documents et de les archiver dans une base de données, une demande de reconnaissance a été introduite au Service du patrimoine de la Communauté française. En réponse, Patrice Dartevelle, son directeur, a suggéré le rattachement de ce fonds d'archives aux AML. L'intégration s'est faite en 2010 par le directeur de l'époque Marc Quaghebeur après décision du Conseil d'administration de l'asbl. Ce faisant, une garantie archivistique majeure de conservation professionnelle et de consultation était acquise, pour un type de documents importants pour la mémoire collective mais jusqu'ici délaissés.

L'originalité du système de l'APA, commun à la France et à la Belgique, est que, à la différence de ce qui se passe en général dans les dépôts d'archives, les textes déposés sont immédiatement lus au sein de groupes de lecture constitués de bénévoles. Ils sont commentés (avec un retour de cette lecture au déposant) et indexés. Sans qu'ils soient le moins du monde publiés, leur contenu et leurs enjeux sont ainsi rendus visibles par des *échos* de lecture qui, eux, sont publiés. Sous forme d'un catalogue raisonné, en France, le *Garde-mémoire* ; en Belgique, dans *Actualités du Patrimoine Autobiographique* (12 numéros parus depuis 2010 en consultation libre sur le site des AML). Le principe de l'écho de lecture est celui d'une lecture en sympathie, décrivant le texte, son contenu, son allure, ses enjeux. L'écho de lecture, après avoir été évalué par le groupe de lecture, est envoyé pour approbation au déposant avant sa publication dans le bulletin de liaison. Si l'écho de lecture ne relève pas de la critique scientifique, il prépare l'archive pour son traitement ou son étude approfondie par celle-ci.

Le présent numéro, le 12^e de la série, met particulièrement l'accent sur cette émergence d'une communauté discursive de lecteurs familiers du patrimoine autobiographique. Si comme nous le constatons dans notre présentation du numéro 11 du bulletin, l'histoire de l'autobiographie reste à faire en Belgique, et si l'autobiographie au sens strict y est peu

pratiquée, pour diverses raisons liées à la spécificité culturelle de cette région de la Francophonie, les egodocuments inédits sont nombreux. Comme leurs thématiques se recoupent fréquemment, leur réception produit un intertexte historique appréciable. Les quelque 600 documents que nous avons réunis actuellement en témoignent. Les membres du groupe de lecture se spécialisent dès lors dans tel ou tel domaine⁵.

Ainsi, les correspondances envoyées du Congo, celle d'Édouard Limbos (1960-1961) ou de Pierre Leroy (1948-1965), si on les compare avec d'autres, traitées dans nos précédents bulletins, – celles de Charles Moeller (mai-juin 1960), de Maurice De Wée (1944), de Monique Heckmann et Jacques Zimmerman (1955-1956) notamment – permettent de restituer l'évolution des univers mentaux de la présence belge au Congo (Francine Meurice).

Un autre type de lettres, suscitées également par la séparation et l'éloignement des siens, celles des soldats – Robert Nicaise par exemple, depuis le front de la Première Guerre mondiale – ont également rejoint nos collections (Carine Dierkens).

La manière de s'approprier un journal personnel confirme les catégories déjà décrites. Le journal au long cours, le journal généraliste de Simone Bellière-Vosch par exemple, est l'objet d'une lecture exhaustive depuis le numéro 10 de notre bulletin (Carine Dierkens).

Les journaux thématiques occasionnels sont écrits parce que le diariste vit des événements qu'il considère comme pertinents à consigner. Les héritiers ont désiré conserver le témoignage. Ainsi celui de Gérard Saussez, rédigé dans un petit agenda de 1940 alors qu'il était prisonnier durant la Seconde Guerre mondiale (Claude Buchkremer) ; ou celui de Michel Ghilain, très particulier, qu'il nomme *Livre d'heures*, écrit au jour le jour durant la maladie de son épouse, et qui prend une forme poétique que nous avons déjà rencontrée chez Jean Chasse (Monique Nijhoff).

Les journaux de voyage appartiennent eux aussi à cette seconde catégorie comme celui d'Ekkehard Starck, en Norvège, au cap Nord

⁵ Leurs noms sont indiqués entre parenthèses.

(Claude Buchkremer) ou celui, très singulier, de J. Demeuse qui semble ne pas correspondre à un voyage réel. Comme la plupart de nos documents nous arrivent sans aucun contexte et ne sont précédés d'aucune socialité, contrairement aux œuvres littéraires, il fallut une étude interne minutieuse et comparative du texte pour découvrir que ce *Voyage autour du monde* n'avait pas été effectué par son auteur et que J. Demeuse n'était pas l'amoureux de la dédicataire – une première lecture l'avait laissé accroire – mais une jeune fille du XIX^e siècle qui écrit pour une amie (Michèle Maitron-Jodogne). Ce Journal composé est sans doute à rapprocher des faux-journaux piétistes comme ceux qui étaient en vogue à l'époque (*Journal de Marguerite* de Mlle Monniot publié en 1858 ou *L'ange de la famille ou Journal de Marthe Lambert* d'Alexandrine Desves, datant de 1884).

Les récits de vie constituent la majeure partie de nos archives, ils sont écrits parfois en plusieurs volumes. Tel est le cas de celui de Fernand Colleye qui évoque son enfance entre les deux guerres (Claudine Vandewoude) ; de celui de Danielle de Brucq qui écrit le deuxième tome de son histoire familiale ; ou de Piet Korse qui poursuit encore aujourd'hui la mise au net de ses souvenirs et de ses réflexions (Claude Buchkremer). Le récit de Louis Parein, descendant des Entreprises de biscuits Parein, *Le port de l'Atlantique* constitue, quant à lui, un plaidoyer pour l'idéologie libérale (Claudine Vandewoude).

Nous poursuivons en outre la lecture des documents du fonds de l'APA-BEL qui nous a été légué à la suite de l'arrêt des travaux de cette association en 2021. Nous avons choisi de traiter les documents qui n'avaient pas fait l'objet d'échos de lecture dans la revue de l'APA-BEL, *De temps en temps*. Nous répertorions ainsi deux chroniques familiales : celle de Paul Popescu et Vincent Duqué, intitulée *Gérard Joseph Duqué traversant son époque* et celle de Maurice Dupont, *Souvenirs d'un Papil* (Marilou Servais). Deux mémoires historiques, également : *Au terme de la route* d'Henri Moreau de Melen et *S'abstenir et tenir ! – Clergé, paroisses et écoles catholiques bruxelloises dans la tourmente de la Grande Guerre* de J.-Fr. Van Caulaert, Lt-Col (R) (Claude Buchkremer et François Stevens). Le récit épistolaire de Judith Meurrens, enfin, *Question de confiance* (Claudine Vandewoude).

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

HOMMAGE À JOSÉ DOSOGNE

APAÏSTE DEPUIS 2006

José Dosogne nous a quittés le 22 juillet 2023, à l'âge de 92 ans. Il était l'un des membres fondateurs de notre groupe de lecture aux AML en 2010, membre de l'APA-BEL depuis 2007 et membre de l'APA-France depuis 2006. Comme il avait l'habitude de le déclarer, avant d'avoir pris connaissance de l'existence de l'association française pour le patrimoine autobiographique, il ne savait pas qu'il pratiquait l'autobiographie !

José était un apaïste convaincu et très actif, assidu aux réunions du groupe de lecture et auteur de nombreux échos de lecture pour notre bulletin de liaison, assidu aux Journées de l'autobiographie organisées par l'APA française et aux rencontres internationales de l'ÉDAC. Il a non seulement apporté ses nombreux écrits dans nos collections mais a été à l'origine de la constitution de nombreux autres fonds. C'est grâce à lui que François Houtart a légué toutes ses archives personnelles à l'APA-AML, que Fernand Colleye a complété son propre fonds et nous a livré ce qu'il possédait encore des archives de Charles Moeller. Comme José s'était engagé pour un terme au Congo durant sa jeunesse, outre ses propres écrits et ses témoignages sur sa période à Basankusu de 1953 à 1957, il a récolté pour l'APA les écrits de son ami Piet Korse ainsi que les lettres du Congo de Monique Heckmann et Jacques Zimmerman en tournée pour le théâtre de marionnettes des Bilulus.

DU DIARISTE AU ROMANCIER, DE LA FICTION AU TÉMOIGNAGE AUTOBIOGRAPHIQUE

L'abondance des écrits de José Dosogne témoigne de sa pratique continue de l'écriture, tout en menant de front sa carrière d'architecte urbaniste à la Commune de Jette, de professeur de mathématique en soirée à l'Institut d'architecture Saint-Luc à Bruxelles et en étant père de famille. Diariste adolescent et jeune adulte⁶, épistolier infatigable durant toute sa vie, il a publié deux romans (*4 Dimanches*, en 1967 aux Éditions des Artistes à Bruxelles et *Avatar à Baranda*, en 2010 chez L'Harmattan à Paris), et des recueils de courts récits autobiographiques

⁶ Des extraits de son journal personnel ont été publiés dans la revue de Gilbert Moreau (dir.), *Les Moments littéraires. Revue de littérature. Diaristes belges*, n°45, 2021.

J'ai rêvé de Molenbeek sur les rives de la Semois, en 2012 aux Éditions Molenbecca à Bruxelles, « Mes grands-parents, petits métayers », dans *Au travail !*, Recueil d'histoires vécues, édité par Âges et Transmissions, à Liège chez Dricot, en 2013 et *La maison de mon enfance à Vresse-sur-Semois et autres biographèmes*, autoédité par l'APA-AML en 2018). Il laisse un grand nombre de récits autobiographiques et de poèmes inédits dans nos archives du patrimoine autobiographique.

L'ENFANT AU SECRET

Le motif essentiel et fondateur de l'écriture autobiographique de José Dosogne est celui de *l'enfant exposé*⁷. Ce mythe, repris à l'ethnopsychiatrie pour la manière dont elle l'a transposé en matériau structurant de la genèse de soi au profit des enfants de migrants dans les banlieues parisiennes, peut s'appliquer également à l'inlassable quête menée par José Dosogne. L'enfant exposé, Œdipe, Moïse, est un enfant abandonné par ses parents pour sa non-conformité. Qu'il soit exposé en étant suspendu à un olivier ou en étant livré à la rivière dans sa nacelle d'osier, l'enfant risque la mort. Le scénario de l'ethnopsychiatrie proclame que, s'il en réchappe, il devient un enfant-héros. Cette alternative à la mort proposée par l'ethnopsychiatrie dans ce scénario de base de l'enfant exposé permet d'envisager l'exception sous un jour positif.

C'est avec *Un retour au village*, datant de 1982-1984, que le lecteur accède pour la première fois à la narration des faits du scénario de l'enfant exposé dans la genèse autobiographique de José Dosogne. Cette autofiction superpose le temps contemporain de l'écriture et celui de l'enfance lors du retour dans son village d'enfant, Gercy, d'un enseignant quinquagénaire qui doit préparer un nouveau cours de mathématique pour l'architecture. Sans l'avoir voulu, ce retour est une fouille archéologique dans le non-dit du passé. Le leitmotiv est celui du secret qui entoure la raison de l'écartement de l'enfant, élevé par ses grands-parents. Mais alors que ce secret est encore informulé, comment l'investiguer ? Au fur et à mesure du récit, les enclaves des souvenirs s'amplifient et imposent leurs réalités, sans transition, à la narration

7 Marie Rose Moro, « D'où viennent ces enfants si étranges ? Logique de l'exposition dans la psychopathologie des enfants de migrants », in *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, N° 12, 1988, p. 69-84.

principale, celle de Bertrand, écrite à la troisième personne. Comme dans un film ou dans les rêves, ce sont des images puissantes qui affleurent alors, celles des mamans de remplacement, celles des ombres somnambules dans la nuit, celle des voix confuses des adultes perçues par *le trou du chauffage* creusé dans le plancher de la chambre à coucher.

Vingt ans plus tard, José Dosogne donnera une autre version plus directement autobiographique du même récit, *Mémoires d'une jeune vie dérangée*, (2004-2005). Le nom du village, Vresse-sur-Semois, y remplace Gercy, celui de la fiction. *Mémoires d'une jeune vie dérangée* reprend *Un retour au village* en y ajoutant l'explicite. Le document comporte un second titre qui situe dès le début l'ambiance de cette autobiographie : *L'enfant au secret*. Il est accompagné d'une note d'intention, qui situe également l'essentiel du sujet, *Est-il possible de se construire à partir de pas grand-chose, presque seul, dans un village, alors que les parents et la ville sont loin ?* Cette séparation, cet exil, troublent l'enfant. Il est *d'ailleurs* et ne sait pas pourquoi. L'auteur suggère le secret de son exil jusqu'à ses douze ans : il aurait été rejeté par un père jaloux et *placé* hors de sa vue. Cette réponse ambiguë, incertaine, lui permettra de se reconstruire à partir d'une enfance étouffée par un silence assourdissant. Le motif, repris également dans *Un exode en mai* (1990-1994), l'est jusqu'en 2012 dans l'autobiographie *J'ai rêvé de Molenbeek sur les rives de la Semois* et ensuite dans le *Revival au cœur de Bruxelles* de 2013.

LA PLACE DES ARCHIVES DANS LA CONSTRUCTION DU RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

Le corpus des autres textes de José Dosogne se caractérise également par un continuuel mouvement de réécriture de l'autobiographie, un texte se superpose à un autre pour mieux chercher à fixer les paroles labiles des conversations entendues, car il n'existe pas d'archives familiales écrites. À côté des récits autobiographiques longs que sont *Un retour au village* ou *Un exode en mai*, l'auteur rassemble sous le titre *Biographèmes* ses écrits courts, comme *Un revival au cœur de Bruxelles*. Par exemple, dans ce biographème consacré à la ville de Bruxelles, l'auteur se souvient des errances urbaines de son enfance. Ce revival, au sens propre de revivre les choses, est vécu en direct par une forme de dédoublement de la présence au monde. Comme dans ses autres écrits autobiographiques, l'auteur redit encore, par la place qu'il lui accorde dans son récit, l'importance des lieux de l'enfance, et surtout des énigmes à jamais irrésolues par la disparition des protagonistes d'antan.

Chez José Dosogne, c'est l'absence d'archives familiales, d'archives historiques et de transmission de savoir-faire socioculturels qui servira d'aiguillon à sa motivation à écrire. L'autobiographie se construit par versions successives autour de ce vide de savoir et ne cesse de questionner ce présupposé fondamental du non-dit. Le rapport à l'archive est explicite même dans les récits de son terme de 3 ans passé au Congo de 1953 à 1957 dans la Région de l'Équateur⁸, où l'archive est évoquée comme une image fugace. L'administrateur-assistant, Neefs, a un jour ouvert au jeune agent territorial que José Dosogne était alors, la porte d'une pièce sombre où s'entassaient en désordre les archives de l'ABIR⁹ à Basankusu. Mais il ne saisit pas alors l'opportunité de s'informer. La perte irrémédiable de cette source de documentation demeure une image emblématique de toute la texture narrative de son autobiographie de cette période.

JOSÉ, L'APA ET LE XXI^E SIÈCLE

Les écrits de José, inséparables du dispositif de l'APA où ils sont soigneusement gardés, font apparaître de plus en plus clairement une démarche, comme le dit Elizabeth Legros Chapuis dans le dernier numéro de *La Faute à Rousseau* à propos des contributeurs de l'APA :

« une démarche qui semble pouvoir s'inscrire dans le vaste mouvement d'évolution de la littérature amorcé depuis le début du XXI^e siècle. [La littérature comme] pratique relationnelle jouant un rôle réparateur, comme le montrent notamment les travaux d'Alexandre Gefen ou encore de l'anthropologue Michèle Petit. Ainsi, chaque segment de la grande entreprise collective de l'écriture aura sa place. Tous sont essentiels »¹⁰.

Francine Meurice

⁸ José Dosogne, *Mon expérience d'Agent territorial dans une région déshéritée de la colonie belge du Congo, le Territoire de Basankusu appartenant au District de la Tshuapa dans la Province de l'Équateur (de 1953 à 1957)*, inédit, 2012.

⁹ Anglo-Belgian India Rubber Company.

¹⁰ Elizabeth Legros Chapuis, « Essentiels. Éditorial », in *La Faute à Rousseau. Revue de l'autobiographie*, APA-Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, Ambérieu-en-Bugey, n°95, Février 2024, p.3.

Le 6 août 2023.

la nef scintillante du poète
est revenue s'amarrer
au port de son enfance
dont on ne guérit pas
lui, il a vu la truite arc-en-ciel
qui a glissé sur son sol de lumière
il a dit la vérité
il doit être transfiguré
il n'y a pas de hasards
aujourd'hui, c'est le 6 août

à José
Jean Chasse

PUBLICATIONS

- *Actualités du Patrimoine Autobiographique aux Archives et Musée de la Littérature*, Bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML n° 11, 2022.
 - Francine Meurice, « Le temps dans les lettres du Congo du médecin Pierre Leroy », in *La Faute à Rousseau. Le temps, Revue de l'autobiographie*, APA-Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, Ambérieu-en-Bugey, n° 94, octobre 2023, p.37-39.
-

CATALOGUE THÉMATIQUE DES ÉCHOS DE LECTURE

LES JOURNAUX PERSONNELS

Les journaux de voyage

Starck, Ekkehard, *Eine Reise zum Nordkap (Un voyage au cap Nord)*, 49 pages, autoédition, 2022 [MLPA 00564]

Introduction

Ekkehard Starck – que tout le monde appelle Ekki – est né en 1950 à Mayence en Allemagne. À la fin de ses études secondaires, il se fait engager au service des machines dans un bateau. Mais inapte physiquement pour ce travail lourd, il entre, à contrecœur, dans une banque pour gagner sa vie et fait finalement carrière dans plusieurs banques internationales à Francfort.

Il s'initie à l'informatique, aux diverses branches des activités financières, obtient un graduat en économie aux cours du soir et change de tâche aussi souvent que nécessaire pour rester flexible.

En 1979, il contracte un premier mariage d'où naissent deux enfants et maintenant deux petits-enfants. En 1987, il répond à une offre d'emploi en Belgique, plus précisément à la société SWIFT à La Hulpe. En 1999, il emménage dans une maison à Tourinnes-Saint-Lambert (commune de Walhain) et, un an plus tard, il épouse Jacqueline.

Une fois à la retraite, il s'engage pendant dix ans dans différentes activités au sein de la commune. Depuis 2021, ces activités prennent une autre tournure. Il se concentre alors sur les voyages et la recherche de ses ancêtres. Une première brochure, dont l'intitulé allemand se traduit par « Chronique de la famille Starck », a déjà été distribuée aux membres de la famille. Deux autres brochures sont en préparation.

Écho de lecture

Lorsque votre prénom signifie « dur comme le chêne » (*Ekkehard* en allemand) et que votre nom de famille évoque tout simplement la force (*Starck* en allemand), on est prêt à affronter toute espèce d'épreuve. C'est donc le cas d'Ekkehard Starck qui ne recule devant aucune difficulté et qui entreprend, du 10 au 24 juin 2022, son second voyage au cap Nord, le point le plus septentrional du continent européen. Enfant, il rêvait de devenir marin, mais la vie en a décidé autrement. Une carrière professionnelle bien remplie l'a toutefois fait voyager dans le monde entier et il a été affecté en Belgique en 1987. L'heure de la retraite ayant sonné, il consacre ses vacances au voyage et à la randonnée en compagnie de son épouse Jacqueline. Cette fois, Ekki, comme l'appellent ses amis, songe à revoir le cap Nord en longeant la côte de Norvège, un voyage qui a la réputation d'être le plus beau au monde par la mer. Puisqu'elle n'apprécie pas les voyages en bateau, son épouse lui suggère d'y aller sans elle. Le choix se porte sur le célèbre croisiériste norvégien *Hurtigruten*. Ekki nous livre alors un récit systématique et précis de son voyage, agrémenté de photos et de touches d'humour, le tout structuré en trois parties.

Parti de Gembloux en train jusqu'à Liège, il prend place dans un Thalys bondé jusqu'à Cologne, puis jusqu'à Hambourg où le train arrive avec plus d'une heure de retard, ce qui fait un voyage de neuf heures et demie, soit trois heures de plus qu'en voiture. Après une nuit à l'hôtel et un test Covid, l'embarquement se fait à bord du *Otto Sverdrup*, totalement rénové et équipé d'une machinerie à faibles émissions. Ekki s'installe dans une spacieuse cabine. Chacun des 393 passagers, pour la plupart de nationalité allemande, reçoit les consignes de sécurité et un anorak rouge à sa taille. Le navire lève l'ancre à 18 heures et tout le monde admire la sortie sur l'Elbe. Après un repas très copieux servi au restaurant, le bateau fait une première escale à Cuxhaven où un tour de ville en bus est prévu dans l'obscurité. On ne voit donc rien ! Au retour, les passagers recevront une collation agrémentée de musique. Ils iront dormir à 2h15 du matin ! Puisqu'il s'agit d'une croisière-expédition, treize personnes de nationalités différentes font partie de l'équipe qui planifie l'organisation des excursions, des activités sportives, des randonnées, des promenades, du kayak et des exposés sur la Norvège, la mythologie scandinave, les vikings, la faune et la flore. De plus, les scientifiques qui participent au voyage n'hésitent pas à faire

des exposés (en anglais avec traduction en allemand) et à répondre aux questions des passagers.

À partir du deuxième jour, on accoste en divers endroits où Ekki et quelques passagers courageux effectuent des randonnées de trois heures environ dans des chemins escarpés, à la découverte des paysages fabuleux, des nuages et des oiseaux, comme à Bergen et dans le fjord de Saebø où le chemin venait d'être dégagé après une avalanche. Tout doucement, on se rapproche du cercle polaire car les journées s'allongent et les nuits raccourcissent.

Le mardi 14, escale à Trondheim, la troisième plus grande ville de Norvège, où une magnifique promenade de deux heures est organisée dans la forêt boréale. Le lendemain, on accoste à Traená, une petite île où règne un calme absolu, un petit paradis sur terre où le tourisme tend à se développer. Dans l'île voisine de Sanná, on passe par un tunnel long d'un kilomètre qui, sans éclairage et en suivant une pente ascendante très raide, conduit à une station militaire. De là-haut, on bénéficie d'un splendide panorama à 360°.

À 17 heures, le *Otto* traverse le cercle polaire. Pour ceux qui font cette expérience pour la première fois, le baptême est obligatoire et c'est Neptune en personne qui vient présider la cérémonie !

La deuxième partie du récit relate le trajet du cercle polaire au cap Nord. Le jeudi 16, le bateau accoste à Finnsnes relié par un pont à l'île Senja, la deuxième île norvégienne par la taille. Puisqu'il fait tout le temps jour, Ekki a du mal à se lever ! L'occasion de remercier le sympathique personnel philippin du restaurant qui l'a toutefois laissé entrer à la dernière minute pour prendre son petit-déjeuner.

Le temps est au beau fixe le jeudi 16, il fait 12° et les randonneurs effectuent une ascension de deux kilomètres jusqu'à 240 mètres d'altitude. Tandis que le bateau navigue entre les fjords, on admire la vue, on écoute les chants des oiseaux, on papote avec d'autres passagers, jusqu'à ce que le capitaine annonce qu'il a vu des baleines. Tout le monde se précipite alors sur le pont avant. Les moteurs tournent au ralenti, le bateau navigue en zigzag.

Le bateau contourne le cap Nord et jette l'ancre à Skarsvåg. Il fait 1°, le vent est frigorifique. Les passagers sont alors conduits au cap

Nord en bus. Ekki y était déjà venu en 1977. Il y avait une seule baraque faisant office de café. Aujourd'hui, cela n'a plus rien à voir. Il y a un restaurant, un musée, des œuvres d'art en plein air, un monument commémoratif marquant le début du chemin européen de randonnée « E1 » qui mène jusqu'au sud de l'Italie, et on a même aménagé un grand parking pour les motor-homes.

La troisième partie du récit concerne le voyage de retour qui commence par Tromsø, le « Paris du Nord ». La plupart des passagers vont se promener en ville pour acheter des souvenirs, mais Ekki part avec un petit groupe effectuer une randonnée dans un chemin pentu débouchant sur des vues splendides. Au retour, il glisse sur du gravier et se foule le pied, ce qui l'obligera à marcher plus lentement les jours suivants.

Le bateau s'engage dans le Trollfjord qui est tellement étroit qu'on pourrait toucher les rochers de la main : un des points culminants de ce voyage. À Reine, sur les Îles Lofoten, le soleil brille et il fait 18°. Le musée en plein air est un *must* pour les touristes, mais ce qui frappe le plus, ce sont les *stockfisks*, les célèbres morues séchées à l'air libre qui pendent un peu partout dans la ville car *si on ne les voit pas, on les sent...*

À Brønnøysund, on se retrouve au sud du 66^e parallèle et l'obscurité reprend ses droits. Au terme d'une promenade de nonante minutes, on découvre le curieux rocher troué de Torghatten. À Ålesund, le temps est pluvieux. Comme le dit Ekki, même les trolls n'aiment pas ce temps-là ! Pour le dernier accostage en Norvège, la pluie a cessé, le fjord du Hardanger offre une randonnée de plus de quatre kilomètres jusqu'à une superbe cascade, un parcours épuisant quand on a mal à la cheville, mais qui en vaut vraiment la peine.

Après un jour de navigation, le *Otto* rejoint Hambourg. Lors de son verre d'adieu, le capitaine se réjouit d'avoir pu suivre le programme, ce qui n'est pas toujours possible en raison des conditions atmosphériques.

Le voyage de retour en Belgique est à nouveau chaotique. Un train de remplacement ne contient pas les places réservées, le wagon-restaurant n'a pas été approvisionné. Lors du changement à Cologne, une odeur suffocante empêche l'accès à certains wagons. Les passagers doivent se serrer. N'ayant rien eu à manger en cours de route, Ekki

retrouve Jacqueline à la gare de Gembloux : elle lui a préparé son plat favori, des pâtes au thon. Un repas princier !

En conclusion, le voyage en train en Allemagne est toujours une aventure, mais la croisière à bord du *Otto* était tellement belle qu'Ekki envisage déjà de se rendre une troisième fois au cap Nord.

Claude Buchkremer

Les journaux de guerre

Saussez, Gérard, *Agenda pour 1940, [Journal de guerre],* Transcription 2020 du manuscrit original 1940, 15 pages dactylographiées [MLPA 00562/0001].

***Agenda original* [MLPA 00562]**

Introduction

Evelyne Saussez avait douze ans lorsque son père, Gérard Saussez, né à Flénu près de Mons le 22 décembre 1913, est décédé subitement d'un infarctus à l'âge de 48 ans. Quelques mois plus tard, sa mère lui a confié une boîte en carton renfermant quelques souvenirs de son père et, notamment, les décorations qui lui avaient été décernées en sa qualité de Commissaire de police et de prisonnier de guerre.

Il y avait aussi un petit calepin vert, agenda de l'année 1940, dans lequel Gérard Saussez avait décrit chaque jour au crayon, à partir de la mobilisation générale du 10 mai 1940, son parcours en tant que militaire et puis prisonnier de guerre envoyé dans un camp de travail obligatoire en Allemagne. Gérard Saussez y a également détaillé les souffrances physiques qu'il a endurées mais aussi les terribles souffrances morales qui résultent du fait qu'il était séparé de son épouse et de ses deux fillettes de 22 et 9 mois.

Craignant que ces notes au crayon ne s'effacent avec le temps, sa quatrième fille, Evelyne, a retranscrit soigneusement le carnet contenant ces précieux souvenirs de son père qu'elle avait très peu connu et elle a confié le carnet et sa transcription à l'APA-AML.

La *Carte de prisonnier de guerre 1940-1945* de Gérard Saussez nous apprend qu'il a été libéré le 22 janvier 1941 et sur sa pierre tombale qui se trouve à la pelouse d'honneur du cimetière de Mons où reposent des anciens combattants, on peut lire qu'il a été sergent au Premier Régiment TTr (Troupes de Transmissions).

Écho de lecture

C'est dans son agenda que le Montois Gérard Saussez a consigné au jour le jour ce qu'il a vécu entre le 10 mai et le 31 décembre 1940. Cinq jours après la mobilisation générale, il part pour Bruxelles, le lendemain il se rend en train à Ostende, le surlendemain à La Panne et puis il entame un périple dans le nord de la France au cours duquel il passe notamment par Étaples et Boulogne. Le 23 mai, à 5 heures du matin, il est fait prisonnier à Samer. Il revient alors en Belgique par Bapaume, Cambrai, La Roche et Dinant pour arriver à Saint-Vith le 1^{er} juin. Le voyage se termine à pied ou en chemin de fer jusqu'au camp de prisonniers de Nuremberg qui est atteint le 5 juin. Il y est bien nourri, reposé, bien traité et forme l'espoir d'un retour proche. Le 15 juin, il est transféré au camp d'Auerbach, puis à Ansbach.

Gérard Saussez prend subitement conscience de sa situation car il note dès le 10 juin : *faible espoir de retour*. Il donne des détails sur son état de santé, ses allées et venues (changements de baraque et de camp), le travail obligatoire effectué en échange d'un maigre salaire sous une chaleur torride, puis sous la pluie, dans le froid et dans la neige (construction d'une route puis d'un pont, travaux de terrassement, épluchage de pommes de terre, déchargement de wagons de charbon ou de sacs de ciment, travail dans des carrières et dans diverses usines), le rationnement et la mauvaise qualité de la nourriture. Le soir, on se distrait entre prisonniers, on raconte des blagues, on parle du Borinage, on joue aux cartes ou aux échecs, on fume des cigarettes quand il y en a. On s'ennuie aussi terriblement.

Outre la relation de ses activités quotidiennes, Gérard Saussez écrit le dimanche 9 juin : *Nuremberg, grand cafard le matin, je pense beaucoup à ma chère femme et à mes deux poupées (larmes)*. Il mentionne ses trois ans de mariage le 12 mai, le fait que sa petite Chantal a deux ans le 14 juillet, la fête de sa *petite femme* le 26 juillet, le premier anniversaire de Ghislaine le 26 août. Comme une rengaine obsédante, il consacre ainsi quasiment tous les jours quelques lignes à sa famille, ce qui lui permet sans doute de mieux supporter le triste sort de prisonnier qui lui est réservé. S'il ne rêve pas de sa femme et de ses filles, il se lamente

en pensant à elles : *Je suis plus cafardeux que jamais en voyant ce beau soleil et en pensant aux bons repas que ma chérie préparait quand je rentrais, tandis qu'ici il faut se priver de beaucoup de choses. J'ai bien envie de pleurer mais je me retiens.* Il contemple longuement les photos de sa femme et de ses filles. Souvent la nuit, il les revoit en rêve. Et il va jusqu'à rêver qu'elles sont venues lui rendre visite. Sa joie est à son comble lorsqu'il reçoit des lettres de sa *chère poupée* et de ses parents ou un colis qui contient quelques friandises et des cigarettes belges. Le 15 octobre, on apprend que cela fait trois ans qu'il est entré à la police. Il évoque régulièrement ses problèmes de santé (furoncles, douleurs aux bras, inflammation de la main gauche, mal aux dents, aux chevilles, aux pieds) qui nécessitent de nombreuses visites médicales, des exemptions de travail et des séjours à l'infirmierie, ce qui lui laisse encore plus de temps pour penser à sa famille.

Le 5 décembre, il quitte Ansbach pour le stalag d'Hammelburg où il retrouve des copains du camp précédent. Il y casse des cailloux et souffre du froid et de la faim. Le dernier jour de l'an, il rédige cet ultime message : *Il a fortement neigé et il fait froid. À midi je reçois un colis de ma chérie, je suis très heureux. Le soir on fête un petit réveillon, on essaie de dissiper le cafard par des petites chansons, mais à minuit je n'y tiens plus, les larmes me coulent en pensant à ma petite femme, mes poupées et mes parents.*¹¹

On imagine ainsi sans peine tout ce que Gérard Saussez a dû endurer, tant physiquement que moralement, tout au long de sa captivité en Allemagne.

Claude Buchkremer

¹¹ Si le journal s'arrête aussi brutalement, c'est par manque de carnet. Il n'avait emporté avec lui que ce seul agenda de l'année 1940.

Les diaristes au long cours

Bellière-Vosch, Simone, *Journaux des camps de vacances. Du 20 septembre 1942 au 26 juillet 1943, manuscrit. [MLPA 00400/0001/009]*.

Écho de lecture

Entre les 14 ans et les 17 ans de Simone, se côtoient trois journaux de nature bien différente. Le plus important est son journal intime où elle narre au jour le jour sa vie, ses questions, ses doutes, ses projets¹²... Le deuxième est celui qui décrit sa vie de camps à l'YWCA¹³ et chez les Guides catholiques. Le troisième est un journal d'amour dans lequel se déploie l'histoire de Chouette (son amie Séjo) et de Lapinos (Simone elle-même)¹⁴. Ces différents journaux sont rédigés sans qu'aucun lien ne soit établi entre eux, comme s'il s'agissait d'entités indépendantes tant dans la forme que dans le contenu.

Ce présent écho porte sur le deuxième journal largement illustré et accompagné de traces diverses : cartes postales, photos, fleurs séchées, rubans, cartes de membre, insignes, chansons, fiches de jeux... Simone a alors 16 ans et vit une adolescence passionnée où la vie de groupe joue un rôle de seconde famille.

Comprendre, aimer, servir. C'est par ces mots que débute le journal. Il s'agit de la devise de l'YWCA à laquelle Simone se référera fréquemment. À l'YWCA, on trouve les Juniors (les jeunes participantes et membres qui ont formulé publiquement lors d'une cérémonie leur engagement) et les Leaders (organisatrices et animatrices des camps). Chaque jeune porte fièrement un uniforme et, tout comme dans le scoutisme, est désigné par un totem choisi par la communauté. Pour Simone, ce sera *Lapinos engagé*.

Le journal apporte de nombreux détails sur la vie des camps et sur toutes les activités qui y sont organisées. Jeux, promenades, bricolages, sport, feux de camp, chants, discussions... Tout a l'air de se

¹² Voir les différents échos parus dans nos précédents bulletins n°10 et n°11.

¹³ Young Women's Christian Association est une organisation sociale, créée en 1855, œuvrant pour l'autonomisation, le leadership et les droits des femmes et des filles dans plus de 120 pays.

¹⁴ Cf. Francine Meurice, « Nikaô, le journal de Chouette et Lapinos », in *La Faute à Rousseau. L'Amitié*, n°70, octobre 2015, pages 50 et 51.

dérouler sans jamais aucune embûche, dans une sorte d'harmonie parfaite. Toutefois, deux événements vont bousculer cette impression de parfaite ordonnance. Tout d'abord, une sanction vis-à-vis de Simone à cause de ses résultats scolaires trop faibles : la privation de l'YWCA pendant six semaines ! *Ah ce que je voudrais gagner assez d'argent pour être libre et ne plus vivre avec des parents qui sont de véritables dictateurs !* Ensuite, la fermeture du foyer par ordre de l'Autorité allemande qui nous rappelle que nous sommes en temps de guerre :

« Ils sont venus ! Ils ont tout fermé. Je me rends immédiatement compte que les Allemands avaient bien dû venir. Devant la porte, je vois plusieurs Juniors. C'est bien ce que j'avais pensé ! Le foyer est sous scellé, et sur la porte je reconnais l'écriture de mademoiselle Levert. *Le 21 novembre à 2h, le foyer est fermé par ordre de l'Autorité allemande.* On dirait vraiment que quelque chose vient de mourir en nous. Nous nous sentons mortellement tristes. »

Dorénavant, les rassemblements auront lieu chez l'une ou l'autre Leader, de manière quelque peu clandestine.

C'est à ce moment charnière que Lulu, l'amie de Simone, l'invite à une fête de Noël des Guides catholiques... Elle est sollicitée pour entrer dans le groupe et pour réaliser un premier camp. *Je suis rentrée chez les Guides catholiques pour passer le temps et tout ce que je vais apprendre là, je le mettrai au profit de l'YWCA.* Simone vit un réel conflit de loyauté par rapport à cette double appartenance mais reste fondamentalement attachée à l'YWCA. Elle annonce avec crainte aux Leaders ce nouvel engagement, sûre d'être rejetée, grondée. C'est pourtant le contraire qui se produit : *Leader Intje m'a dit qu'elle m'aimait beaucoup et que je ne devais pas croire que parce que j'étais chez les Guides on ne m'aimait plus à l'YWCA.* Commence alors un deuxième carnet, le Carnet des Guides où Simone signifie clairement qu'elle fera sa promesse chez les Guides tout en n'abandonnant pas définitivement l'YWCA.

L'optique de ce journal est la même que pour le précédent : décrire et répertorier les différentes activités réalisées ainsi qu'énoncer le planning des journées. Une série de détails, de commentaires témoignent de l'esprit profondément chrétien des Guides. La participation à la Messe de Minuit, le contenu des chants et aussi les termes prononcés lors de la Promesse : *Sur mon honneur et avec la Grâce de Dieu, je m'engage à remplir de mon mieux mes devoirs envers Dieu, l'Église, le*

Roy et la Patrie ; à aider mon prochain en toutes circonstances ; à observer la loi des Guides. Simone ne manque toutefois pas d'humour et d'esprit critique et écrira : *Ce n'est pas difficile, ce n'est pas audacieux de promettre qu'on veut faire tout son possible pour servir Dieu, aider son prochain, obéir à la loi. Ce n'est pas difficile parce que je ne promets pas de ne jamais faillir ! Je promets seulement de faire ce que je peux !* Un incident est aussi furtivement évoqué : une discussion tendue avec Monsieur l'Abbé à propos de l'amitié entre Chouette (Séjo) et Simone. Rien n'est dit de manière explicite mais il est facile d'imaginer le contenu de cette discussion et de percevoir le regard critique, soupçonneux de l'Abbé sur cette amitié !

Simone quittera ensuite les Guides pour passer *au clan* des Routières. Elle y vit des expériences riches et variées mais exprime sa tristesse d'avoir quitté sa patrouille. *Maintenant, c'est fini, tout à fait fini et pour toujours.* Sa relation avec Chouette, son amie tant aimée, se dégrade. Elle se sent seule pour toutes les tâches à réaliser et ne reçoit pas d'elle les attentions attendues.

Ce journal s'achève sur une note triste et désabusée qui laisse pressentir que Simone ne tardera pas à poursuivre son chemin sur d'autres routes.

Carine Dierkens

Extrait

« Carnet de Guides

Le 30 janvier 1943

Je ne suis entrée chez les Guides que parce que Chouette, ma meilleure amie, s'y trouvait. J'espérais toutefois y trouver un appui moral, j'espérais m'y amuser.

Ma première réunion m'a tout à fait déçue. Le local était sombre, sale, en désordre, les guides assez jeunes et très VP. Je venais d'un autre mouvement de jeunesse, l'YWCA, qui me paraissait beaucoup mieux mais qui était dissous. Mon CP, qui était une compagne de classe, ne représentait pas du tout un chef pour moi. Les réunions se suivirent très monotoneusement et je n'étais pas emballée du tout pour ma compagnie. Les activités de patrouille sont très peu intéressantes. »

Simone Vosch (Bellière)

Bellière-Vosch, Simone, *Journal 1982-1985. Pense-bête*, manuscrit, 76 p. [MLPA 00400/0001/011] et *Agenda des dates mémorables, 1926 (année de sa naissance) - janvier 1988*, manuscrit, 89 p. [MLPA 00400/0001/012].

Écho de lecture

Quand le souffle de la vieillesse s'est fait sentir, Simone a décidé d'établir une sorte de bilan de sa vie et des événements qui l'ont marquée. Elle a passé sa vie à écrire : des journaux intimes, du courrier, des livres... Elle s'est également mise à la peinture... Il n'est donc pas étonnant que Simone fixe par écrit, à plus de 60 ans et *a posteriori*, les jalons de sa ligne du temps.

Ayant commencé la lecture des journaux de Simone alors qu'elle était encore une toute jeune fille de 14 ans, puis la suivant jusqu'à l'âge adulte au moment de ses tourments amoureux, de ses questionnements philosophiques et politiques, je la retrouve après plusieurs décennies de silence. Par le pouvoir de ces deux carnets, je peux combler les zones blanches et mieux percevoir la manière dont cette petite fille est devenue une femme mûre.

Le premier cahier, sans titre, est organisé à la manière d'un calendrier, d'un agenda. Chaque page correspond à une année de la vie de Simone. Les dates ont été notées *a priori* – une date par page – comme s'il était important pour elle de s'imposer un cadre strict qui l'oblige à synthétiser sa pensée et qui lui évite toute tentation de digression. Son objectif est en effet de se remémorer les faits marquants de sa vie puis de les citer de façon exhaustive et objective sous forme de liste. La première page porte donc la date de 1926, année de sa naissance et la dernière, 1988. Les lieux visités sont surlignés en vert, les décès en orange et les titres de ses nombreuses œuvres picturales en bleu ou en rose (avec, lorsqu'une œuvre a été vendue, la mention du prix d'achat). Outre ces événements qui ressortent de l'ensemble, on peut découvrir les faits et les gens qui furent les moteurs de sa vie. Il est curieux, pour moi, la lectrice fidèle de Simone, d'être confrontée à un inventaire purement objectif, sans aucune émotion ni aucun commentaire. Par exemple, à la page de l'année 1954 qu'on peut imaginer particulièrement pénible pour elle, on lit les seuls mots : *2 janvier, naissance Jean-Pierre à l'Hôpital Saint-Pierre ; 31 mars, décès de Jean-Pierre (surligné orange) ; avril, ski à Hochsölden (surligné vert)*.

Le second cahier bénéficie d'une sorte de titre, ou de mise en garde : *Ceci n'est pas un journal, c'est un pense-bête*. C'est donc dans un style télégraphique, sans aucun souci stylistique, que Simone décide de noter tout ce qui constitue sa vie du moment, entre l'année 1982 (Toussaint) et l'année 1985 (Noël). Si cette intention d'énumération est bien perceptible en début de carnet, très vite, Simone est reprise par son besoin irréprensible d'ajouter des commentaires, des réflexions, des états d'âme. Il faut dire que la vie de Simone, à cette époque, est fort passionnée, vibrante, car elle s'est lancée corps et âme dans le travail pictural (cours à l'Académie, productions nombreuses, expositions de ses œuvres, ventes...). Elle raconte avec force détails toutes ses réunions, ses rencontres, ses voyages, ses formations... Elle est, comme je l'ai toujours connue (!) à aimer ou à détester, à s'enflammer ou à tout voir en noir ! Elle évoque presque quotidiennement les relations devenues difficiles avec sa fille Françoise qui, progressivement, prend son indépendance, vit sa vie et se détache de sa mère. Simone en souffre. *1^{er} janvier 1983 et premier déplaisir de l'année. Françoise ne m'a pas téléphoné. Je m'en veux d'attendre avec autant d'impatience qu'elle se préoccupe de moi et qu'elle me témoigne autre chose qu'une amitié polie et réservée. Je regrette tellement cette grande confiance réciproque d'il y a quelques années ! C'est douloureux d'aimer mal, d'aimer plus et d'attendre une réciprocité vaine.*

Décembre 1985, le cahier s'interrompt sur une énumération sans commentaire. *Films TV : L'Étrange voyage ; Bd des assassins. Livres : Un lit de ténèbres (Styron), Le Rire de Laura (Mallet Joris), Ferme d'une passion (Michel Boudreau)*. La boucle est bouclée. Après trois années de « laisser-aller- épistolaire émotionnel », Simone revient à son idée première du *cahier pense-bête*. Des faits, rien que des faits !

Carine Dierkens

Bellièrre-Vosch Simone, *Notes au jour le jour. 21 juillet 1993-novembre 1996*, manuscrit, 68 pages [MLPA 00400/0001/013] et *Notes pour aide-mémoire défaillante. 1^{er} janvier 1997-31 décembre 1999*, manuscrit, 140 pages. [MLPA 00400/0001/014]

Écho de lecture

Finis les carnets brochés ou de récupération ! Simone est peintre, passionnée de peintures, mère d'une artiste peintre... et choisit maintenant des supports d'écriture à la couverture picturale significative. Le premier cahier représente une parcelle d'une peinture de Hopper, apprécié *pour ses jeux de contrastes ombre / lumière qui créent des*

paysages figés dans l'instant. Les personnages ne s'y meuvent pas ; ils en font partie, ancrés dans le sol. Sur le second, figure la reproduction d'une œuvre de Magritte, un homme au chapeau melon reproduit à l'infini...

Ces cahiers se structurent de manière particulière : sur les pages de gauche, on trouve des éléments de la vie personnelle de Simone (des moments remarquables ou intimes, ses voyages, ses œuvres picturales et littéraires...) et sur les pages de droite, une liste exhaustive de tous les livres lus avec un bref résumé du contenu ainsi qu'une rapide critique formulée sous la forme d'un + (ou d'un ++), d'un OK, d'un - (voire d'un - -) ou du terrible NUL ! Avoir autant lu, autant vu, autant peint, autant écrit, autant voyagé, autant vécu dans un laps de temps de 6 ans, et plus encore, avoir pris le temps de systématiquement tout répertorier et tout commenter donne le tournis ! Prise au jeu, j'ai décidé, en plus de relever les moments-clefs de vie ou de réflexion, de comptabiliser le nombre de livres lus, de films vus, de voyages réalisés, de peintures exécutées ! 492 livres cités et commentés ! 239 films vus et commentés ! Quant aux voyages, ils se déroulent à un rythme tout aussi effréné : Rome, USA (New York, Nouvelle-Orléans, Floride...), Israël, France (Giverny, Mont-Saint-Michel, Avignon, Normandie, plages du Débarquement, Honfleur, Baie de Somme, Paris...), Tunisie (Djerba à quatre reprises), Sénégal, Danemark, Suède, Maroc, Autriche (Vienne, Salzbourg...), Allemagne et, de manière régulière, Nieuport où Jacques et elle possèdent une maison. À tout cela, il faut encore ajouter les déplacements ponctuels pour des tournois de golf ou de bridge dont visiblement elle est friande.

Si l'aspect quantitatif de ces carnets, avec l'énumération quasi exhaustive de tout ce qui alimente sa pensée, ses loisirs ou ses intérêts prédomine, l'aspect plus qualitatif et intime ne fait pas défaut non plus. Des préoccupations se dégagent : sa relation avec sa fille et son mari, son implication dans la franc-maçonnerie et sa quête, vaine, de publication auprès d'éditeurs. Elle exprime aussi avec verve, comme elle l'a fait toute sa vie durant, des opinions qui résonnent particulièrement aujourd'hui : *Je hais les religions : toutes. Et je n'aime pas le dîner rituel de shabbat, ni la nourriture kasher. Et je n'aime pas les Juifs orthodoxes qui tuent les Palestiniens, ni l'inverse, au nom de Dieu.*

Côté carnet rose, sa fille Françoise épouse César. *Suis-je émue ? Non. Plutôt mal à l'aise vis-à-vis de ma fille et de son futur mari. Nous les*

aurions préférés à notre image, bien intégrés dans notre culture universitaire et rationaliste, détenteurs de bons diplômes ULB et bien assis dans des professions libérales pleines d'avenir. Simone vit toutefois ce mariage comme amical, simple et surtout très joyeux, serein et ensoleillé. De cette union ne naîtra pas d'enfant. Une fausse couche en décide ainsi et Simone abandonne l'espoir de devenir grand-mère. Il n'y aura pas de petit Thomas pourtant tant attendu et désiré.

Son couple entre dans la vieillesse mais aussi dans la tendresse. Le 27 juillet 1999, Simone fête avec Jacques leur 49^e année de mariage et leur réconciliation après une séparation avortée. Son époux lui offre des bracelets en or ainsi qu'une bague en or et aigue-marine. *J'aime les bijoux qui m'étaient tout à fait indifférents lorsque j'étais plus jeune. Comme si les bijoux compensaient la déchéance de la vieillesse qui s'installe dans la peau, les articulations, la ligne... Fillette, fillette si tu t'imagines !*

Sa vie maçonnique tient également une place importante. Simone y remplit la charge d'orateur et évoque ses nombreuses lectures préparatoires ainsi que ses planches. Toujours franche et directe, elle n'évite pas les tensions, les dissensions, les choix difficiles à poser au sein de son atelier.

Et puis, Simone en plus d'être peintre est aussi romancière. Elle court après les éditeurs et galeristes mais essuie chaque fois des refus. *J'en ai marre d'être rejetée par les éditeurs, les galeristes etc. Je n'aime pas me vendre, être dans le vent, mendier ma place.* Toutefois, ces désillusions ne l'empêchent pas de produire toujours, sans jamais être assouvie, tout en souffrant quelque peu d'une certaine rivalité avec sa fille qui arrive plus facilement à exposer et à se faire reconnaître. Commentant les toiles de Françoise, Simone exprime un avis mitigé : *Je suis perplexe. Il y a dans cette exposition des audaces picturales, des ambiances kitschs que je n'aime pas et des anecdotes affectives. Et puis, quelques œuvres très abouties – la vague, la geisha, la chute d'eau – et tous les petits formats.*

Comme elle en a pris l'habitude depuis ses 14 ans, Simone achève l'écriture de ce second cahier par un résumé des moments forts qui l'ont marquée, construite ou déconstruite. Et c'est cette phrase de clôture si simple et pourtant si puissante que je veux retenir ici : *ce que j'ai aimé durant toutes ces années, c'est Jacques et Françoise, par-dessus tout.*

Carine Dierkens

Les diaristes poètes

Ghilain, Michel, *Livre d'heures*, 1990-2021 [MLPA 00552].

Écho de lecture

Dans toute l'œuvre de Michel Ghilain, qui se voulait orfèvre en poésie, ce *Livre d'heures* donne particulièrement une image de la vie discrète de ce poète.

Beaucoup d'autobiographies s'attachent aux événements qui arrivent au cours des années. Moments heureux ou drames de l'époque.

Le poète Michel Ghilain a révélé, lui, dans l'œuvre qu'il a choisi de créer les moments importants de son évolution intérieure. Son *Livre d'heures* compte les 365 jours de l'année plus une introduction de sujets éclairants, entre autres : *À la poésie classique*. Le titre final de l'ouvrage sera *Volupté*, remplaçant le précédent : *Richesses*.

Parti du postulat que la vie réelle ne lui permettait pas de voler vers les cimes, il a recherché dans la vie spirituelle à forger la beauté, la précision, l'approche la plus juste du sens de l'existence. En décrivant les joyaux offerts à la vue dans la nature et à l'esprit dans le monde des coutumes humaines, des sentiments, de la vie en son Borinage natal, il a créé avec patience une œuvre attachée à chaque jour. À chaque fois, un sujet de découverte, de méditation, pour ce *Livre d'heures* à relire pour l'apprécier à sa juste valeur sur le lutrin qui doit le présenter.

Chaque mot est choisi, pesé, en traduction du ressenti.

Cette autobiographie du vécu mènera le poète jusqu'aux réflexions philosophiques les plus pointues, critiques parfois, forgées avec émoi, chaque fois. Et à d'autres œuvres. C'est donc l'évolution d'une âme qui apparaît dans les rencontres, les cérémonies, la religion du temps et les mille et une choses de la vie.

Le *pagnon* de sa région, la soupe du temps de guerre, les douces soirées, l'amour, les richesses de la nature, tout l'amène à peindre son esprit, ses découvertes de joyaux, le plaisir de respirer un air plus vif, la redécouverte, après la disette, du plaisir d'entamer la peau de l'orange

encore rare et d'en décrire le délice. Tout mène à une volupté de création et d'art nous permettant de découvrir, sous le réel, les palpitations délicates de l'évolution d'un esprit policé et discret, un peu secret.

Monique Nijhoff

L'AUTOBIOGRAPHIE

Récit de vie couvrant les années 1866 à 2009

Popescu, Paul et Duqué, Vincent, *Gérard Joseph Duqué traversant son époque*, 2009, 111 pages [MLPA 00635].

Quand il prend sa retraite en 1994, Vincent Duqué vient s'établir en Roumanie, où il avait vécu une partie de sa jeunesse. Un de ses objectifs est la récupération des biens familiaux, confisqués par le régime communiste roumain. Il découvre des documents qui lui font prendre conscience, avec admiration, du rôle considérable que son grand-père Gérard Joseph Duqué, dit Babacu, a joué dans le développement économique de la province de Prahova.

Dans le même temps, Vincent retrouve un ancien condisciple du lycée de Ploiesti, Paul D. Popescu, un historien qui possède des informations concernant Babacu. Ils décident de rassembler des souvenirs, principalement ceux de Vincent, des témoignages et des archives pour rendre hommage à ce grand-père bien-aimé et présenter aux Roumains ce Belge qui a tant fait pour leur pays. La trame du récit se partage alors entre statistiques, données administratives très précises et suppositions, et verbes au conditionnel pour tenter de reconstituer les activités et la personnalité de Gérard Duqué.

L'édition roumaine de cet hommage paraît en 2006. La traduction française d'Andrea-Maria Ionescu date de 2009 et la publication sera finalisée par Anne Duqué, la fille de Vincent. Une centaine d'exemplaires seront imprimés et distribués à la famille et aux amis proches afin de transmettre *un sentiment de fierté et d'appartenance, en leur présentant un ancêtre qui fut un modèle de travail et de persévérance, d'ingéniosité et de créativité, de bienveillance et de force de caractère.*

Dans une première partie, chronologique, les auteurs retracent la généalogie de Gérard Duqué depuis l'arrivée d'un Duqué, dont on ignore le prénom, qui, au début du XIX^e siècle a quitté le sud-ouest de la France pour finir par s'établir à Maasmechelen. Puisque cette publication s'adresse à des Roumains, un survol de l'histoire de la Belgique, basé sur la *Petite Encyclopédie d'histoire universelle*¹⁵, s'est imposé aux auteurs.

Quant à notre Gerardus Joseph Hubertus Duqué, il est né le 26 août 1866. Cadet d'une famille de sept enfants, il bénéficie de plus d'attention et ira au lycée. Ensuite Gérard choisit l'École militaire d'Officiers de Bruxelles, motivé par sa passion pour la technique. Dans les actes d'état civil, on trouve une mention de son installation à Gand en 1894, où il rencontre sa femme Eva van de Velde.

Gérard Duqué rêve de se déployer à l'étranger. Il passe, à Anvers, un concours organisé par la Société des Ciments de l'Europe orientale. Son projet est retenu et, en 1898, la famille s'établit à Cernavodă, une petite ville roumaine de 2.250 habitants, située au bord du Danube et encore empreinte de l'influence turque. Sous la direction de Gérard Duqué, une usine est construite qui, en 1907, avec ses 100 tonnes par jour, produit la moitié du ciment de Roumanie.

Sans doute parce que son contrat arrivait à son terme avec la société anversoise, Gérard Duqué, ambitieux, entreprenant et passionné par le pétrole, souhaite entamer une nouvelle carrière. En 1907, Gérard, Eva et leurs trois enfants s'installent à Ploiesti, un centre mondial du pétrole à l'époque. Gérard est nommé directeur de *Nafta*, une société au capital en majorité belge qui deviendra *Petrofina*. La ville de Ploiesti, socialement et culturellement attractive, offre un cadre de vie confortable à la famille Duqué. En vacances en Belgique, les Duqué se font surprendre par la Première Guerre mondiale et ils se réfugient en Angleterre. Lorsqu'il est possible de rentrer à Ploeisti, Gérard Duqué a pris la décision de s'y installer de façon définitive et de prendre la nationalité roumaine.

¹⁵ Popa Marcel et Matei Horia, *Petite encyclopédie d'histoire universelle*, Bucarest, l'Édition scientifique et encyclopédique, 1983.

La suite de l'ouvrage se décline en différentes thématiques avec tout d'abord le plus long des chapitres intitulé « Le monde du pétrole » pour lequel Gérard Duqué avait une véritable fascination. *Le Moniteur du Pétrole roumain* fournit de nombreuses données relatives à la production pétrolière, au développement, à la diversification d'un réseau d'entreprises dont certaines vont fusionner. En 1930, les actionnaires de Nafta votent la fusion avec Concordia. On peut suivre les initiatives prises par Gérard Duqué pour faire de Concordia une des entreprises roumaines les plus productives. Quand la Deuxième Guerre mondiale se profile, Gérard Duqué, qui va avoir 74 ans, ne souhaite pas fournir de pétrole aux Allemands et on lui propose de prendre sa retraite.

Le chapitre intitulé « Le monde des affaires » évoque l'esprit vif de Gérard Duqué pour saisir les opportunités tout en restant prudent. Il mesurait son intégrité et son efficacité aux gains obtenus. Il a pu associer passion et affaires tant avec ses activités dans le pétrole qu'avec celles dans le vin. Ses autres investissements sont de moindre importance mais ils sont destinés à être transmis à son fils Adolphe. Ses succès lui permettront de se faire élire de 1933 à 1938 président de la Chambre de Commerce et de l'Industrie.

Le chapitre « Un Fondateur » est consacré au goût de Gérard Duqué pour la création de plans et la construction de maisons ainsi qu'à ses multiples achats de bâtiments. Un patrimoine immobilier qui sera finalement confisqué et nationalisé. Gérard Duqué est attiré par des organisations à caractère international. Il existe beaucoup d'informations sur son activité au Rotary de Ploiesti dont il fut l'un des co-fondateurs en 1936. En revanche, le chapitre sur la franc-maçonnerie se résume à la transcription de la notice consacrée à Gérard Duqué dans *l'Encyclopédie illustrée de la Franc-maçonnerie de Roumanie*.¹⁶

Avec « La Vigne et le Vin » on aborde l'autre passion de Gérard Duqué, qui a pu se concrétiser avec l'achat de deux domaines : Valea Calugareasca, une propriété de 20 hectares, où il fait construire un manoir pour loger sa famille, et Paulesti, proche de Ploeisti, où il achèvera la construction du manoir commencée par le précédent propriétaire avec l'aide du célèbre architecte, qui était son ami, Toma T.

¹⁶ Balcesti Horia Nistorescu, *L'Encyclopédie illustrée de la Franc-maçonnerie de Roumanie*, éd. Phobos, Bucarest, 2005.

Socolescu. Lorsqu'en 1940, après le décès de sa femme Eva et son retrait des affaires, Gérard Duqué emménage à Paulesti, il se consacre à ses vignes et acquiert à Bucarest une distillerie. Une grande partie du vin est achetée par les meilleurs restaurants de Bucarest et exportée. Il aime aussi partager ses expériences en écrivant des articles spécialisés pour des journaux roumains et étrangers.

Après la vie publique, les auteurs vont s'intéresser à « La Famille et les amis ». Gérard Duqué s'est toujours perçu comme un chef de famille et, avant même la naissance de ses petits-enfants, il était appelé *Le Vieux*. D'un tempérament optimiste, il n'hésitait pas à extérioriser sa joie de vivre. Dans la grande maison de la rue Bratianu, chacun se sentait chez soi et une grande importance était accordée aux relations amicales.

Les pages sur la « Fin de vie » de Gérard Duqué sont assombries par les inquiétudes causées par la guerre, notamment les bombardements aériens de 1944, qui ont occasionné des dégâts à la belle maison de Ploiesti, le danger que représentent les troupes russes et une vie de plus en plus solitaire. Le récit de son arrestation par la police, qui doit l'emmener à son domicile à Bucarest, où vit sa fille Dica et où il sera sous surveillance, le montre alerte et décidé à prendre la situation en main.

Vincent a vu sa ville de Ploiesti dépérir et sa maison endommagée. Alors que le noyau familial commence à éclater, il fait des demandes répétées de rapatriement en Belgique à partir de janvier 1945. Lors de sa dernière visite, avant son rapatriement qui aura lieu en juin, Vincent, que tout le monde appelait Coco, trouve son grand-père décidé à accepter son sort et qui lui demande de couper les ponts jusqu'à ce que la situation se normalise. Le « Vieux » lui fait promettre de revenir alors en Roumanie pour tenter de reconstituer le patrimoine familial. Et il ajoute : *j'ai encore une requête, Coco, fais savoir à tout le monde à quel point j'aurai aimé et respecté la Roumanie...* Vincent n'a jamais revu Babacu qui s'est éteint le 25 février 1956. Le dernier chapitre de son livre contient les notices biographiques de toute « La descendance », d'abord celles des trois enfants de Gérard Duqué : Gabrielle ou Gaby, Adolphe Jan Duqué et la cadette Hilda, appelée Dica. Et surtout la biographie de Vincent Gérard Louis Adolphe Duqué, alias Coco, qui, né le 19 juillet

1925, reçoit les prénoms de son père et de son grand-père. Il occupait une place privilégiée dans l'affection du *Vieux*.

Marilou Servais

Extrait

« La vigne et le vin

On se rappellera qu'au début du chapitre consacré au pétrole, on cite Vincent Duqué qui affirme que son grand-père vécut deux grandes passions : le pétrole et l'œnologie.

Dans la chronologie, le pétrole arrive en première place et la viticulture vient un peu plus tard. Mais le temps passant elle grandit et reste seule en lice.

Y a-t-il des origines à cette passion ?

S'il nous est donné de proposer une première explication à cette passion, on peut argumenter que ses origines du Sud-ouest de la France pourraient en être le ferment, avec la référence du vin par excellence : Bordeaux.

Une forme de nostalgie de sa première patrie ? Pendant son enfance, son adolescence et ses premières années de jeune adulte, il eut l'occasion de voir et apprécier suffisamment de vignobles, de distilleries et de fabriques de vin et liqueurs. Essaie-t-il de faire revivre une partie de ces années de jeunesse à un moment où l'existence lui en donne le loisir ?

On pourrait également argumenter que la vie professionnelle qu'il a menée dans le pétrole et les affaires, pleine de responsabilités, de tracasseries et de surprises diverses, réclame de lui qu'il se consacre à une activité d'un tout autre genre, et beaucoup plus personnelle. Non que la viticulture lui apparaisse comme un divertissement, mais il a affaire ici à de tout autres personnes, la partie bureaucratique est infiniment plus légère, le travail qu'il effectue ou surveille se passe au grand air...

Une façon de s'ancrer, s'enraciner dans le sol de ce pays ? Sa passion de construire quelque chose et le goût d'entreprendre ?

Peut-être toutes ces raisons à la fois... »

Paul Popescu et Vincent Duqué (p. 71)

Récit de vie couvrant les années 1902 à 1988

Moreau de Melen, Henri, *Au terme de la route. Mémoires*, Moreau de Melen, Éditeur, 453 pages, 1988 [MLPA 00563].

Écho de lecture

Né à Liège en 1902, le baron Henri Moreau de Melen, sentant que le terme de sa route se profile tout doucement à l'horizon, se met à écrire ses mémoires en 1988. Il expose ainsi les multiples étapes d'une vie professionnelle bien remplie et évoque quelques aspects de sa vie privée. À plus de 80 ans, il se propose en fait d'éclaircir certains événements qu'il a vus et entendus et sur lesquels il considère que la lumière n'a pas été faite. Ses propos se fondent régulièrement sur des documents officiels.

Docteur en droit diplômé de l'Université de Liège, il commence sa carrière comme avocat, une activité qu'il qualifie de *beau métier* – car il *aime la barre et son combat courtois* – et qu'il exerce pendant treize ans jusqu'en 1940, et puis de 1945 à 1948.

Durant la campagne de 1940, il est mobilisé au 4^e Lanciers en tant que lieutenant et a son baptême du feu à Tirlemont. Pendant cinq ans, il subit la longue épreuve de la captivité sur laquelle il n'avait pas l'intention de s'étendre. Toutefois, ayant ressenti une véritable indignation en entendant une émission diffusée par la RTB en 1984, il y consacre un abondant chapitre.

Il considère que le Président du Conseil français P. Reynaud avait ajouté des détails inexacts à propos de la capitulation controversée du roi Léopold III le 28 mai 1940 et que, du fait que *MM. Pierlot et Spaak étaient dans l'impossibilité de s'informer de ce qui s'était réellement passé, ils eurent le tort de croire ce qu'on leur disait*. Il trouve scandaleux que M. Pierlot ait jeté l'opprobre sur un roi et son armée, d'autant que la prolongation, décidée par le roi, de la résistance des troupes belges pendant 36 heures avait permis le rembarquement de troupes à Dunkerque.

À l'issue des élections législatives du 17 février 1946, le PSC a la majorité au Sénat mais pas à la Chambre. Henri Moreau de Melen est élu sénateur social-chrétien, un poste qu'il occupera pendant vingt-deux ans, de 1946 à 1968. Il dit s'être strictement conformé à

l'indépendance du mandataire public qui représente la nation et non la circonscription qui l'a élu et il affirme ne pas devoir respecter la discipline de son parti. C'est ainsi qu'il appuie le gouvernement quand celui-ci suit la politique qu'il souhaite, c'est-à-dire *dynamique dans le domaine économique, généreuse en matière sociale, prudente dans le domaine financier, courageuse en matière de maintien de l'ordre et exaltante sur le plan international*.

Dans un contexte de crises ministérielles récurrentes, il exerce les fonctions de Ministre de la Justice de novembre 1948 à juin 1949 et de Ministre de la Défense nationale du 8 juin au 12 août 1950.

La question royale devient cruciale au moment du retour du roi Léopold III en Belgique le 22 juillet 1950. Constatant que l'impossibilité de régner avait pris fin, le roi ne pouvait malgré tout reprendre l'exercice de ses pouvoirs constitutionnels qu'après une délibération des chambres réunies. Un incident tragi-comique vient interrompre les débats le 11 juillet 1950 lorsqu'un engin fumigène est jeté dans l'hémicycle du haut des tribunes publiques et atterrit sur un banc de la gauche. Le Ministre Moreau de Melen se fait arroser par un extincteur alors qu'il se dévoue, en bon militaire, pour tenter d'identifier l'objet qui s'avère inoffensif.

En août 1950, la Belgique est sollicitée pour s'engager dans une intervention armée de l'ONU en Corée. Malgré l'opposition des membres du gouvernement et une incompatibilité qui nécessite l'adoption d'une loi spéciale, Henri Moreau de Melen est déchargé de son portefeuille ministériel pour rejoindre le contingent belge. Il a 48 ans, se sent en pleine forme et s'engage *non pas contre un pays mais pour la liberté d'un peuple*. En tant que capitaine-commandant de réserve, il est commissionné au grade de major. Il se rend en avion en Corée et est chargé de préparer l'installation du contingent belge dans un petit village. En tant qu'adjoint au colonel, il n'a pas d'emploi spécifique, mais il accède finalement au commandement d'un bataillon de chars américains.

Ferme partisan du bicaméralisme à une époque où la législation devient de plus en plus compliquée, il devient Vice-président du Sénat en 1954. Il siège dans diverses commissions, dont celle des Affaires étrangères et de la Défense ainsi que celle de la Révision constitutionnelle. Il organise notamment des cours de néerlandais pour ses collègues francophones. Il joue aussi un rôle important dans le

débat sur la très controversée constitution de la Communauté européenne de Défense.

En 1954, il fait partie de la délégation des parlementaires à la Représentation permanente de la Belgique à l'Assemblée générale des Nations unies, tout d'abord comme suppléant, puis comme effectif de 1959 à 1962, l'occasion pour lui de remarquer un recul du français au profit de l'anglais dans les relations internationales, mais aussi d'user de son droit de réponse, d'une part, à un discours de M. Nehru qui considérait que la Belgique avait laissé le Congo arriéré et terriblement pauvre et, d'autre part, à M. Gromyko qui avait traité les Belges de colonialistes et d'agresseurs aux méthodes hitlériennes.

En septembre 1956, il se rend avec une délégation du Sénat à Taïwan où les sénateurs belges sont reçus par Tchang-Kaï-chek.

Le titre de baron est conféré à H. Moreau de Melen en 1960.

En 1962, il s'oppose au transfert des Fourons à la province de Limbourg, ce qui irait à l'encontre de *la volonté des intéressés*. Pour lui, la scission de l'Université catholique de Louvain et l'indépendance du Congo constituent des erreurs commises par le gouvernement. Il débat volontiers sur la supranationalité de l'Europe avec le député libéral Jean Rey et le sénateur socialiste Fernand Dehousse avec lesquels il s'entend fort bien.

Il occupe plusieurs autres fonctions internationales : à l'Union Interparlementaire qui regroupe des représentants des chambres législatives de nombreux pays en 1962, au Conseil interparlementaire consultatif du Benelux de 1957 à 1965, à la Conférence de Parlementaires de l'OTAN qu'il préside en 1964 et 1965, et enfin au Parlement européen dont il est membre de 1965 à 1968, au temps où cette assemblée n'était pas encore élue directement par les citoyens.

Sur un plan plus personnel, Henri Moreau de Melen nous confie que l'Église a compté dans sa vie, qu'il est intransigeant en matière de dogmes mais qu'il garde son libre arbitre quand il s'agit de questions secondaires. C'est ainsi qu'il regrette l'abandon du latin. Il rend hommage aux religieux qu'il a côtoyés et s'intéresse à l'union des Églises.

Un vibrant chapitre est consacré à ses deux épouses, dotées de grande tendresse, de générosité et ayant horreur de l'injustice. Sept ans

après que Loulou Ancion a été emportée par la maladie, il se remarie avec Jacqueline de Lalaing, veuve elle-même, qui lui apporte cinq filles de son premier mariage et seize petits-enfants. Il se demande comment un être aussi imparfait que lui a eu ces deux chances successives.

S'il a pu constater tout au long de son parcours dans les plus hautes sphères de la politique belge et internationale que *l'indépendance d'esprit et la franchise ne provoquent pas de réactions fâcheuses chez les gens intelligents*, il s'est efforcé de rester attaché à la liberté et à la paix ainsi qu'à son indépendance en tant que mandataire public.

Après avoir consacré le reste de sa vie au jardinage et à une association caritative, le baron Henri Moreau de Melen a véritablement atteint le terme de sa route le 31 mai 1992, soit quatre ans après la publication de ses mémoires.

Claude Buchkremer et François Stevens

Extrait

En 1954, le Sénateur Henri Moreau de Melen participe activement, en qualité de Rapporteur, au débat que le Sénat consacre au traité constituant la Communauté européenne de défense et actes annexes (C.E.D.).

« Puis j'ai conclu : "La guerre peut exalter les plus beaux sentiments, mais elle provoque aussi les pires horreurs. Trop de souvenirs douloureux vous restent gravés dans la mémoire : tel cortège de vieillards, de femmes fuyant la zone des combats, tel enfant perdu au bord de la route, tel soldat qu'il a fallu enterrer de ses mains... tel hôpital de campagne. Ah, il faut avoir franchi le seuil de ces tentes et avoir vu ces faces d'hommes qui, dans la douleur, sont redevenus des petits enfants et qui, dans un murmure, ne cessent d'appeler celle qui est la protectrice née, leur mère. Il faut avoir vu ces jeunes hommes, bien portants un instant plus tôt, maintenant blêmes comme des cadavres, et dont le seul signe de vie est une espèce de hochement de la tête, comme s'ils voulaient écarter un cauchemar, l'horreur des combats. Il faut avoir vu tout cela pour haïr la guerre et savoir que ceux qui l'ont faite feront tout pour l'éviter. Chacun ici a la même volonté. Mais puissions-nous, Mesdames, Messieurs, agir à temps. Je vous adjure d'y penser".

C'est la seule fois, au cours de ma carrière de parlementaire, que j'ai eu *de longues salves d'applaudissements à droite et sur divers bancs libéraux*

et socialistes, et de recevoir les félicitations de mes amis politiques qui m'acclamaient debout.

Qu'on me pardonne de rapporter ces détails. Je les trouve publiés dans le texte des Annales du Sénat, session 1953-54. Je ne cache d'ailleurs pas que ces manifestations m'ont fait plaisir.

Le président, lui, me fit remettre, lorsque j'eus rejoint mon fauteuil, un carton exprimant d'aimables appréciations, que je me garderai de reproduire, puisqu'elles n'étaient pas publiques. Si j'en parle, c'est parce qu'elles étaient spirituelles. Comme j'avais, au cours de mon exposé, accusé les adversaires du traité de céder à une espèce de byzantinisme, Paul Struye avait signé son mot : *un byzantin*.

Le résultat du débat fut excellent. À l'heure du vote, les voix se partagèrent comme suit : 125 pour, 40 contre et 2 abstentions.

Malheureusement, le traité n'entra jamais en vigueur car quelque temps après, le Parlement français refusa de l'approuver. Et si même rien de grave ne s'est produit depuis lors, remercions-en la Providence, mais l'art de gouverner est notamment de prévoir et, à l'époque, les prévisions n'étaient guère rassurantes. »

H. Moreau de Melen

Récit de vie couvrant les années 1914 à 1920

Van Caulaert, J.-Fr., Lt-Col (R), *S'abstenir et tenir! – Clergé, paroisses et écoles catholiques bruxelloises dans la tourmente de la Grande Guerre*, La Défense, 81 pages, s.d. [MLPA 00634].

Licencié en histoire de l'Université catholique de Louvain et chercheur associé en histoire religieuse aux Facultés universitaires Saint-Louis, le Lieutenant-Colonel de réserve Jean-François Van Caulaert s'est consacré à de nombreuses études relatives à des sujets d'histoire locale, sociale, religieuse et militaire.

Écho de lecture

En guise de fil conducteur, le présent document se réfère régulièrement à l'action du Cardinal Mercier, primat de Belgique, tout au long de la Première Guerre mondiale. Dans une lettre adressée aux fidèles le

11 janvier 1916 pour leur annoncer son départ pour Rome en raison du décès du Pape Pie X, l'archevêque de Malines rappelle les consignes qui prévalent pour lui : *Le courage a deux aspects : il s'abstient et il tient. S'abstenir : pas un Belge n'oppose la violence au régime de l'occupation étrangère. Tenir : à mesure que pèse davantage la douleur, l'énergie croît, la patience se fait plus endurante.*

Jean-François Van Caulaert nous rappelle que pour commémorer au niveau européen le centième anniversaire du premier conflit mondial, l'Université catholique de Louvain avait été chargée en 2011 d'enquêter à propos des traces mémorielles de ce conflit (monuments aux morts, plaques, statues, etc.), et ce, à l'initiative du Ministre-Président du Gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale.

Le présent ouvrage décrit les événements qui se sont passés pendant la Grande Guerre dans les paroisses et écoles catholiques des communes bruxelloises d'Etterbeek, Ixelles, Saint-Gilles, Forest et Uccle. Les informations qu'il contient se basent sur les réponses à un questionnaire envoyé en 1919 par le Cardinal Mercier aux membres du clergé. Cette enquête en quatorze points avait pour but de rédiger une histoire de l'Église pendant la guerre, un projet qui n'a jamais vu le jour mais qui vient à présent bien à propos dans le cadre du devoir de mémoire accompagnant le centenaire du conflit.

Il apparaît donc que la population bruxelloise fut largement concernée par la mobilisation générale décrétée le 1^{er} août 1914. Après avoir franchi la frontière le 4 août, livré la bataille de Liège et s'être emparées de Louvain, les troupes allemandes entrent dans Bruxelles le 20 août. La population panique et dans les églises on constate alors une explosion de ferveur car l'assistance aux offices et le nombre de confessions augmentent.

Le collège Saint-Pierre sert d'hôpital de campagne, des autorités civiles et ecclésiastiques sont prises en otage. Pour éviter tout acte de sabotage, le Cardinal Mercier fait afficher dans toutes les églises un avis engageant au calme. Certaines églises, tout comme la Collégiale Sainte-Gudule, sont réquisitionnées pour des offices religieux célébrés par l'aumônerie militaire allemande et la salle de concert du Conservatoire est réquisitionnée comme temple protestant.

Le Cardinal Mercier soutient la population et, malgré l'interdiction de l'occupant, il fait lire dans toutes les églises sa lettre pastorale de Noël 1914 intitulée « Patriotisme et endurance ». Il adresse

au Gouverneur général allemand Ludwig von Falkenhausen de vigoureuses protestations contre le projet d'enlèvement des cloches et des orgues dans les églises, contre la déportation Outre-Rhin des artisans et ouvriers belges, et plaide pour la libération des prisonniers belges.

Plusieurs curés sont inquiétés pour des propos tenus en chaire, voire traduits en conseil de guerre pour des sermons trop patriotiques. Des amendes sont infligées à des responsables de paroisses et d'écoles catholiques pour des motifs fallacieux et souvent à la suite de dénonciations calomnieuses.

Dans les écoles catholiques, la disponibilité du corps enseignant diminue à cause de la mobilisation, la réquisition de certains locaux implique le regroupement des classes. Un arrêté allemand impose la séparation des élèves en classes francophones et flamandes. Les écoles organisent des distributions de nourriture, des chauffoirs et la confection de vêtements. Pour soutenir le moral de la population et lutter contre la politique de désinformation menée par l'occupant, les écoles catholiques assurent fréquemment la diffusion de la presse clandestine, et notamment « Le Mot du Soldat », mais aussi « La Libre Belgique » créée en 1915 par Victor Jourdain.

Les œuvres de bienfaisance et les chorales poursuivent leurs activités, mais les patronages et unités scouts ressentent des entraves pour différentes raisons : la mobilisation, l'exode, les arrestations et déportations de leurs dirigeants, la censure, la réquisition des locaux, le couvre-feu, des pénuries de combustibles. Le scoutisme doit même suspendre ses activités, étant assimilé à une préparation militaire.

En 1918, de grands internats, la moitié du Collège Saint-Michel et des hôtels de maître sont réquisitionnés pour soigner des soldats allemands blessés au front ou pour loger des officiers. Avisé d'un prochain Armistice, le Cardinal Mercier adresse une lettre aux curés de son diocèse à lire en chaire le dimanche 20 octobre 1918. Le 11 novembre, il fait afficher aux portes des églises un appel au calme jusqu'au retour du Roi.

Des wagons chargés de munitions qui ont été abandonnés par l'occupant en gare du Midi explosent et endommagent des centaines de maisons ainsi que l'église Saint-Antoine.

Dans le cadre du devoir de reconnaissance, des monuments aux morts de la paroisse et des plaques commémoratives sont placés dans les églises.

Le texte de cette étude, qui nous éclaire sur le vécu des Bruxellois et sur le rôle prépondérant du Cardinal Mercier, est précédé d'une préface en néerlandais signée par l'Aumônier en chef Johan Van Den Eeckhout et suivi d'un résumé de douze pages, également en langue néerlandaise.

Claude Buchkremer

Extrait

« L'annonce d'un prochain Armistice.

Le premier à en avoir été avisé fut le Cardinal Mercier. Aussi, dès le jeudi 17 octobre, était-il à même d'adresser aux curés de son diocèse la lettre suivante, à lire en chaire le dimanche 20 octobre suivant, mais à tenir secrète jusqu'au moment de la lire aux fidèles :

"Mes bien chers Frères. Nos cœurs sont à l'espérance. La paix n'est pas signée. Si soudains sont les événements qui se précipitent, si déconcertants, parfois, que nul n'oserait dès aujourd'hui la tenir pour acquise. Nous en entrevoyons, cependant, l'aurore. Nous vous en apportons un nouveau signe avant-coureur. Aujourd'hui, jeudi 17 octobre, le Chef du Département politique allemand est venu au nom du Gouverneur Général à Bruxelles et du Gouvernement de Berlin, m'annoncer que les détenus politiques belges, internés soit en Belgique, soit en Allemagne, et les Belges déportés en Allemagne seront remis en liberté, aussitôt que se fera l'évacuation de la Belgique. [...] Voici d'ailleurs la déclaration écrite que le délégué du Gouvernement allemand a laissée en mes mains. Sous l'empire d'un sentiment personnel que vous comprendrez, j'avais hésité à vous en donner le texte intégral. Le voici donc : *Vous incarnez pour nous la Belgique occupée, dont vous êtes le pasteur vénéré et écouté. Aussi est-ce à vous que Monsieur le Gouverneur général et mon Gouvernement m'ont chargé de venir annoncer que lorsque nous évacuerons votre sol, nous allons vous rendre spontanément et de plein gré les Belges prisonniers politiques et déportés. [...] Cette déclaration devant réjouir votre cœur, je suis heureux de venir vous la faire, d'autant plus que je n'ai pu vivre quatre années au milieu des Belges sans les estimer et sans apprécier leur*

patriotisme à sa juste valeur. Vous voyez, mes biens chers frères que le bon Dieu est avec nous. Vos appels ardents au Sacré-Cœur de Jésus et à Notre Dame du Saint Rosaire, Marie Médiatrice, ont été exaucés. Persévérez unanimement dans la prière. Restez calmes et dignes. L'heure de la libération définitive et de la paix victorieuse est proche. Courage et confiance ! [...]. "

Le même jour, le Cardinal Mercier écrivait également au Président des États-Unis d'Amérique pour lui transmettre cette déclaration et le remercier de son aide tout au long de la guerre et de l'efficacité de sa diplomatie dans les dernières semaines du conflit. »

Lt-Col (R) J.-Fr. Van Caulaert

Colleye, Fernand, *Une enfance de l'Entre-deux-guerres 1932-1939*, autoédition, 107 pages [MLPA 00390/0004].

Écho de lecture

Dans « Une enfance de l'Entre-deux-guerres 1932-1939 »¹⁷ Fernand Colleye égrène ses souvenirs d'enfance comme une succession d'images d'Épinal qui s'incarnent sous forme de petits récits et d'anecdotes, émaillés de photos familiales. Le portrait de Fernand Colleye, un enfant sage, en costume marin, assis dans un grand fauteuil, figure en couverture.

L'histoire se déroule dans le triangle familial de Molenbeek, Bruxelles et Laeken où il a suivi un parcours scolaire dans des établissements religieux. La famille est profondément liée aux milieux chrétiens. L'enfant passe ses vacances dans les Ardennes avec sa maman, dans l'aile d'un presbytère, occupée par un vieux curé. Le père travaille à l'Union minière et la maman, institutrice de formation, devient mère au foyer après la naissance des enfants. Elle se charge de leur éducation avec tendresse.

¹⁷ Pour les autres volumes de l'autobiographie de Fernand Colleye, cf. les échos de lecture de Carine Dierkens et de Claude Buchkremer dans le bulletin n° 7.

Fernand Colleye campe un tableau touchant de son quartier et de sa population, où il côtoie l'usage du bruxellois dont il cite avec saveur certaines expressions. Il assiste à la modernisation de la société et de son environnement. À la maison, *la fée électricité* remplace les lampes à gaz. Sa famille fait l'acquisition de leur première TSF. Il est témoin du chantier en construction de la Maison de la Radio à la place Flagey. Il cite le développement de l'aéronautique.

Les petits événements et la topographie de son quotidien sont décrits avec précision, nostalgie et amour, il en émerge une grande humanité.

Seule singularité dans ce récit, le lien que son père entretient avec l'Amérique. Sa sœur y vit et revient régulièrement à Bruxelles. Il garde précieusement les cartes illustrées qu'elle lui envoie de Manhattan et est acquis aux mythes liés à cette culture : les cow-boys, les gangsters, le jazz... Son père fréquente également un ami américain qui réside à Laeken et dont les enfants sont proches de Fernand.

L'histoire de la famille royale est au centre des foyers belges marqués par la mort d'Albert d'abord et l'accident mortel de la Reine Astrid, ensuite. Le petit garçon assiste à l'édification du Palais du Centenaire au Heysel ; il visite l'exposition universelle de 1935 et découvre le Coca-Cola.

Des signes prémonitoires du deuxième conflit mondial s'immiscent dans le récit, ils prennent une importance progressive au fil de la narration. À l'adolescence, Fernand est fasciné par le charisme de Léon Degrelle (soutenu au début par l'Église catholique) et lit avec passion le journal *Rex*, – ce qui va à l'encontre des convictions de ses parents qui le menacent de le mettre en pension. L'adolescent est confronté aux termes *nazisme* et *communisme* ; il lit « Tintin au pays des Soviets ». Peu à peu la crise s'installe avec son lot de chômeurs, et la pauvreté atteint des enfants de sa classe. La monotonie remplace les invitations joyeuses dans le cadre familial.

Pour les vacances, il change de décor et séjourne en Flandre chez des parents néerlandais, à Sint-Job-in-'t-Goor, où il est confronté au courant flamingant qui rêve d'une *grande Flandre historique reconstituée*. Au retour, son école accueille des petits Espagnols de parents antifranquistes. Tous ces changements interviennent dans un quotidien appartenant encore à l'enfance : l'instauration de la gymnastique suédoise, la confection des crêpes à la Chandeleur et les fêtes de Noël.

En 1938, alors qu'on commémore le *Memorial Day* en hommage aux victimes de la guerre 1914-1918, la menace d'une guerre imminente s'installe. L'Union minière projette d'installer ses bureaux en Angleterre et d'y faire venir son personnel. Les magasins d'alimentation sont pillés. Entre-temps, le père de Fernand est appelé comme réserviste à l'armée. Le climat d'incertitude quant au déclenchement de la guerre retarde le projet et il n'aboutira pas.

Le dernier chapitre décrit le détail des bouleversements vécus au quotidien, au foyer et à l'école, par l'enfant qui apprend l'imminence du départ des jeunes adultes pour le front. Ses amis américains embarquent sur un cargo pour gagner New York.

Le récit de Fernand Colleye apparaît finalement comme un texte sur la résilience : les traditions perdues, la vie familiale dans sa banalité rayonnent comme un trésor inestimable à garder en mémoire, en résistance au climat de peur qui ne tardera pas à émerger.

Claudine Vandewoude

Récit de vie couvrant les années 1930 à 2010

Parein, Louis, *Le port de l'Atlantique*, autoédition, 203 pages, 2007 [MLPA 00565].

Louis Parein, descendant des entreprises *Biscuits Parein*, a exporté ses activités commerciales aux États-Unis. Il y a fait carrière. La singularité de son récit, *Le port de l'Atlantique*, consiste dans le fait qu'il se présente comme un ultra-libéral, en américaniste convaincu. Il s'inscrit ainsi en opposition à la plupart des politiques économiques et sociales menées en Europe.

L'objectif de l'ouvrage est de faire une analyse critique du système européen, généralement dans ses faiblesses, et de décrire des pistes pour y remédier. Il établit un profil type des qualités requises pour préparer les futurs chefs d'entreprise à assumer leurs responsabilités au sein des grandes sociétés commerciales, sur le modèle du *Wonder Boy* américain. Le Sénateur Alain Destexhe, à la tête du parti des Libéraux démocrates, parti dissident du Mouvement Réformateur, signe la préface.

L'auteur confronte les deux États sur des thématiques particulières : historiques, sociales, éducationnelles, commerciales. En fin d'ouvrage figure une bibliographie étoffée des auteurs dont il s'est inspiré pour étayer ses propos. Toutes les facettes abordées tendent à démontrer les liens indéfectibles qui lient les deux continents en invoquant le fait que la population états-unienne est constituée majoritairement d'émigrés de la vieille Europe. Ce statut les a amenés à développer des attitudes combattives et conquérantes qui persistent dans les traditions actuelles. Il reprend ces idées communes aux deux continents : sur le plan économique, il privilégie la libre entreprise (l'usage des franchises) ; sur le plan de l'éducation, il défend le système payant des études universitaires et l'endettement des étudiants ; sur le plan médical, il valorise la privatisation de la couverture santé. Les lois du travail et la protection des travailleurs sont quasi inexistantes. Il tend à prouver que ce système a créé une dynamique qui a eu pour effet le développement d'un haut niveau scientifique, technologique et financier qui a fait de l'Amérique l'un des leaders de la planète, concurrencée ensuite par l'Inde et la Chine. L'intervention des mécénats privés aux divers échelons des structures du pays est mise en avant, se substituant aux aides attribuées par les États en Europe, notamment pour la recherche universitaire.

Ses modèles sont les grands hommes d'affaires américains comme Bill Gates, les multinationales comme Monsanto et la création des OGM dont il vante les effets positifs au niveau mondial, notamment en Amérique latine et en Inde. C'est par un travail intensif et le mérite personnel que l'individu peut accéder à la réussite professionnelle. *A contrario*, il invoque, en Europe, l'échec d'une démocratisation du système scolaire qu'il accuse d'être à l'origine du retard économique. *Faut-il le redire ici : l'égalité des chances est une fiction : le quotient intellectuel des individus est un fait. Il y aura toujours des éléments plus brillants que d'autres. Et plus loin : la déchéance de notre enseignement, c'est la ruine de notre compétitivité.*

Il considère que la puissance syndicale est un obstacle à la croissance. Les ouvriers belges sont les *plus chers au monde et les sociétés ne sont plus compétitives*. Selon lui, la solution pour la croissance est la souplesse de l'emploi, la réduction des charges sociales ; il faut retarder l'âge de la pension, laisser la décision aux actionnaires qui investissent dans les entreprises, ne pas limiter les salaires des dirigeants. Bref, tout ce qui passe pour une avancée sociale dans notre pays est dénigré.

Il considère qu'il faut libéraliser les marchés. Il accuse l'Europe de patriotisme et de protectionnisme désuet et estime qu'il faudrait placer à sa tête un leader et propose dans ce but de faire des modifications dans la législation européenne.

Dans le contexte de la crise actuelle, il pointe cependant certaines réalités généralement passées sous silence par la presse et les politiciens. Il écrit en 2007 au sujet de la fusion d'Electrabel avec Suez : *du côté de l'énergie, je trouve personnellement inacceptable que la quasi-totalité de la production d'électricité soit sous la tutelle de la France.* Sur le plan économique, il indique que les investissements américains occupent une place majeure dans notre pays. La moitié des produits des supermarchés sont d'origine américaine (les Américains ont racheté des marques belges emblématiques comme Côte d'Or, Godiva, Devos et Lemmens). Il préconise dès lors un grand marché unifié avec les États-Unis, soit « *Le pont de l'Atlantique / Amérique* », pour s'opposer à la croissance agressive des pays asiatiques. *Je le répète : la Belgique est une prostituée et l'Amérique est son employeur n° 1. Aucun pouvoir décisionnel n'est en Belgique.*

Sur le plan énergétique, il se montre favorable à la recherche sur les énergies alternatives, l'énergie solaire, les voitures électriques, la filière du bioéthanol, etc... Il est partisan des nouvelles centrales nucléaires de deuxième et troisième génération, produisant des déchets qui s'auto-détruisent.

Il aborde le sujet de l'Europe de la défense. Il met en garde contre l'islamisme, *le monde musulman opposé à l'intégration*, et prend pour exemple les attentats de Londres. Il se dit partisan d'une migration choisie exigeant un apprentissage de la langue et le respect de la loi en contrepartie de l'accueil offert. Il souligne la dépendance de l'Europe vis-à-vis des États-Unis, notamment dans les conflits avec l'Est. Les États-européens devraient se mettre d'accord sur un programme de défense commun et devraient développer *un patriotisme commun de la défense.*

En conclusion l'auteur, fort de son expérience de chef d'entreprise et de ses connaissances nous emmène au cœur même du système capitaliste dont il développe toutes les facettes. Par ailleurs, il nous fait entrevoir le peu de manœuvre dont disposent les États européens pour se détacher de la puissance états-unienne implantée de manière majoritaire à tous les niveaux de l'économie et de pouvoir en

Europe. Il nous donne à voir ce que signifie le terme *démocratie* pour le Parti républicain aux États-Unis. Quoique l'auteur se défende d'intentions politiques, en critiquant systématiquement les institutions européennes et en proposant leur modification, cet ouvrage fait œuvre, selon moi, de manifeste à visée politique.

Claudine Vandewoude

Meurrens, Judith, *Question de confiance*, manuscrit et annexes, 96 pages, janvier 2010 [MLPA 00615].

Le récit *Question de confiance* se présente sous la forme d'une succession de lettres qui en ont le titre, mais qui s'apparentent à des monologues poétiques, sans destinataire *a priori*. Composées de phrases elliptiques, sous forme de questions, d'invectives, ces lettres font référence aux droits de l'homme, aux abus, à l'hypocrisie sociale. Judith Meurrens invoque des prénoms féminins, des réminiscences de situations que l'on perçoit tour à tour comme douloureuses ou joyeuses : lettre à Hermine, lettre aux secrets, lettre au courage (orange), lettre à la pitié (le bleu du hall de son immeuble).

En page 8, on découvre que la destinataire en est Hermine, sa première fille, à la suite du choc ressenti par la révélation de l'inceste dont celle-ci a fait l'objet pendant plusieurs années. En mettant l'accent sur les difficultés qu'elle a traversées depuis son enfance, l'auteure a pour but d'obtenir le pardon de sa fille et d'atteindre une forme de catharsis. Elle a attendu 17 ans avant de divulguer ce récit intime. Petit à petit, les lettres interpellent tous les acteurs de sa vie qu'elle fait figurer dans un tableau familial, chacun étant défini par une couleur.

Elle évoque le souvenir de son père tendre *aux yeux de velours*, couleur pain d'épices, alcoolique, et de *sa mère de porcelaine renfermant du verre brisé*. Après leur divorce, le père abandonne sa fille qui le reverra plus tard en asile psychiatrique. Sa mère épouse en secondes noces un peintre, dont elle dit : *Muana, je ne t'ai jamais aimé. Le premier regard fut un coup de foudre de pas d'amour... ma mère, ta muse, t'était dévouée corps et âme...* Les enfants souffrent de son autoritarisme. Pas de description précise de l'individu, sinon que *sa couleur est un mauvais mélange (comme dans [ses] tableaux)*. Il lui a appris *à vivre dans la tête, à s'évader, à ne plus pleurer*. Elle écrit : *Ta muse et toi étiez faits pour vivre dans une bulle. Dedans... plein de tubes de peinture, de rêves, de pas de temps...* Mon petit frère était en harmonie avec eux.

Judith Meurrens se marie à l'âge de 19 ans avec un chirurgien qu'elle qualifie de *petite chose venant des îles, plein d'espoirs et de joie dans les yeux*. Elle donne naissance à sa fille, Hermine, qui lui apprend la douceur et avec qui elle s'enferme dans une bulle d'amour. Son mari, jaloux, qu'elle nomme *Gestapo*, les traite avec violence. Craignant pour leur sécurité, elle le quitte.

Après une période d'indigence, elle se remarie avec un avocat, Dorian, père de trois enfants, attentionné, dont elle a une petite fille, Raphaëlle. Après deux ans, elle divorce à nouveau, mais soutenue par sa belle-mère qui l'aide à construire un foyer pour sa petite-fille, elle connaîtra pendant deux ans une vie normale. Elle peut ainsi travailler en paix et faire des expositions qui rencontrent un certain succès.

La belle-mère ne tenant pas ses promesses, la mère et la fille vivent à nouveau dans l'insécurité et Raphaëlle est mise en pension.

À force de volonté, l'auteure finit par gagner son indépendance. Elle est reconnue dans son art et devient apte à élever Raphaëlle, seule. Elle décrit à plusieurs reprises les techniques utilisées pour faire face à l'adversité. Elle assume la sorcière qui vit en elle : *faut-il être plus bas que bas pour comprendre que tu es ma meilleure alliée. Prends ta place maintenant en moi, un tout petit couvercle pour tout un volcan*. Elle se ressource dans l'amour qu'elle éprouve pour ses filles. Elle prend de la hauteur. Elle exalte les couleurs et les senteurs de son pays d'origine : l'Afrique.

Si l'auteure évoque un univers pictural par la symbolique des couleurs et des associations, elle ne précise pas sa démarche et l'importance des enjeux que son travail artistique a occupé dans sa vie, ce qui corrobore le fait que le texte s'adresse spécifiquement à ses filles et occulte cette dimension. À ce titre, ce récit témoigne d'une mise en abyme de la difficulté à concilier création artistique et équilibre familial.

Les dernières lettres qui suivent sa confession, adressées à chacun des acteurs de sa vie, sont empreintes d'une volonté d'apaisement à leur égard après la violence des rancœurs et des griefs. Le lourd passé de la honte créée par l'inceste est irréversible. Elle réfute l'inexplicable : Hermine comprend son père et lui pardonne. La mère dit à sa fille : *nos ressemblances se sont effacées après ton secret. Ne sens-tu pas cela ! Et les frontières, Hermine serait-ce une question de nature ? Il y a un fossé entre toi et*

moi : ton acceptation. Mort, vie ? Je choisis la vie. Cours vite nous rejoindre... parce que tu me manques... Maman.

La dernière phrase du texte est : *12 janvier. Écrit terminé, ne pas hésiter, le déposer. Ne plus y penser.*

Voici ce que j'ai trouvé comme information dans un article du *Soir* du 21 janvier 2016 :

« Judith Meurrens baigne dans l'art durant toute son enfance passée en Afrique avec une mère poète et un beau-père artiste. À Bruxelles, elle installe son atelier chez le claveciniste et artiste Ivan de Halleux. Un mentor qui l'initie à la peinture et lui apprend les techniques à l'ancienne ».

Claudine Vandewoude

Récit de vie couvrant les années 1934 à 2011

Dupont, Maurice, Souvenirs d'un Papil, autoédition, Bruxelles, 2011, 192 p. [MLPA 00566].

Maurice Dupont a écrit ses souvenirs avec l'ambition de raconter les *principales étapes d'une vie, les éléments qui peuvent en influencer le cours* tout en préservant un jardin secret *aussi étendu que la forêt de Soignes* et en se refusant d'aborder les sujets qui touchent à son intimité.

Ces souvenirs sont principalement destinés à être lus par ses petits-enfants et ainsi Maurice Dupont explique qu'au moment de trouver un nom pour le désigner en tant que grand-père, a ressurgi son intérêt pour une série qui paraissait dans le journal de « Spirou » et dont le héros se nommait Lampil. *Ce fut une fulgurance : aïeul devenu, je ne pouvais exister comme tel aux yeux de mes proches que sous le nom de « Papil ».*

En vingt-quatre chapitres, les « Souvenirs d'un Papil », rassemblent *un ensemble d'anecdotes qui étonneront les enfants que vous avez été dans un monde qui change de plus en plus vite.* Maurice Dupont déroule ces anecdotes au moyen d'une écriture classique mais avec une touche d'humour pour souligner les différences inhérentes à l'époque qu'il tente de ressusciter, *celle des enfants qui ne connaissaient pas la TV et pour qui la possession, à titre individuel, d'une source de musique était impensable.*

Après avoir relaté les péripéties pour organiser un accouchement à la maison, le 21 juillet 1934, jour de sa naissance, il consacre un chapitre à son père. Ce père, auquel il ressemble de manière indiscutable, était professeur de mathématique à l'athénée de Thuin. D'un caractère assez rigide, *c'est lui qui m'a inculqué avant tout le souci de la précision dans le vocabulaire de la langue française*. Passionné de jardinage, de promenades et de lectures, le père de Maurice Dupont vivra jusqu'à 102 ans.

Le chapitre suivant nous permet de faire la connaissance de sa mère. De même qu'il n'avait employé que *papa* pour identifier son père, *maman* sera la seule appellation utilisée pour la désigner. Nous apprendrons au détour de la page 99 qu'ils se prénommaient Jean et Lucienne.

Originaire du petit village de Gougny, la *maman* n'a jamais été loquace à propos de ses souvenirs d'enfance et sa personnalité reste difficile à cerner. Très pieuse, elle n'a pourtant jamais eu avec son fils de conversation profonde concernant sa religion ni *sur les autres sujets un peu sérieux*.

Devenue institutrice, *maman* aura notamment en charge l'instruction primaire des enfants du baron Paul Gendebien, le bourgmestre de Thuin. Avec l'aide d'un collègue de *papa* qui provoqua la rencontre, ils se marieront et *maman* deviendra une parfaite maîtresse de maison avec *une autorité jamais prise en défaut*.

Dans le chapitre 5 intitulé « Les grandes vacances », Maurice Dupont nous fait revivre son été 1940 quand, réfugié chez les Gendebien avec sa mère et ses deux frères, ils ont pris ensemble le chemin de l'exode et ont échoué à Puymirol, un tout petit village du Lot-et-Garonne. Il garde la sensation d'y avoir profité d'une liberté totale pour participer aux jeux des autres enfants.

Sa mère lui avait offert un calepin et Maurice Dupont retranscrit, avec l'orthographe qui était la sienne à six ans, les vingt-et-une pages de son cahier de campagne. Une photo du fameux carnet de guerre est insérée dans le récit tout comme d'autres photos familiales qui émaillent la publication.

Après *l'épopée du retour* à Thuin, nous le suivons dans sa description des écoles qu'il a fréquentées avec la volonté de *recréer un*

peu de l'ambiance de l'enseignement primaire officiel pendant ces années de guerre. Ensuite il égrène ses souvenirs de l'athénée en s'attardant sur l'attribution de surnoms aux professeurs qui, dans certains cas, pouvait *confiner à l'art.*

Dans le chapitre consacré à son enfance heureuse et préservée, à Thuin qui *m'enchantait au sens magique du terme*, il évoque une période qui restera toujours pour lui un *paradis perdu* et pendant laquelle dit-il : *nous disposions d'une liberté pratiquement sans entraves pour courir toutes les aventures que nous suggérait une imagination jamais en repos.*

Maurice Dupont revient ensuite sur les années de guerre pour s'interroger sur la manière dont un enfant peut *capter des images sortant de l'ordinaire et comment son cerveau peut les interpréter.* Entre l'obsession de la nourriture, la hantise du chauffage, la difficulté de se déplacer et le couvre-feu, *ce fut l'âge d'or de la lecture.*

Après un chapitre consacré aux maisons où il a vécu, Maurice Dupont entame le récit de ses études à l'École Royale Militaire. Il décrit l'instruction militaire, l'entraînement physique et les conditions de vie en commun dans les chambrées.

Avoir choisi le dix-septième d'Artillerie à cheval, Régiment de la division blindée qui tenait garnison près de Cologne, va influencer sa carrière. Il détaille alors ses différentes affectations et la vie de famille dans la dixième province où sont nés ses trois fils.

Il fait une incise dans l'exposé du métier d'artilleur, avec un chapitre qui a pour titre « Une fée pour la vie », où il raconte comment il a rencontré, dans le train Bruxelles-Charleroi, Bernadette, sa future femme.

Maurice Dupont consacre encore un chapitre à un stage de formation, en 1977, à Fort Sill, l'école d'Artillerie de Campagne des États-Unis et un autre à ses *tribulations chinoises* en décembre 1987, alors qu'il était en service à l'État-major général.

Il termine ses souvenirs par l'évocation des activités et des loisirs qu'il a mis en place, après sa retraite, pour agrémenter sa *seconde vie.* Et lorsqu'il mettra fin à son récit, en 2011, à l'âge de soixante-dix-sept ans, il se sentira *très démuné quant à l'appréciation de ce qui resterait à y faire figurer.*

Marilou Servais

Extrait

« Le temps des cabanes

Beaucoup de temps que je ne passais pas dans les bois était consacré à la lecture. Chaque mercredi et chaque dimanche j'étais un visiteur assidu de la bibliothèque Notger, où il ne me fallait pas longtemps pour rassembler le maximum de volumes qu'un lecteur pouvait emprunter en une fois : 10. Le tarif n'était pas exorbitant, il s'exprimait en centimes, des centimes de francs bien entendu. Mes goûts me portaient en premier lieu vers les récits d'aventures, j'ai dévoré les collections de la bibliothèque verte, ainsi que d'innombrables récits de Léon Ville mettant en scène des Indiens d'Amérique et des chercheurs d'or. Ce n'est que plus tard que j'ai commencé à me nourrir presque exclusivement de romans policiers, avant de découvrir que la littérature comprenait d'autres rayons que ces deux-là.

Si je ne fréquentais guère le cinéma, certains de mes camarades de classe en étaient par contre des consommateurs réguliers, et d'après ce que j'en entendais, les films qu'il leur était donné d'y voir devaient beaucoup de leur inspiration aux mêmes sources que les romans de mes lectures.

Il allait dès lors de soi que lorsque nous nous retrouvions au bois, un sujet de préoccupation régulier était l'établissement de *camps*, sans que nous sachions exactement de quel équipement pourvoir ces installations. Mais je me rappelle qu'à une époque, le projet prit un tour plus concret, il s'agissait de construire une cabane assez vaste pour la petite équipe de cinq ou six personnes qui s'y intéressaient à ce moment-là. Le projet vint tout naturellement à maturité au début des vacances, car nous prévoyions que sa réalisation nous prendrait quelques journées de travail. En ce qui me concerne, je m'étais engagé à fournir pour chaque séance de construction la serpe qui à la maison servait à fendre le bois qui fournirait les bûchettes pour l'allumage des feux. (À cette époque, dans la langue locale, cet outil s'appelait un *courbet*, j'ignore si ce terme a survécu, mais j'en connaissais parfaitement le maniement, l'ayant souvent utilisé soit volontairement pour rendre service, soit astreint à des *travaux d'intérêt général* pour racheter une bévue quelconque).

Mais vous comprendrez aisément que sortir l'engin de la maison pour aller l'utiliser au bois constituait une infraction particulièrement risquée : non seulement papa était absolument rétif à l'idée qu'on pût couper ne fût-ce qu'une branche des propriétés de l'État, mais les parents avaient aussi assez d'imagination pour se représenter l'usage qu'il pourrait être fait d'une telle arme si l'envie nous prenait de nous disputer ! C'est donc avec l'acier froid de la lame entre peau et chemise que je quittais la maison avec l'air aussi dégagé que possible et, aux lèvres, le sifflotement désinvolte de celui qui part en juillet cueillir des myrtilles. »

Maurice Dupont

Récit de vie couvrant les années 1970 à 2023

Korse, Piet, *Godsbeelden in de Bijbel* » (*Images de Dieu dans la Bible*), autoédition, 72 pages, 2023 [MLPA 00303/0003].

Écho de lecture

Dans une lettre d'accompagnement datée du 10 mars 2023, Piet Korse expose la démarche qui l'a amené à publier son quarante-sixième ouvrage. Tout comme le chef d'orchestre de variété André Rieu qui, à la fin de ses concerts, ajoute encore un ou deux morceaux à son programme, Piet Korse estime qu'on ne peut pas s'arrêter d'écrire sans raison de manière abrupte. Il a déjà dit et écrit plusieurs fois que telle ou telle de ses publications était la dernière. Il le pensait sincèrement, mais voilà qu'il publie son *morceau supplémentaire* qu'il qualifie de modeste petit livre consacré aux images de Dieu dans la Bible. Pour ce faire, il se fonde notamment sur la formation qui lui a permis d'obtenir un Master en spiritualité à l'Université Loyola de Chicago, il y a environ trente ans de cela, et qui lui a appris à connaître la valeur des anciens récits tels que les mythes et légendes, les représentations imagées, les rêves, la symbolique et les maximes.

Dans sa nouvelle publication, Piet Korse nous confie que, durant les années 1970, il a subitement ressenti intensément la présence aimante de Dieu. Cette expérience a profondément modifié son regard sur la perception du Dieu de la Bible et de Dieu dans la liturgie et les sacrements. Il a petit à petit compris que l'image qu'il se faisait de

Dieu avait changé par rapport à celle qu'il se représentait pendant sa jeunesse, au séminaire et au début de sa mission pastorale. C'est pourquoi il s'est mis récemment à examiner la Bible à la loupe pour déterminer quelle sorte d'image de Dieu il trouve dans la Bible : est-ce l'image du Dieu aimant ou du Dieu impitoyable qui nous tient à l'œil comme un arbitre furieux¹⁸ ?

Piet Korse a la conviction que si l'on veut réformer l'Église, comme le souhaite le Pape François, il faut avant tout commencer par étudier et peut-être modifier l'image de Dieu qui nous a été transmise car c'est elle qui détermine notre comportement, notre culture et notre liturgie, donc aussi la manière dont nous nous comportons, que ce soit en tant qu'individus, communautés ou états indépendants. Il souligne que les auteurs de la Bible ont tenté d'exprimer une spiritualité qui cadrerait avec leur mode de vie. Mais la vie change sans cesse et c'est pourquoi nous pouvons et nous devons nous attarder sur ces anciennes représentations et nous demander si elles ont encore un sens pour nous. À son avis, les images de Dieu étaient et sont déterminantes pour nombre d'entre nous, non seulement pour la manière dont nous considérons Dieu mais aussi pour la manière dont cette image de Dieu se traduit dans nos contacts sociaux et influence

¹⁸ À ce sujet, Piet Korse a tenu à apporter les précisions suivantes au présent écho de lecture : La Bible dans la Genèse 1, 16, nous révèle ce qui suit : « Dieu dit : " Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance ". Le verset suivant énonce : " Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu Il le créa." L'auteur de ces versets est très gentil en nous donnant l'image de Dieu. Mais je me demande : savons-nous vraiment comment Dieu se présente ? La réponse est non. On ne l'a jamais vu. Mais ce que nous faisons sur le tas est de créer Dieu à notre image à nous, comme par exemple quelqu'un qui se met en colère, quelqu'un qui se venge, mais aussi quelqu'un qui est aimable, qui est sociable, qui aime l'ambiance. Ces traits, nous les retrouvons dans les histoires bibliques. Mais quelle image de Dieu est appropriée, quelle image est correcte ? Dieu se met-il vraiment en colère, Dieu aime-t-il infliger des punitions à ses propres créations ? »

notre comportement envers la nature. C'est la raison pour laquelle il décrit les images de Dieu dans la Bible de même que les nombreuses conséquences de ces images que furent, notamment, l'historique chasse aux sorcières, les croisades, l'Inquisition, la Saint-Barthélemy et la persécution de toute une série d'hétérodoxes, à savoir les vaudois, les cathares, les calvinistes, les huguenots, les mystiques, les juifs et les musulmans. Il évoque aussi des dirigeants sanguinaires tels que Staline, Hitler et Poutine. Au nom de Dieu et de la patrie, des millions d'êtres humains ont donc été passés au fil de l'épée. Et c'est ce que nous avons fait en Europe en ayant bonne conscience ! Piet Korse se demande alors où nous avons trouvé cette bonne conscience et il estime que c'est bien dans le Livre Sacré. La question est alors de savoir comment l'image de Dieu a été vécue dans l'histoire et comment elle est vécue dans la liturgie.

Pour y répondre, il explique méthodiquement des passages de la Bible, de la Genèse et des quatre Évangiles, en passant par les écrits de l'Apôtre Paul et l'Apocalypse ainsi que des textes extraits des célébrations eucharistiques. Il compare aussi des écrits avec les rites africains qu'il a étudiés en détail alors qu'il était missionnaire au Congo et en Ouganda, ce qui l'amène à penser que la représentation que l'on se fait de Dieu est probablement en lien étroit avec chaque culture.

Piet Korse déplore qu'on invoque la crainte de Dieu ainsi que l'image négative qui en est donnée et il nous confie que s'il lui arrive de ne pas se présenter à la chapelle pour l'office du dimanche, c'est parce que l'image récurrente du Dieu en colère lui pèse trop sur l'estomac depuis des années. Il préfère attendre l'annonce de la bonne nouvelle du bon Dieu qui nous aime et qui nous invite à l'aimer et à nous aimer les uns les autres.

Claude Buchkremer

Extrait

« Je ne nie pas que nous sommes tous des êtres imparfaits, qui font parfois du mal aux autres ; nous humilions des personnes de notre entourage, nous les repoussons, nous nous engageons à moitié souls dans le trafic, nous abusons de la boisson ou des drogues, nous fumons trop, nous déclarons la guerre, nous tuons des civils innocents, nous mentons effrontément, etc. Personne n'est parfait. Mais est-ce une raison pour faire de Dieu l'un des nôtres en le

dépeignant comme méchant, impitoyable et vindicatif ? Il se peut que nous percevions Dieu de manière aussi négative parce que nous pensons qu'Il est du genre masculin. Un Dieu féminin nous donnerait probablement une impression différente car est-il concevable qu'une mère repousse son enfant ? Mettra-t-elle son enfant à la porte s'il devient un criminel ? Il me semble que les Églises tout comme la Bible disent que Dieu fait définitivement son deuil des êtres humains. C'est la raison pour laquelle je pense, comme l'a dit Jésus après sa résurrection à ses disciples qui avaient pris la fuite quelques jours auparavant lors de la crucifixion : « Frères. Shalom. N'ayez pas peur. » En d'autres termes : « Je vous ai déjà pardonné. » C'est là un tout autre message que ce qu'annonce le panneau qui se trouve au bord de l'autoroute reliant Amsterdam à La Haye : « Craignez le Seigneur. Respectez ses commandements. » Cela ressemble plus à une menace divine selon laquelle : si tu n' observes pas mes commandements, tu seras puni. Est-ce là la Bonne Nouvelle que nous devons proclamer ? »

Piet Korse mbm (Traduction : Claude Buchkremer)

Récit de vie couvrant les années 1833 à 2022

de Brucq, Danielle, *Journal de mon imaginaire, Chronique familiale 1937-2014*, Tome 2, 308 pages, Édition BoD – Books on Demand, 2023 [MLPA 00561/0001].

Écho de lecture

Après nous avoir livré le passionnant récit de son arrière-grand-père parti fonder une colonie belge au Guatemala au milieu du XIX^e siècle (*Bulletin de liaison* n° 7), Danielle de Brucq s'est consacrée à sa chronique familiale dont le premier tome portait sur les années 1833 à 1940 (*Bulletin de liaison* n° 11). Le second tome porte à présent sur la vie même de l'auteure, de sa naissance en 1937 jusqu'en 2014, soit dix ans après sa mise à la retraite. Ce témoignage mis en parallèle avec les principaux événements de l'actualité belge et internationale est en réalité destiné à ses deux petites-filles mais aussi à *toute personne intéressée par l'histoire du 20^e siècle*. Comme en témoignent les sources répertoriées

à la fin de l'ouvrage, les faits historiques relatés tout au long du récit s'appuient sur une impressionnante bibliographie.

Peu après la naissance de Danielle de Brucq en 1937, sa famille s'installe à Bierges, près de Wavre, dans une petite maison au milieu des champs construite par son père qui est architecte. Comme tous les enfants de sa génération, elle est traumatisée par la Seconde Guerre mondiale. Le bombardement du centre de Wavre en 1940, l'hiver rigoureux de 1941-42, le bombardement de la gare d'Ottignies en 1944 sont autant d'événements dramatiques qui, ajoutés aux privations, à l'angoisse et au désespoir, lui inspireront ses convictions pacifistes. La narratrice évoque alors la libération, la question royale et, surtout, l'instauration de la sécurité sociale des travailleurs en 1944, une mesure qu'elle considère comme *le plus grand progrès de tous les temps*.

Ce n'est qu'à l'âge de 9 ans que Danielle entame sa scolarité en 3^e année préparatoire au *très coté* Lycée d'Ixelles. Elle déteste l'école et on comprendra bien plus tard que ses problèmes scolaires n'étaient pas liés à son entrée tardive à l'école mais à une dyslexie découverte en même temps que celle de son fils.

La petite Skoda familiale permettra à Danielle et à sa sœur de découvrir la France dès 1948 avec leurs parents adeptes du camping nomade. Entrée en 6^e Latine au Lycée d'Ixelles, elle prend conscience que son enfance et son adolescence sont marquées par le nomadisme : elle vit à Bruxelles en semaine et à Bierges le week-end. Elle prend aussi conscience des valeurs que ses parents lui ont inculquées et qui ne la quitteront jamais, comme : *savoir résister qu'il s'agisse d'un chagrin ou d'une douleur physique ou morale, avoir de la compassion pour les êtres fragiles et déshérités, se comporter loyalement en refusant l'hypocrisie des autres et viser l'excellence en tout*. À part les mathématiques et les rédactions, les cours l'ennuient à la section latin-sciences, mais en fait tout l'intéresse et elle se passionne pour la lecture, son *outil de libération*, la musique, le cinéma, la sténographie à l'Institut Meysmans et les camps de vacances à l'étranger qui lui procurent un émerveillement permanent.

En 1953 la famille de Brucq emménage à la rue des Champs Élysées à Ixelles dans une belle maison construite par le père de Danielle¹⁹. Tout en effectuant des petits boulots, et notamment comme

¹⁹ Son père, Frans de Brucq, était franc-maçon et a construit le « Temple bleu » du Grand Orient de Belgique à la rue de Laeken. (Illustration p.122)

ouvrière dans une usine de cigarettes, elle s'inscrit à l'Institut d'Études Sociales de l'État. C'est là que naît son goût pour les études, qui, comme elle le prouvera par la suite, se transformera en virus : elle étudiera dès 1960 à la Faculté des sciences sociales et économiques de l'ULB où elle obtient une licence en sciences sociales (1966) ainsi qu'une agrégation pour l'enseignement des sciences sociales, elle bénéficiera d'une formation à l'ARIP (Association pour la Recherche et l'Intervention Psychologique à Paris), elle accomplira vingt ans plus tard un 3^e cycle d'études en Administration publique à l'UCL (1982-1983) et, admise à l'honorariat, elle suivra un cours senior en histoire des religions à l'ULB (2005-2006).

De 1959 à 1964, Danielle est affectée comme travailleur social chargée d'enquêtes au Centre de sociologie de l'Institut de sociologie. Elle se marie en 1962 et l'année suivante naît son fils Serge qu'elle élève presque seule avant la séparation de son couple. La narratrice vit intensément la grande grève de l'hiver 1960-1961, la question du Congo, la lutte pour les droits civiques aux USA et elle prend part, avec un petit groupe de féministes, à la création en 1962 du premier centre de planning familial à Saint-Josse. La même année, elle est initiée à 24 ans franc-maçon dans l'Ordre maçonnique mixte international « Le Droit humain ». Elle y gravira à peu près tous les grades. Dans le même temps, elle se passionne pour la spéléo jusqu'à ce qu'une opération chirurgicale mette fin à cette passion en 1980.

Elle travaille pour l'OBAP (Office Belge pour l'Accroissement de la Productivité), un centre de recherches sociales dirigé par Arthur Haulot. La grande mobilisation de *Mai 68* et son rêve d'une société libre et fraternelle l'enthousiasment au plus haut point. Ayant participé avec succès à un concours organisé par le Secrétariat Permanent au Recrutement de l'État, elle accomplit un stage d'un an à la DGSF et est affectée au département de la Prévoyance sociale en qualité d'inspecteur dans le *Corps des inspecteurs accidents du travail*. Puis elle assume les fonctions de directeur au service de l'accueil au sein du secrétariat général des Affaires sociales, devient ensuite l'expert du département en matière de maladies professionnelles et représente son service dans différents groupes de travail sur le plan national, européen et international, ce qui implique de nombreux déplacements à l'étranger. Son engagement l'amène à travailler pour la reconnaissance de

l'asbestose²⁰ comme maladie professionnelle et à son inscription dans la liste officielle en 1996.

Son fils Serge, diplômé géologue de l'ULB, travaille dans l'industrie pétrolière ; il est marié et père de deux petites filles. La maman de Danielle décède en 1987 et son papa en 1992, en sorte qu'elle devient la propriétaire effective de la maison familiale de Bierges qu'elle occupe toujours. Elle fait aussi la connaissance de Roger, un juriste flamand, qui a changé sa vie et l'accompagne dans ses multiples voyages.

En 1994, Danielle de Brucq est nommée Commissaire du Gouvernement près le comité de gestion du service des indemnités de l'INAMI, une importante mission d'interface entre le ministre de tutelle et les instances de l'organisme qu'elle apprécie énormément car elle lui permet de *rencontrer beaucoup de monde et de découvrir des situations délicates et difficiles*.

En fin de carrière, elle collabore à la rédaction du Guide social permanent édité par Ced Samson. En 1997 elle est nommée Commissaire du Gouvernement au Fonds des accidents du travail et au Fonds des maladies professionnelles, une charge qu'elle assumera pendant six ans jusqu'à sa mise à la pension en février 2003, non sans avoir reçu la médaille de Commandeur de l'Ordre de Léopold II.

La vie de retraitée de Danielle connaît des hauts et des bas : des soucis de santé mais aussi pas mal d'excursions, de voyages et l'impérieuse envie d'écrire la mémoire du passé *pour vivre la fragilité du présent, pour comprendre le rapport de l'homme au monde*. Zoé et Lucie, ses deux *petites princesses*, ont bien de la chance d'avoir une grand-mère qui leur destine cette précieuse chronique à la fois familiale et sociétale de l'*imaginaire* d'une personne qui a travaillé pendant 45 ans, soit 10 ans passés dans la sidérurgie wallonne et 35 ans consacrés aux victimes du travail, *toujours du côté des faibles, des opprimés, de ceux qui souffrent*.

Claude Buchkremer

²⁰ Asbeste ou amiante.

Extrait 1

« J'ai détesté l'école dès le premier jour. Je restais bien sûr à ma place, bien trop timide pour avoir le courage de faire quoi que ce soit et je devins très vite la plus mauvaise élève, le cancre de la classe que tous désignaient du doigt.

C'est peut-être de cette classe d'école que je traîne avec moi un *sentiment d'exclusion* qui me poursuivra toute ma vie et m'enferme dans ma carapace ou me pousse à m'exprimer avec énergie.

C'était l'époque où une *distribution des prix* dans la grande salle des fêtes de la commune d'Ixelles, devenue aujourd'hui une partie du musée d'Ixelles, clôturait l'année scolaire. Les élèves ayant obtenu *un prix* défilaient sur la monumentale estrade, faisaient la révérence, recevaient un livre, les premiers du bourgmestre, les autres d'autres autorités. Bien sûr, rouge de honte, je restais sur ma chaise dans la salle. Je terminai l'année avec 40 % des points mais la préfète des études, Madeleine Jacquemotte, me laissa passer à *l'essai* en 4^{ème} année. C'était une humaniste convaincue, communiste avant-guerre qui avait lutté pour la dignité et été détenue comme prisonnière politique à Ravensbrück. Désignée préfète au retour des camps de la mort par un ministre catholique comme témoin d'une époque qui se voulait tolérante, ce fut sans doute la seule femme communiste à la tête d'un établissement scolaire. Malgré mon horreur de l'école, j'ai gardé le souvenir de cette femme exceptionnelle, de la grande sagesse de cœur dont elle avait témoigné dans l'adversité. » (p.62)

Danielle de Brucq

Extrait 2

« Le fonctionnement des entreprises qui produit de la souffrance m'a toujours interpellée. J'ai fait de l'économie, de la sociologie d'entreprise pour comprendre et j'ai compris que la seule règle était celle de la compétition. Le capitalisme est un antihumanisme car il assassine les libertés par la compétition. Je n'ai jamais voulu y entrer et je ne suis devenue ni économiste, ni manager, ni employé des *ressources humaines*. Ce qui m'intéressait c'était la sociologie des gens, pas celle des institutions même s'il fallait les connaître, bien les connaître, pour ressentir la peine de ceux que l'on traite comme des esclaves. J'ai choisi

cette branche et ce que j'y ai fait ensuite fut un engagement social, un peu comme un engagement politique (dans le bon sens du mot).

En 1968, quoiqu'il y ait eu le mois fou de mai, on est encore dans une société qui renvoie des reflets axés sur le brillant, la gloutonnerie consummatrice, la technique, le corset scientifique, la réussite, le prêt à jeter, l'éphémère, le facile, le fric, le coûteux, défendus par d'authentiques représentants d'une bourgeoisie mesquine. On est dans une société qui va se diriger vers des lendemains moroses, vers une multiplication des égoïsmes, du communautarisme, du marketing mais cela on ne le sait pas encore et moi je me pose beaucoup de questions. » (p.166-167)

Danielle de Brucq

LES CORRESPONDANCES

Les lettres du front

Nicaise, Robert, [*Lettres à sa marraine*], 1914-1921, manuscrits [MLPA 00567].

Une écritoire, un travail d'ébéniste réalisé en bois précieux. Deux encriers, un feutre encollé comme tapis d'écriture, un coupe-papier en ivoire... et sous le rabat de la tablette, une liasse de lettres et de cartes. Cet objet qui a voyagé au fil des décès, des déménagements dormait dans le grenier de la maison paternelle. Voici le cadeau-héritage que je reçois il y a peu. Mon cœur se serre quand je comprends que ces dizaines de lettres sont celles de mon grand-oncle Robert renié par sa mère et ses sœurs, celui dont on avait omis de me parler quand j'étais enfant. Pour moi, n'existaient que ma grand-mère et sa sœur pharmacienne. Mais de frère, point ! Plus tard (bien plus tard) on me l'a présenté comme un homme aux mœurs légères, lâche, ayant tourné le dos à l'ennemi durant la guerre, alcoolique... Les seules qualités qui lui étaient reconnues étaient son extrême intelligence et sa remarquable mémoire.

C'est avec ce bagage d'informations que je me mets à lire ces lettres, toutes adressées à sa marraine de Gand, cousine de ma grand-mère paternelle. Cette tante Lilie fut directrice d'école primaire et c'est moi, alors institutrice, qui ai reçu la vieille cloche en fonte de son école. Lors de chaque fête de Pâques, pour ouvrir la chasse aux œufs dans notre jardin, nous faisons retentir cette lourde cloche auprès de nos petits-enfants.

L'écriture des lettres est fine, calibrée, sans aucune faute d'orthographe. La lecture s'annonce donc fluide et aisée.

Dès les premières lettres, je ressens une grande émotion. Ce Robert, ce fils et frère tant décrit, m'apparaît comme une personne toute en sensibilité, tellement différente du portrait qu'on m'en avait tracé. Entre lui et sa marraine règnent une confiance et une tendresse totales. C'est elle sa confidente, son pilier émotionnel, son relais auprès de sa mère et de ses sœurs.

Nous sommes le 14 septembre 1914 quand débute cette correspondance. Robert est appelé à combattre, lui le chimiste diplômé de l'université de Gand, passionné par ses recherches et ses expériences. La première lettre d'une dizaine de pages est époustouflante ! C'est le récit, presque minute par minute, de son premier combat à Broechem, les premiers morts, les villages dévastés, éventrés. Il narre l'assaut mené contre l'ennemi (*les Alboches*). Et comme bien souvent quand une guerre est engagée, il formule les vœux optimistes que celle-ci soit brève et mène rapidement à la victoire. La lettre s'achève par l'injonction faite à sa marraine de ne rien communiquer de tout cela à sa mère qui ne doit pas savoir qu'il a combattu et qu'il a risqué la mort.

Dans le deuxième courrier, on comprend qu'il a été blessé, *frappé dans la poitrine, par devant, au moment d'un assaut*. Porté pour mort, il est sauvé par un Allemand qui l'interpelle en l'appelant *camarade*. Il est conduit dans un hôpital de Cologne, puis au camp de Stendal. Il est alors prisonnier de guerre mais soigné et traité avec tous les égards. Il partage son quotidien de convalescent avec cinq sous-officiers français et avec des soldats russes. Il décide alors d'apprendre le russe pour compléter sa connaissance des langues : il maîtrise déjà parfaitement la langue allemande. Durant toute la guerre, il restera prisonnier ayant droit à envoyer deux lettres et quatre cartes par mois, soumises à la censure.

La suite de la correspondance est constituée de ces cartes et lettres envoyées quasi exclusivement à sa marraine si attentive et bienveillante. On apprend que la maman de Robert lui envoie régulièrement des colis (vêtements, nourriture, argent) en veillant à ce qu'il ne manque de rien. Après avoir séjourné en Allemagne, il sera

transféré par la Croix-Rouge en Suisse où il bénéficie d'une assez grande liberté. C'est ainsi qu'il obtient des permissions et qu'il part régulièrement en excursion dans les montagnes, découvrant un pays magnifique dont il décrit longuement les merveilles naturelles. Il continue aussi ses recherches en chimie et obtient l'autorisation de poursuivre ses études à l'université de Fribourg, pour un doctorat ès sciences. Il évoque une série de professeurs exceptionnels et de lectures très pointues dans le domaine de la chimie organique principalement.

Ce courrier, qui se lit comme un feuilleton, prend brusquement, et à deux reprises, une dimension étonnante.

La première fois c'est quand le futur mariage de sa sœur (ma grand-mère) avec Nest (Ernest) est évoqué. J'apprends à cette occasion qu'Ernest était le meilleur ami de Robert et que donc, à distance, il chaperonne quelque peu ce mariage. *Nest est un excellent garçon, mon meilleur ami et il rendra Marthe heureuse.* Cet Ernest, mon grand-père, dont j'ai la photo tout à côté de celle de ma grand-mère, je ne l'ai jamais connu. Il est mort moins d'un mois avant la naissance de mon frère aîné. Ma maman racontait qu'il se parfumait de lavande pour camoufler ses odeurs corporelles de malade et que, depuis, elle n'avait plus jamais supporté l'odeur de la lavande ! Ernest était un homme brillant, un ingénieur qui a conçu le barrage d'Eupen ainsi que des routes et des voies ferrées au Congo dans les années vingt et trente. Ce grand-père jamais connu prend brusquement une autre dimension à la lecture de l'amitié qui l'unissait à ce grand-oncle.

La seconde émotion provient d'une sorte de hasard de la vie, des rencontres et des circonstances. En mars 1917, Robert, lors d'une de ses sorties, rencontre le Major Cauwe à Vevey. Le Major Cauwe n'est autre que le père de ma grand-mère maternelle ! Celle-ci avait à l'époque 14 ans et se trouvait là aussi ! Le major Cauwe, décédé peu après cette visite amicale, fait aussi partie des mythes familiaux, mais du côté maternel ! Je retrouve toutefois dans la description qu'en fait Robert, l'homme intègre qu'on m'a toujours présenté. *Je suis allé hier à Vevey chez le Major Cauwe et nous avons longtemps parlé de vous. Ce sont des gens très bien. Monsieur est un homme très intelligent aux idées très larges et très saines.*

Cette première partie de la correspondance s'arrête en 1918, avec les perspectives d'un retour dans sa famille à Gand.

Nous retrouvons une suite de courrier en 1921, après un trou de trois années. Robert est alors installé à Pontarlier, chimiste dans une entreprise de pâte à capsuler et à cacheter, *Capsuline De-Nin*. Nous comprenons que cette expatriation n'est pas due au hasard. De retour de la guerre, il s'est retrouvé comme un étranger chez lui :

« Je t'ai confié l'inexplicable changement que j'ai trouvé à la maison en rentrant après la guerre. Un tas de choses que j'ai sur le cœur (et j'en ai gros sur la « patate ») ; bref, n'insistons pas, à ce moment déjà il ne pouvait être question de rien. Alors, en quelques mots, je ne me sentais plus chez moi. »

Parti loin des siens, saisissant une opportunité de collaborer à une entreprise innovante, il découvre l'amour : Marcelle. Une lettre de la suite nous apprendra qu'elle est buffetière, ce qui semble être un métier des plus honteux et qui va la placer comme cible de toutes les médisances ainsi que de la création de la fable familiale. Elle serait une dévergondée, une artiste, une femme divorcée... La mère et la sœur de Robert s'informent auprès de sources douteuses et anonymes, portant foi aux ragots qui circulent. Robert est alors rejeté de sa famille ne semblant garder que la confiance de sa marraine.

Si on s'en réfère aux écrits de Robert, l'histoire se lit tout autrement.

« Dire que j'ai été séduit par une femme jolie, aguichante... c'est facile mais cela ne supporte guère l'expérience. Elle n'est pas jolie et ses moyens de séduction ne peuvent pas être plus forts que ceux d'une jeune fille de 20 ans... Non, c'est une femme dont le physique me plaît, certes, mais dont le moral me plaît davantage. Elle a vécu, elle a souffert (ce qui est quelque chose), est très courageuse, travailleuse, honnête, a du cœur... ».

Dans les lettres qui suivent, plus neutres, plus axées sur sa vie professionnelle, Robert laisse toutefois entendre son attachement pour Marcelle et sa tristesse de ne plus trouver de place au sein de sa famille.

La correspondance s'arrête à ce moment. Lettres perdues, lettres mises de côté, maladie de la marraine Lilie, nouvelle orientation professionnelle de Robert ? Nous ne savons que peu de choses.

La suite de la vie de Robert reste en effet assez mystérieuse même si l'on sait qu'il est parti s'installer en Roumanie où il épousa Marcelle, mère d'un garçon déjà âgé qui fera une partie de ses études universitaires à Gand en logeant chez tante Lilie. On sait aussi qu'en 1929, il offrira à sa sœur, ma grand-mère, un cadeau pour la naissance de son dernier enfant (Lysie, qui ne survivra pas). Ce cadeau est le livre *Kildine* écrit par Marie, reine de Roumanie, un livre de collection, relié, dont mon père m'a fait le don ému à l'occasion de mon anniversaire il y a de cela 12 ans. Ce cadeau semble être le dernier souvenir *vivant* de ce grand-oncle.

La date et les circonstances de la mort de Robert sont incertaines. Maladie ? Suicide ? Il semblerait qu'il soit décédé en 1930.

Pour moi, petite-nièce de Robert, je ressens le bonheur de découvrir et de réhabiliter un grand-oncle sensible et aimant. Et aussi, quand j'irai fleurir les tombes de mes aïeux au cimetière de Gand, je prendrai plus de temps auprès de celle de tante Lilie, cette marraine à qui appartenait l'écritoire, cette marraine au cœur et à l'esprit ouverts qui accueillit pendant un an, sans préjugés, le beau-fils de Robert. Cette marraine qui a conservé précieusement toute cette correspondance entre elle et son filleul. Traces qui me permettent aujourd'hui de restaurer un pan de mon histoire familiale.

Carine Dierkens

Les lettres du Congo

Limbos, Édouard, [Lettres du Congo]1960-1961, manuscrit, 49 lettres [MLPA 00568].

Écho de lecture

Ces archives qui ont une belle histoire... Si Agnès Limbos n'avait pas créé son spectacle *Les lettres de mon père* à partir de la correspondance qu'Édouard Limbos avait envoyée de Léopoldville en 1960 et en 1961 à ses enfants restés en Belgique dans le village de Dongelberg, jamais nous n'aurions pu la lire ni la conserver aux Archives du patrimoine autobiographique. À l'époque, Agnès avait 8 ans. Elle n'est pas le seul destinataire des lettres, il y a Isabelle qui a 12 ans et les 3 frères,

Dominique 10 ans, Alain 7 ans et Benoît 6 ans. Les historiens se sont-ils jamais intéressés à ces enfants éloignés pendant un certain temps de leurs parents à cause de la colonie, ou éloignés pour toujours, dans le cas des enfants métis ? En tout cas le théâtre de la Compagnie Gare centrale interroge le traumatisme, et les archives en témoignent. Cet impensé de la narration coloniale affleure sans doute au moment où les derniers témoins vieillissent.

Pourquoi ces cinq enfants ont-ils reçu 49 lettres de leur père, auxquelles la mère ajoute un mot de temps en temps ? De vraies lettres, qui plus est illustrées de nombreux dessins, et destinées à eux seuls. On le devine et on le comprend : il y a eu le bouleversement de l'indépendance en juin 1960. L'implicite du texte épistolaire le laisse entendre à travers l'évocation de souvenirs communs. *À Léo c'est maintenant la pleine saison des pluies et certains arbres ont des fleurs magnifiques comme les flamboyants qui ont des fleurs orange. Est-ce que vous vous rappelez ?* peut-on lire dans la première lettre, sans date, à situer entre le 2 et le 6 octobre 1960. Il y a aussi le petit marché, la piscine, Monsieur et Madame Sita et leurs enfants, les amis des parents, dont les enfants se souviendront. Toute la famille était donc au Congo auparavant et les parents y sont retournés, après les grandes vacances, en laissant les enfants chez leur oncle maternel Pierre, qui est prêtre, et est assisté dans leur prise en charge par Madame Jadoul. Agnès Limbos, qui a endossé le rôle d'archiviste familial, précise que son père Édouard Limbos, désigné comme directeur à l'École de cadres au Congo²¹, a déménagé en 1959, d'Uccle à Léopoldville, avec toute sa famille. Le père de famille est un enseignant. À travers ce qu'il raconte à ses enfants dans ses lettres, il apparaît comme un pédagogue de terrain aimant l'animation des groupes de jeunes – il a été scout – qui pratique des méthodes d'enseignement actives et adaptées. Lorsqu'il doit apprendre le français à des femmes congolaises, par exemple, il explique *qu'on ne fait pas comme à l'école avec les petits enfants, on emploie un système très amusant avec des dessins, des projections lumineuses, des enregistrements, des jeux*²² et il donne la raison sociale de son enseignement : *les femmes congolaises sont très tristes de ne pas connaître le français car elles ne savent pas*

²¹ A.E.P. – Congo : École de cadres, Action Éducative au Congo et au Ruanda-Urundi, Association sans but lucratif (arrêté du 8 juin 1960).

²² Léopoldville, 29/01/1961.

*lire les journaux et les livres et ne participent pas à des réunions ; de plus comme leurs enfants vont à l'école et parlent le français alors elles souffrent d'être considérées comme des arriérées*²³.

Même si tous les destinataires des lettres sont des enfants, Édouard Limbos jongle avec le dit et le non-dit. Certains passages sont d'ailleurs davantage destinés à l'oncle Pierre et à Madame Jadoul, qui lisent bien sûr aussi les lettres, comme des remerciements indirects pour la prise en charge des enfants et les allusions au contexte : le couvre-feu à 20h, la présence des soldats de l'ONU (les Indonésiens près de l'école, les Hindous et leurs turbans, les Irlandais en *pagne* (kilt), les Malais dans leurs effrayantes auto-mitrailleuses), les manifestations des jeunes qui critiquent l'ONU, les bandes de soldats mutinés, les vols et petites violences de jeunes désœuvrés. Les motivations de l'écriture d'Édouard Limbos qui transparaissent dans cette correspondance sont multiples. Il écrit pour maintenir la cohésion familiale – comme c'est le cas d'autres expatriés comme Pierre Leroy²⁴ –, pour entretenir la mémoire, les souvenirs et les connaissances de ses enfants et leur en enseigner d'autres. Il écrit pour sublimer sa propre angoisse – il demande de prier pour les difficultés rencontrées par les Congolais, par des collègues – et pour informer le lecteur adulte, son beau-frère, mais aussi le prêtre. Il écrit pour construire son amour paternel au sein du plaisir de la lettre et de la connivence, pour éduquer et donner des leçons de morale par comparaison. Il écrit pour créer la présence dans l'absence. Le format de ces lettres est conforme à celui de la lettre familiale motivée par l'éloignement : on donne des nouvelles – d'Anne-Marie²⁵, du boy familial Ernest, de la maman, et on demande aux enfants d'écrire également et de donner des nouvelles – de la grand-mère et des résultats scolaires. Le dispositif de communication de ces lettres fonctionne comme dans une classe avec des enfants de niveaux différents. Les dessins humoristiques illustrent le texte, comme lorsque tous les enfants sont représentés nageant dans la piscine au Congo et que *l'on ne voit pas Dominique car il nage sous l'eau*, ils feront rire les bons lecteurs et permettent aux petits, comme Benoît, de lire aussi la lettre à son niveau. La mère saisit l'occasion des anniversaires pour donner des

²³ *Idem*.

²⁴ Cf. ci-après la rubrique *Analyse critique*.

²⁵ Anne-Marie était la plus proche collaboratrice d'Édouard Limbos, elle a vécu avec la famille au Congo et au retour en Belgique en 1961 également. (Source : Agnès Limbos).

leçons de calcul (7 ans = 6+1, ensuite elle compare les âges de tous les enfants entre eux). La tendresse et la grande affection se disent dans chaque lettre et visent chaque enfant en particulier, en s'adressant à lui ou en évoquant un trait de son caractère. Si la séparation fait souffrir, cette souffrance n'est pas exprimée explicitement par le père. Il la dit pour son épouse et l'imagine pour *ses microbes, ses ols*²⁶, *ses guerriers de la tribu des Limbos* et il propose d'offrir son chagrin à Dieu.

Les informations données par Édouard Limbos permettent de percevoir les structures décisionnelles qui se mettent en place et d'entrevoir des personnages qu'il a rencontrés ou dont il parle, et qui sont à l'aube de leur carrière publique. Il a assisté au concert de Louis Armstrong au stade Baudouin : *la semaine dernière, il y avait beaucoup de Congolais pour aller voir un grand joueur de trompette noir*²⁷, dont il fait le croquis pour ses enfants. Il évoque le chef de l'État, Kasa-Vubu. Il assiste aux réjouissances d'un groupe de Congolais qui agitent des palmes en l'honneur de la *libération d'un chef Batéké, Monsieur Kaminatu*²⁸ qui est sans doute Cléophas Kaminatu, un des fondateurs du Parti Solidaire africain en 1958, présent à la Table ronde de Bruxelles en 1960 avec Lumumba et plusieurs fois ministre par la suite. L'École de cadres reçoit la visite du Colonel Mobutu, Commandant en chef de l'armée congolaise, *c'est un brave homme, bon chrétien qui fait tout son possible pour que les soldats congolais obéissent et se conduisent bien*²⁹. Édouard Limbos connaît personnellement Monseigneur Malula³⁰ qui vient assister à la fête de l'école et à la journée des Xavériennes³¹. Il connaît également personnellement le Père Blanc Georges Defour, fondateur des Xavéris. Le 12 février 1961, il demande à ses enfants de prier pour Georges Defour qui vient d'être chassé du Congo. De Lumumba, il rapporte que ses soldats empêchent les avions de décoller dans la province du Kivu, ce qui explique l'impossibilité de rentrer d'un couple d'amis en congé

²⁶ Terme affectueux inventé par Édouard Limbos pour désigner ses enfants. (Source : Agnès Limbos).

²⁷ 31 octobre 1960.

²⁸ 16 novembre 1960. Pour Cléophas Kaminatu voir note 46 du présent bulletin.

²⁹ 14 janvier 1961.

³⁰ Malula, un des premiers prêtres congolais, archevêque de 1964 à 1989. Il s'opposera à Mobutu sur la question de l'authenticité et devra s'exiler.

³¹ 15 janvier 1961 et 11 mars 1961. Édouard Limbos et Malula semblent très actifs auprès des Xavériens et des Xavériennes qui organisent des fêtes à l'École de cadres.

dans la famille ³², et il ajoute que des manifestants réclament sa libération. Sa vision de Patrice Lumumba est sans doute influencée par celle de Malula qui dénonçait dans son homélie de 1960 les violences que Lumumba laissait perpétrer.

L'intérêt pour le lecteur de relire ce courrier *a posteriori* est de pouvoir reconstituer le séjour d'un couple belge à Léopoldville durant la première année de l'indépendance du Congo et de constater que l'évolution de l'image de l'expatrié se rapproche ici davantage de celle qui deviendra celle du coopérant. Au-delà de sa fonction de formateur des cadres pour la transition, Édouard Limbos s'engage pour aider les représentants du Conseil de la jeunesse à mettre les jeunes volontaires au travail et son épouse se félicite qu'il soit le seul Blanc à être invité à leur réunion³³.

Francine Meurice

Extrait

« École de cadres A.E.P. - Congo

Léopoldville, le 26 février 1961

6, av. Roi souverain

À tous les guerriers de la tribu des Limbos,

Nous avons reçu des nouvelles de Tante Paule et d'Oncle Stany, ce qui fait que, cette semaine, nous avons été gâtés ! Dans la lettre de Tante Paule, il y avait des photos et nous avons vu que Alain était toujours aussi souriant, qu'Agnès était très jolie et que Benoît avait beaucoup grandi...

Maintenant je suis devenu très rapide à la course, parce que dimanche dernier j'ai mangé de l'antilope. C'est une viande assez noire, qui est très tendre... De temps en temps on en trouve au marché de Léo. Des antilopes que des chasseurs batéké ont abattu dans la brousse.

³² 20 décembre 1960.

³³ 7 novembre 1960.

Notre sentinelle Ernest est très en affaire car il a vu des traces de léopard dans la parcelle ! Notre Ernest est toujours aussi malin et il faut le voir grimper aux arbres pour aller chercher des “avocats”... il cultive aussi du tabac dans 5 champs qu’il a établis aux environs de l’école. Il vend les feuilles aux indigènes des environs et ainsi, il se fait de l’argent en plus de son salaire... Parfois on le voit avec un lance-pierre embusqué pour attraper des “bandeké” (oiseaux). Dans les environs de l’école, il y a des tourterelles en liberté.

Maintenant, nous avons commencé des émissions à la radio congolaise, tous les samedis de 19h00 à 19h30. C’est une émission pour les jeunes. Nous avons enregistré des chants exécutés par des Xavéris³⁴, qui sont venus au studio avec leur tamtam et leurs maracas. Et pendant qu’ils chantaient, ils dansaient en même temps.

Cette nuit nous n’avons pas pu dormir, car il y a maintenant en face de la maison un groupe de Nigériens (Regardez sur la carte où se trouve le Nigéria) et ils ont fait une réception. Toutes les 10 minutes, ils criaient “hip hip hourrah”. Ces Nigériens sont très gentils. Parmi eux se trouvent beaucoup de policiers qui viennent apprendre aux policiers congolais comment on doit organiser une bonne police. Ils ont souvent une pélerine, une cape noire qui leur descend jusqu’aux genoux. Avec leurs bonnets alpins, ils ressemblent tout à fait à des petits orphelins de l’Assistance Publique. Alors nous les appelons toujours : “les orphelins”.

J’espère que vous faites tout votre possible durant le carême et que vous priez plus que d’habitude. Dans vos prières, ayez une pensée pour Monsieur de Vinck, un des directeurs de l’A.E.P. dont le fils vient d’être tué dans le Kivu. Pensez aussi au frère d’Anne-Marie qui se trouve à Luluabourg où il y a des difficultés. Surtout, continuez à faire tout votre possible en classe car je suppose que les examens de fin du 2^e trimestre approchent.

Nous n’avons pas encore déménagé et je ne pense pas que nous le ferons parce qu’il n’y a plus tellement de temps pour nous à rester au

³⁴ Mouvement de jeunesse catholique apostolique fondé en 1952-53 par Georges Defour (de la mouvance jésuite, François Xavier étant l’ami proche d’Ignace de Loyola).

Congo. En effet, dans 3 mois environ, maman revient parmi vous et moi je suivrai quelques semaines plus tard. Soyez sages.

Je vous embrasse très fort.

Votre papa. »

Édouard Limbos

ANALYSE CRITIQUE

UN JOURNAL SINGULIER

Voyage autour du Monde de J. Demeuse

Demeuse, J., *Voyage autour du Monde*, 278 pages, s.d. [MLPA 00373].

Un curieux manuscrit

Le *Voyage autour du Monde* est un texte de 278 pages relié sobrement d'un cartonnage rouge. Sur la couverture, joliment imprimé, le nom de son auteur : J. Demeuse. À l'intérieur du livre, en très beaux caractères, le titre de l'ouvrage : *Voyage autour du Monde*, accompagné cette fois encore du nom de l'auteur.

Le texte est manuscrit, d'une belle écriture très régulière ; le style est agréable et élégant. On note un certain nombre de corrections qui n'apparaissent pas au premier regard, le mot ou les mots à supprimer ou à remplacer n'étant pas barrés mais mis simplement entre parenthèses. Ces corrections sont assez souvent maladroites comme d'ailleurs le découpage des mots en fin de ligne. On en vient donc à se demander si c'est la même personne qui a composé le texte et qui ensuite le recopie.

Le document a été acheté chez un bouquiniste de Liège et offert à l'APA-AML³⁵. La personne qui a enregistré le texte a proposé la notice suivante : *Parti pour un tour du monde, J. Demeuse offre à sa fiancée la relation manuscrite, soignée et reliée, de son voyage effectué en sept étapes.*

³⁵ Par Françoise Bonnot-Jörgens, parce qu'il s'agissait d'un egodocument belge, à l'occasion des Journées de l'Autobiographie 2015 tenues par l'APA à Ambérieu-en-Bugey.

Cette interprétation correspond en effet assez bien aux premières lignes du texte : *Ma chère amie. Ta famille n'ayant pas permis que tu nous accompagnes dans notre voyage autour du monde, je veux au moins m'emparer de ton imagination et tu nous suivras en esprit si tu ne le peux réellement.* Elle correspond également à sa conclusion : *Dans six heures je serai dans tes bras ! Au revoir. À bientôt !!!* Elle est cependant erronée et une lecture plus attentive nous permet de la corriger.

L'auteur du texte n'est pas un jeune homme qui s'adresse à sa fiancée, mais une jeune femme qui voyage avec son père et tient, pour une amie restée en Belgique, le journal de son expédition. La destinataire du journal s'appelle Pauline, et la narratrice, J. (le prénom n'est jamais donné en entier), l'a rencontrée au couvent des Sœurs de Notre Dame, à Liège, couvent qu'elles fréquentaient l'une et l'autre dans leur adolescence (p. 275).

Le livre est divisé en dix chapitres, chacun correspondant à une étape du voyage. Les titres de ces chapitres permettent de reconstituer l'itinéraire suivi : Charleroi, Marseille, Alexandrie, Suez, Aden, Ceylan, Hong Kong, San Francisco, New York, Liverpool, et enfin Anvers.

La narratrice ne donne aucune précision de date et nous ignorons quand le voyage commence et quand il se termine. Nous pouvons cependant, en nous basant sur la date connue de certains événements mentionnés, avancer comme très probable la seconde moitié des années soixante-dix du 19^{ème} siècle. Le percement du Canal de Suez (1859-1869) a déjà eu lieu, la Commune de Paris (1871) également, mais le pape Pie IX, qui donne audience à Rome, est toujours vivant – il meurt en février 1878. Ajoutons qu'il est fait mention (p. 179) du don, par une riche Écossaise, à des missionnaires protestants de Nouvelle-Guinée, d'un petit steamer qui a été livré le 25 août 1875. En toute logique le voyage du père et de la fille se situe donc entre août 1875 et février 1878.

Du père on apprend peu de chose dans le journal. On ignore son âge comme on ignore d'ailleurs celui de sa fille. Il se prénomme Gaston et a exercé la profession d'officier du génie. Il est cultivé, lit *l'Illiade* sur le bateau qui longe la Grèce. Une autre personne se joint au couple de voyageurs dans la seconde partie du récit : Monsieur de Kervan. La narratrice et son père rencontrent cet homme par un très grand hasard à San Francisco. C'est, écrit la narratrice, *un ancien ami de la famille et qui, ruiné par des spéculations malheureuses, avait quitté la Belgique il y a quelques*

années pour courir après la fortune [...]. Il fut décidé qu'il nous accompagnerait dans la fin de notre voyage.

Un voyage riche et animé

Ce n'est pas un voyage de groupe organisé. Ceux-ci d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, n'en sont alors qu'à leurs balbutiements. C'est, semble-t-il, un voyage à deux préparé minutieusement par le père. Les itinéraires sont prévus, ce qui n'empêche pas parfois des modifications de dernière minute comme à la sortie de Médine : *Sur le point de quitter Médine, nous consultâmes notre itinéraire qui, naturellement, devait nous conduire plus au Nord, mais nos cartes géographiques à la main nous vîmes qu'en avançant ainsi...* Les voyageurs changent alors d'itinéraire.

On doit noter cependant qu'on trouve dans trois des dernières parties (chapitres 8, 9, 10) des expressions voisines qui donneraient à penser que les voyageurs dépendent alors d'une autorité supérieure :

209 – *Deux heures nous étaient données pour visiter* (Salt Lake City)

224 – *Une relâche de trois heures nous était donnée* (Chicago)

227 – *48 heures nous étaient données* (New York)

252 – *Un arrêt d'une heure nous est permis* (Warwick)

Les moyens de transport les plus fréquemment empruntés sont le bateau et le train.

On trouve dans ce journal relativement peu de notations personnelles, moins en tout cas qu'on s'y attendrait et qu'on le souhaiterait. Une grande partie du texte – plus de la moitié sans doute – est constituée de notices historiques, géographiques et économiques. Dans chaque chapitre, en effet, pour chacune des villes et régions traversées ou visitées, dont la narratrice note d'ailleurs scrupuleusement le nom dans la marge, celle-ci expose longuement les données connues sur ces lieux, informations qu'elle puise sans aucun doute dans une encyclopédie. Elle ne manque jamais non plus d'énumérer toutes les denrées cultivées, tous les animaux et tous les arbres qui font la richesse d'une région. Ce qui donne lieu, de manière récurrente, à des listes très abondantes et un peu fastidieuses.

En page 46 elle fait cette confidence : *Comme tu le sais, la zoologie est ma science de prédilection, je te dirai donc que sous le rapport ichtyologique la Méditerranée fournit des poissons très curieux par exemple...* Suit alors l'énumération de sept poissons.

La vie quotidienne des deux voyageurs et ses mille détails concrets occupent peu de place. Au début du chapitre 4 cependant, en

deux longues pages, la narratrice décrit à son amie – et c’est inhabituel –, la vie sur le bateau : les réserves de nourriture – toutes sortes d’animaux vivants réunis à l’avant –, les passagers – hollandais, anglais, espagnols, allemands –, les distractions et occupations – concerts, thés, messe du dimanche. Elle brosse même, ce faisant, en cours de route, le portrait sensible et touchant de sept jeunes filles embarquées avec les autres passagers : *Ab, j’allais oublier le plus curieux, des ministres protestants allemands, apportant d’Europe une cargaison de jeunes filles destinées à épouser des confrères prêchant l’Évangile aux peuplades de l’Hindoustan. Elles étaient 7 et n’avaient vu leurs futurs époux. Pauvres enfants ! Puisse le joug leur être léger !*

Le passage dans sa totalité est inhabituel et attachant. Pourquoi la narratrice le conclut-elle par cette réflexion inattendue : *Mais je cause un peu trop, mon volume sera assez gros sans dire des inutilités.* Les informations et considérations qui précèdent sont pour nous loin d’être inutiles.

La narratrice est très pieuse. Tout ce qui touche à la religion catholique est détaillé et vu de manière extrêmement positive. Les visites d’églises occupent une très grande place dans le récit. Lors du passage à Rome elle détaille longuement et savamment une messe à la chapelle Sixtine, puis la visite de Saint Jean de Latran et enfin – bonheur suprême – une audience du pape Pie IX à laquelle elle assiste.

Le baigne de Civita Vecchia (p. 55), décrit comme très humain, est fortement opposé au baigne de Toulon, visité un peu plus tôt. Les protestants et, en particulier, les missionnaires protestants tout comme les Mormons et les musulmans sont, à la différence des catholiques, mal perçus. La visite de La Mecque et de la mosquée Beth Allah suscite ces mots :

« Il me semble, chère Pauline, te voir sourire de pitié à la lecture de ces lignes. Comment en serait-il autrement ? Nourrie comme tu l’es dans les saintes pratiques du christianisme tu es parfaitement à même de comprendre tout ce qu’il y a d’absurde dans de telles croyances et, je n’en doute pas, de ton cœur pieux s’élève un hymne de reconnaissance vers ce Dieu véritable qui a daigné se faire connaître à toi, de préférence à tant de malheureux qui se trouvent encore plongés dans l’ombre de la mort. »

Un peu plus tôt aussi (p. 18-19), lors du passage du couple de voyageurs à Paris, la narratrice évoque le siège de la ville par les Prussiens en 1870 et ses dramatiques conséquences pour la population,

enchaînant avec ce qu'elle dénonce comme une *seconde terreur*, la Commune.

D'autres épisodes spectaculaires retiennent l'attention : une terrible incinération en Inde, l'attaque du train San Francisco-New York par des Sioux, attaque qui est à deux doigts de coûter la vie aux voyageurs, une chasse à la baleine animée, sans oublier plusieurs tornades et typhons.

On note d'ailleurs que la narratrice semble particulièrement apprécier les scènes dramatiques, que des hommes ou des animaux en soient victimes. Le combat cruel d'un aigle contre un cygne, fort bien décrit, occupe par exemple une double page (p. 219-220), la narratrice n'omettant aucun détail affreux.

Réalité ou fiction – des ressemblances troublantes

Voici, résumé à grands traits, ce que contient ce journal de voyage. On le lit avec attention, intérêt, un peu d'ennui aussi parfois quand les notices informatives s'allongent. Très vite pourtant, au fil des pages, un doute s'insinue chez le lecteur, de nombreuses questions se posent : ce voyage autour du monde est-il vraiment possible ? Est-il vraiment réel ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une fiction, d'un beau roman construit avec patience et habileté, dans le calme d'une maison, à partir de nombreux documents ?

On peut s'étonner déjà que la narratrice – nous l'avons dit – donne si peu de renseignements précis sur le déroulement du voyage. L'absence totale de dates, de références aux jours, aux mois, aux saisons, a de quoi surprendre.

La seule certitude c'est que ce voyage se déroule durant les années soixante-dix du dix-neuvième siècle. Or qu'en est-il à cette époque des voyages autour du monde ? Un article des *Annales de Géographie* de 2012³⁶ nous renseigne abondamment sur les voyages organisés. Un premier voyage de repérage a lieu en 1872. En août 1878 un steamer affrété par la SVEAM quitte Marseille pour 10 mois et demi de voyage. 75 personnes sont à bord dont vingt voyageurs, tous des hommes, les femmes n'étant pas admises. Le voyage coûte entre 15.000 et 25.000 francs (à la même époque un ouvrier gagne un peu plus de 5 francs par jour). Le voyage est non seulement un voyage de tourisme

³⁶ *Les premiers tours du monde à forfait. L'exemple de la Société des voyages d'études autour du monde (1878)* de Lionel Gauthier. Je remercie l'auteur, sollicité, pour ses précieux conseils.

mais aussi d'instruction. On trouve à bord une bibliothèque ; des conférences et des excursions sont prévues.

Ce simple article, très détaillé, permet déjà de soupçonner que ce tour du monde ne peut, tel qu'il est présenté, avoir eu lieu. Il confirme l'impression générale troublante que laisse la lecture de ce texte. S'agit-il vraiment d'un récit de voyage ? La narratrice expose systématiquement sur tout sujet des connaissances multiples qui ne peuvent être puisées que dans des livres. On apprend tout sur l'histoire de telle ou telle ville, sur la faune et la flore de telle campagne, mais aussi sur la pêche des éponges et celle des coraux, voire même sur les menus des galériens de Civita Vecchia. Manquent par contre l'impression immédiate, le détail vécu. Est-ce vraiment ce que Pauline, l'amie de la narratrice, souhaite lire au retour de celle-ci ? Achevant le récit de la troisième étape du voyage *D'Alexandrie à Suez* elle apprendra tout sur le canal, le nom du directeur des travaux, le coût de l'ouvrage, sa longueur, sa largeur, sa profondeur, le nombre d'ouvriers engagés, et bien d'autres choses encore ; ce qu'elle ne saura pas, par contre, c'est l'impression qu'il a faite sur son amie, peut-être tout simplement parce que celle-ci ne l'a pas vu.

Impression générale troublante, impossibilité historique, le doute est déjà fortement étayé. Il reste – et ce n'est pas le moins important – que certains épisodes du récit parmi les plus frappants nous en rappellent d'autres, d'une autre main.

En 1873, dans la période même où nous situons l'écriture du journal, et plutôt un peu avant, est publié un livre, aussitôt célèbre, *Le Tour du Monde en 80 jours* de Jules Verne. Impossible, nous semble-t-il, que la jeune fille, la jeune femme, n'en ait pas entendu parler ; aucune mention du livre ne se trouve pourtant dans le journal. Ce qu'on constate, par contre, c'est que deux scènes de celui-ci, scènes que nous avons déjà mentionnées, l'incinération et l'attaque des Sioux, ont leur pendant dans le livre de Jules Verne. Donnons ici quelques précisions et, tout d'abord, sur la première scène.

La narratrice et son père sont en Inde, plus exactement à Gondjérate, état au nord de Bombay, et assistent à *une de ces scènes émouvantes dont l'étranger ne manque pas d'être témoin dans ses pérégrinations*. Le cadavre d'un homme, porté sur une civière, est brûlé sur un bûcher. Une femme échevelée se précipite alors et, sous les applaudissements frénétiques de la foule, elle s'élanche à son tour dans les flammes. Et la

narratrice conclut : *Nous nous précipitâmes vers le bûcher pour la sauver mais il était trop tard.*

Chez Jules Verne aussi, comme dans le journal, une mémorable scène d'incinération a lieu, scène à laquelle assistent les deux héros du livre. La conclusion de l'épisode est cependant différente : la victime programmée, Aouda, est sauvée par Passepartout et Phileas Fogg.

La seconde scène – l'attaque du train par de terribles Sioux – a elle aussi son pendant chez Jules Verne. Dans les deux récits nous sommes dans le train entre San Francisco et New York. Dans les deux récits il y a des coups de feu échangés, des morts, et les passagers du train ne doivent leur salut qu'à leur courage. Dans les deux récits une femme joue un rôle essentiel, Aouda dans le livre, la narratrice dans le journal. Mrs Aouda se défend héroïquement, un revolver à la main, et abat plusieurs adversaires ; la narratrice du journal livre elle aussi une lutte acharnée. Elle écrit :

« Mr de Kervan me donne un revolver, et alors tu n'aurais plus reconnu ton amie si timide. Non, l'imminence du danger m'inspire une intrépidité qui m'étonne maintenant que le danger est passé. Deux sioux tour à tour essayent de m'enlever et 2 fois une balle partie de mon arme va leur briser la tête mais ô terreur ! un Indien, furieux de voir ses compagnons tomber sous les coups d'une femme s'élançe sur moi et avec la rapidité de l'éclair saisit mes cheveux épars et se met en œuvre de me scalper. C'en est fait de moi, et déjà je crois sentir le perfide acier tracer un cercle fatal autour de mon front, quand un terrible mugissement se fait entendre et le sioux, frappé au cœur par le poignard de notre fidèle ami, roule inanimé et sanglant à nos pieds. »

Coïncidences ? Cela paraît impossible tant la parenté des deux textes est grande ! La narratrice n'a pas copié le texte de Jules Verne mais elle s'en est indiscutablement inspirée, ce qui n'enlève rien d'ailleurs à l'importance de son travail.

Voyage rêvé, voyage imaginé ! Il reste à se demander comment la narratrice a procédé ou du moins à émettre des hypothèses.

Peut-être, déjà, a-t-elle utilisé des souvenirs de voyages réellement effectués. Il n'est pas impossible qu'elle ait visité la France, l'Angleterre et même l'Italie. Certains passages du texte qui se rapportent à ces pays sonnent très juste.

Au début du voyage, par exemple, elle passe avec son père deux journées complètes à Paris. Le récit en est convaincant, mais plus que tout peut-être une anecdote. La jeune femme est au balcon de son hôtel

et aperçoit, au sol, une quantité de lumières. *Je vis que c'était des chiffonniers qui, leur botte sur le dos, un crochet à la main droite, et tenant à la gauche une lanterne triangulaire qui effleurait le sol, profitaient de la nuit pour faire leur petit commerce. Tous les bouts de cigares et autres objets qu'ils trouvent, ils les ramassent et les jettent par-dessus leur tête dans leur botte. Beaucoup font fortune de cette manière.*

À la toute fin du voyage, cette fois, la narratrice est en Angleterre, plus exactement à Clapham et visite une jolie église. *Ensuite, écrit-elle, mon père me conduisit dire un petit bonjour à une de mes anciennes Maîtresses au couvent des Sœurs de Notre-Dame qui ont là une maison aussi jolie qu'agréablement située, au milieu d'un parc très étendu, coupé d'une belle pièce d'eau.* Il est difficile, reconnaissons-le, de douter de l'authenticité de cette visite.

Et l'Italie ? Et Rome ? La jeune femme s'est-elle rendue au Vatican ? A-t-elle assisté à une audience du pape Pie IX réservée aux étrangers ? Peut-être, mais il est difficile d'avoir une certitude.

Les récits des missionnaires

Les nombreuses notices historiques, géographiques et économiques ne posent pas vraiment de problème. Elles peuvent et doivent avoir été trouvées dans une encyclopédie. À titre d'exemple le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Larousse paraît de 1866 à 1876. L'origine de certaines notices est cependant plus délicate à interpréter. Lors du passage à Toulon la narratrice et son père visitent le bague. *Heureusement, écrit-elle un respectable commandant voulut bien nous accompagner, grâce à lui il nous fut facile de visiter le bague.* Suit alors une longue description de la visite. Si la narratrice n'a pas visité personnellement le bague de Toulon (était-ce vraiment si facile ?) d'où tire-t-elle ses informations ? Le bague a fermé en 1873 ; des articles ont certainement paru sur le sujet. À moins – autre hypothèse – que la description de la visite soit empruntée à un visiteur réel. Car, venons-en à l'essentiel. Si, comme nous le pensons, la narratrice n'a pas elle-même effectué ce tour du monde, où a-t-elle puisé le contenu des nombreuses pages dont l'origine est encore mystérieuse. Plusieurs lectures attentives du texte m'ont conduite à formuler une hypothèse. La narratrice est très croyante et visiblement très au courant des affaires religieuses. N'a-t-elle pas eu en main des récits de voyage écrits par des ecclésiastiques, des missionnaires plus particulièrement ?

Un passage parmi tant d'autres retient l'attention (p. 188). Dans celui-ci la narratrice et son père sont en Nouvelle-Calédonie et accèdent à l'Île des Pins. La narratrice écrit :

« J'arrivai enfin à la Mission. Il n'est personne qui, en lisant dans sa jeunesse l'histoire de Robison Crusoé ne se soit figuré le site enchanteur qu'il avait choisi pour son habitation, chacun a rêvé une jolie maisonnette placée sur une éminence au flanc de la montagne, avec une pente douce jusqu'à la mer, un joli ruisseau d'eau limpide coulant près de la maison et un jardin fertile : eh bien ce rêve de l'imagination a été réalisé par les Pères dans ce lieu enchanteur. »

La qualité du texte, la référence à Robison Crusoë, mais surtout l'emploi de la première personne du singulier (*J'arrivai*), à la place du « nous » habituel, m'ont alertée. La réponse recherchée sur Internet et heureusement trouvée a été sans équivoque. Le passage, à quelques menues différences près (« une montagne » et non « la montagne » par exemple), est extrait des *Annales de la propagation de la Foi* de 1861.³⁷ Il fait partie, comme le précise l'auteur du témoignage sur l'Île des Pins, *d'une lettre écrite par un capitaine de navire français qui rend compte de sa récente visite.*

D'autres emprunts seraient sans aucun doute détectables. Il faudrait pour cela, dans un second temps, examiner de manière attentive d'autres volumes de ces *Annales*. Attardons-nous déjà sur un autre passage du voyage légèrement antérieur au précédent (p. 168). La narratrice et son père arrivent alors à Shanghai. *Nous demandâmes pour quelques jours, écrit la narratrice, l'hospitalité au digne M. Aymery, procureur des Lazaristes, ce qu'il nous accorda très volontiers. Nous trouvâmes en lui un bon chrétien qui consentit à nous servir de guide jusqu'à destination. D'abord il nous suggéra l'idée d'acheter notre literie.* Suit alors une explication très précise et intéressante de la nature du lit chinois : *Le lit chinois est une surface horizontale placée sur une maçonnerie en briques à deux ou trois pieds au-dessus du sol. Sous ce lit il y a une espèce de four destiné à le réchauffer en hiver.*

On voit difficilement pourquoi les voyageurs, qui logent habituellement sur un bateau, devraient faire l'achat d'un matelas pour une escale limitée dans le temps. On comprend mieux par contre

³⁷ *Annales de la propagation de la Foi*, recueil périodique des lettres des évêques et missionnaires des 2 mondes et de tous les documents relatifs aux missions et à l'œuvre de la propagation de la foi. 33^{ème} volume, Lyon, 1861, page 110.

pourquoi des missionnaires qui se proposent d'explorer une région ont besoin d'un certain confort matériel.

On comprend bien également, si le texte du voyage est très nourri d'emprunts à des témoignages religieux, de missionnaires principalement, pourquoi les missionnaires protestants *messieurs plus avides d'aventures et de découvertes que de conquêtes évangéliques* (p. 179) sont vus si négativement. Là où on souhaiterait une solidarité de chrétiens, on note une grande rivalité.

On comprend mieux aussi un certain manque d'unité dans le texte et l'absence de repères chronologiques très précis. Si divers témoignages sont utilisés, il est normal qu'il y ait un problème de cohérence.

Pauline : une destinataire mystérieuse

Ce voyage est donc une fiction. Mais qui est réellement son auteur et trouve-t-on au Couvent des Sœurs de Notre-Dame à Liège trace de son passage et de celui de son amie, une jeune fille prénommée Pauline ? Nous avons enquêté au Couvent de Liège et malheureusement, malgré l'aide de la sœur Petra, nous n'avons trouvé dans les registres du Pensionnat très soigneusement tenus aucune trace d'une J. Demeuse. Le nom de famille apparaît cependant en 1874 dans les registres de l'École Primaire, mais il s'agit d'une Hubertine Demeuse et d'une Marie Demeuse, sœurs sans doute, et filles de houilleur.

Au terme de notre étude le manuscrit étudié garde une grande part de son mystère. Il est certain que ce voyage autour du monde n'a pas réellement eu lieu, mais qui est l'auteure de cette fiction et comment a-t-elle travaillé, nous ne pouvons le préciser.

En conclusion – provisoire, espérons-le – attardons-nous sur un beau passage du journal, passage où la jeune femme invoque l'imagination et ses forces redoutables, et qui sonne à l'oreille comme un aveu (p. 251).

C'est la fin du voyage ou presque. Les voyageurs sont en Angleterre, près de Stafford. Le jour tombe. La narratrice écrit :

« Mon imagination se démenait comme une captive. Or, l'esclavage ne lui va guère, mais on m'a dit tant de fois que cette reine folâtre doit être soumise à la volonté que je la tenais bel et bien garrottée, quand, en traversant une petite station, un cadran éclairé m'est apparu. Neuf heures et demie. C'est l'heure où Pauline va prier. Si nous allions la visiter ? me soufflait la pauvre

garrottée. J'ai dénoué ses liens, elle a déployé ses ailes et nous sommes parties. Une seconde plus tard, je passais par le trou de la serrure pour ne pas déranger votre brave concierge et, dans la cour j'ai levé les yeux vers les persiennes fermées : une douce lueur filtrait au travers : tu priais sans doute. Je m'oubliais vraiment quand un bruit assez désagréable m'a fait ouvrir les yeux. Hélas, chère Pauline, ce n'était pas ta figure saintement recueillie que j'avais devant moi, ce n'était pas la lueur rose de la lampe du petit sanctuaire qui tremblait sous nos yeux ! J'ai étouffé un gros soupir, et je me suis baissée pour ramasser nos parapluies qui venaient de glisser de la banquette.

Puis j'ai harangué mon imagination et l'ai priée de me laisser dormir tranquille. Et maintenant je t'envoie de cœur mon meilleur baiser, dors en paix Bonsoir ... »

On m'a dit tant de fois. On imagine une petite fille trop imaginative, souvent rappelée à l'ordre, et qui, pour une fois, devenue adulte, en écrivant ce Tour du Monde, libère des forces longtemps contenues et se donne tout entière à son rêve.

Michèle Maitron Jodogne

LA RESTAURATION DE L'UNIVERS MENTAL D'UN MÉDECIN COLONIAL

La colonie racontée par le médecin Pierre Leroy dans ses lettres du Congo belge de 1948 à 1960

Leroy, Pierre, *Lettres du Congo (1948-1965)* [MLPA 00551].

*Le corpus des lettres*³⁸

André Leroy a conservé soigneusement le courrier de son frère aîné, Pierre, qui était parti au Congo belge, en 1948, peu après la fin de la guerre, comme jeune médecin. Il a noté sur le dossier : *Famille : lettres de et à Pierre Leroy*. Les 133 lettres manuscrites sont réparties en deux liasses. La première série de lettres, s'ouvrant sur un « Bien chers Parents » débute le 20 juillet 1948 et se clôt avec la mort de la mère, le 20 juillet 1951. La deuxième série débute le 26 avril 1952, s'ouvre avec un « Cher Père » et se clôt le 11 mars 1963, moins de deux ans avant la mort du père. C'est la dernière lettre conservée de Pierre. Viennent

³⁸ Ce corpus de lettres a fait l'objet d'un autre article : Francine Meurice, « Le temps dans les lettres du Congo du médecin Pierre Leroy », in *La Faute à Rousseau. Revue de l'autobiographie*, n°94, Octobre 2023, p.37-39.

s'ajouter une lettre de Tante Fanny, religieuse, datée du 8 janvier 1963 de Lyon ; une lettre de Marie, la sœur, datée du 5 juin 1963 de Bruxelles, évoquant la santé fragile du père ; une lettre du père datée du 4 janvier 1964 répondant à une lettre de Pierre datée du 18 décembre 1963 ne figurant pas dans les dossiers ; une lettre d'André, de Bruxelles, datée du 9 janvier 1965 annonçant le décès du père le matin même. La dernière lettre de Pierre Leroy, écrite au Congo, à Léopoldville, date du 4 juillet 1960. La suivante, du 17 juillet 1960, est envoyée de Johannesburg – il y raconte sa fuite juste après l'indépendance du 30 juin. De cette date jusqu'au 11 mars 1963, toutes les lettres sont envoyées du navire *Montalto* sur lequel il navigue comme médecin pour la Compagnie Maritime belge qui fait du commerce tout autour de l'Afrique, y compris avec le Katanga au Congo. L'archiviste familial, André Leroy, destinait l'ensemble de cette correspondance à l'APA-AML comme il en avait émis le souhait pour son journal³⁹.

L'épistolier et la posture de l'analyste

Pierre Leroy n'a pas l'écriture facile, il dit souvent l'épuisement de celle-ci – il n'a rien à dire ou rien n'est arrivé qui soit digne d'être rapporté. Il ne s'épanche pas non plus, reste très discret sur son intériorité, pratique rarement l'introspection – il va même jusqu'à dire qu'il répugne à parler de lui-même car *les gens heureux et qui travaillent n'ont pas d'histoires*.

Il écrit cependant souvent, tous les 15 jours au début, et ses lettres renferment beaucoup de contenus, mais visiblement elles sont adressées à un seul correspondant : le père à qui la mère est associée dans la première série. Lorsqu'il a un message à communiquer à sa sœur, à ses frères, il demande à son père de le leur transmettre.

Il y a une double visée finale à cet échange épistolaire, qui n'est pas exprimée mais que le lecteur peut déduire. Pierre Leroy écrit parce qu'il est expatrié, pour maintenir une cohésion familiale, en soutenant son père dans son veuvage et en le confortant dans son rôle de pilier des réunions du samedi dans la vieille demeure familiale, en conseillant ses frères cadets André et Robert, en proposant à sa sœur Marie de prendre la relève de la correspondance lorsque le père malade se fatigue. Il écrit aussi pour rendre compte de son rôle de témoin direct de la colonie et en informer son père. Il semblerait que le père Leroy ait séjourné au Congo, une lettre y fait brièvement allusion – *Peut-être Papa a-t-il voyagé il y a 25 ans dans les régions que je viens de traverser.* » (Kikwit,

³⁹ André Leroy est un diariste généraliste, auteur d'un important journal personnel, écrit de 1948 à 2019.

22/08/1949) – ce qui crée une espèce de connivence à partir d’une expérience commune. Cette connivence pourrait expliquer les positions franchement racistes de Pierre Leroy, qui pourtant, parfois, s’en défend notamment quand il répond à des questions d’André. Il aurait hérité des discours sur le Congo forgés par son père, c’est-à-dire par la génération précédente. En effet, il est le contemporain sur place d’autres témoins de nos archives APA, comme José Dosogne et José Trussart, qui ont certes 10 ans de moins mais ont des positions explicitement critiques et antiracistes.

Peut-être est-ce aussi à cause de ce dispositif du destinataire paternel unique, – qui fait toute la différence entre ces lettres et ce que serait un journal – qu’il ne parle jamais des femmes ni de ses sentiments. Il présente une fois, brièvement, sa ménagère Agnès (Idiofa, 4/06/1952) et se révèle, indirectement, dans les lettres postérieures à celles du Congo, alors qu’il fait escale, le 8 mars 1962, avec le Montalto, à Kuwait dont il admire la belle modernité de l’architecture de béton, de couleurs et de verre : « Il ne faudrait pas croire que Kuwait est une ville de plaisir, les Arabes ne peuvent boire que des limonades et les femmes arabes ne sortent qu’enveloppées d’un voile noir : donc pas d’alcool, pas de femmes. »

Au fur et à mesure de la lecture des lettres, des thématiques sont récurrentes et le scripteur se construit un système de notations comme le ferait un diariste. Les descriptions de ce qu’il juge notable, sont précises et permettent de reconstruire son discours global sur son vécu colonial et la réalité de terrain. Chaque fois qu’une thématique était abordée dans l’une des lettres nous l’avons résumée ou citée en respectant l’ordre chronologique des dates des lettres pour façonner le portrait du médecin colonial Pierre Leroy autour de 19 rubriques : la carrière, les infrastructures sanitaires, le nombre de patients, ses tâches professionnelles, ses actes médicaux, le niveau de vie dans les années 1950, les logements, les liaisons entre les postes et avec la métropole, les serviteurs, la présence belge et européenne dans le Kwango dans les années 1950, l’autoportrait d’un agent colonial, les instances judiciaires, les ménagères, le récit de voyage, l’histoire de la production de l’huile dans le Kwango, les rapports entre Blancs et Noirs, entre la colonie et la métropole, l’évacuation des Belges du Congo et, pour terminer, l’évocation de trois biographies congolaises.

Portrait du médecin colonial Pierre Leroy

La carrière

Le premier terme (novembre 1948-septembre 1951)

Médecin chef du Sous-secteur du Moyen-Kwilu

Quand il arrive à Bulungu, Pierre Leroy est désigné comme médecin chef du Sous-secteur du Moyen-Kwilu. En plus de son salaire, il reçoit

50 francs par jour d'indemnités de brousse pour compenser l'inconfort des conditions rurales et s'en réjouit car il passe 5 jours en brousse pour aller visiter son agent sanitaire, en partant le vendredi soir et en rentrant le mardi tôt le matin (Bulungu, 20/01/1949). Il économise 10.000 francs par mois qu'il envoie à son père pour les placer (Bulungu, 27/11/1949). Il souhaite prolonger son premier terme de deux ans, d'une année supplémentaire pour totaliser 300.000 francs d'économie (Bulungu, 27/11/1949).

Chef de Secteur de la mission médicale de Mushie

Lorsqu'il est envoyé à Mushie le 17 août 1950 il a le même titre que celui du docteur Boris pour le Kwango, il est Chef de Secteur de la mission médicale de Mushie qui contient trois Territoires : Mushie, Kutu, Inongo (Mushie 17/08/1950). De là, il est envoyé en mutation vers Inongo car le retour du docteur Lejeune est avancé (Mushie, 20/01/1951). Lorsqu'il est à Inongo, il gagne entre 20.000 et 21.000 francs par mois ; il en est satisfait surtout en comparant son travail au labeur qu'un médecin de quartier en Belgique doit déployer pour gagner 30.000 francs comprenant les 10.000 francs de frais, que lui n'a pas (Inongo, 12/04/1951).

La fin du premier terme au Congo de Pierre Leroy est annoncée le 29 avril 1951 mais son retour en Belgique, après le premier terme, aura lieu le 2 septembre au départ de Matadi à bord du bateau *Albertville*.

Le deuxième terme (mai 1952-avril 1954)

Médecin Directeur de la Mission Médicale du Kwango (MMK)

De retour au Congo pour le 2^e terme, il doit organiser sa 2^e campagne de pentamidinisation⁴⁰ pour 50.000 indigènes sur le Territoire d'Idiofa, avec deux agents sanitaires (sur le bateau fluvial *Luxembourg*, 10/05/1952). Il est désigné pour reprendre l'hôpital d'Idiofa qu'il estime très beau (Yassa-Lokwe 30/06/1952). Il économise 15.000 francs par mois, qu'il envoie en Belgique, pour que son père les place au mieux. Il gagne 5.000 francs par mois auprès de sa clientèle privée (Idiofa, 16/08/1952).

Le 13 octobre 1952, il annonce à son père qu'il va quitter Idiofa et encore *faire mutation* car le docteur Boris est nommé Médecin provincial et devra partir pour Coquilhatville. Pierre Leroy devient Médecin Directeur de la Mission Médicale du Kwango (MMK) à Kikwit. Comme directeur il va toucher une indemnité de fonction importante,

⁴⁰ Injections de pentamidine qui protègent contre la maladie du sommeil.

son traitement de base était de 150.000 francs, il est passé à 190.000 + 60 % pour vie chère fin 1951. Il a gagné, en août et septembre 1952, 27.000 francs de sa clientèle privée (Idiofa, 13/10/1952). Son père a placé ses économies à du 10% de moyenne, il demande à son père ce qui s'est passé avec [les titres] de la Banque Centrale du Congo Belge qui ont triplé de valeur. Son père lui conseille d'augmenter son épargne de 15.000 à 16.000 francs par mois mais il ne peut le faire immédiatement car son traitement n'a pas encore été régularisé (Kikwit, 10/03/1953). Il calcule que lors de ses congés du 2^e terme il disposera d'une somme de 850.000 francs.

Il voudrait faire une pause dans sa carrière coloniale en utilisant ses économies : un voyage en Égypte⁴¹, reprendre 4 ans d'études de spécialisation comme oculiste tout en travaillant dans un laboratoire ou à l'Institut du cancer, prendre un petit appartement, acheter une petite voiture, se marier, mais ce n'est pas dans ses intentions immédiates. Ensuite, il pourrait retourner au Congo comme oculiste. À 31 ans, il redoute une carrière uniforme car la colonie a besoin de médecins directeurs dont les tâches administratives se complexifient (en 1942 la MMK élaborait 500 lettres, en 1953, 4.000). Après ses services à la MMK, il risque de se retrouver médecin provincial avec beaucoup d'honneurs mais beaucoup de soucis et peu d'argent (Kikwit, 20/12/1953).

Il annonce son retour en Belgique pour les congés du 2^e terme, le 8 mai (Kikwit, 28/03/1954). Il prendra l'avion le 7 mai pour arriver en Belgique le 8, à Melsbroeck (Kikwit, 29/04/1954).

Le troisième terme (février 1955-février 1958)

Chef de Service des Hôpitaux

Arrivé à Tshela, il demande une mutation pour Lukula entre Boma et Tshela pour s'occuper de l'hôpital repris par la Colonie à l'OTRACO (Tshela, 1/02/1955).

Il est nommé Chef de Service des Hôpitaux avec effet rétroactif au 1^{er} janvier 1954 avec arriérés de traitement. Sa cote [d'évaluation] « Élite » qui avait été reportée par erreur *très bon* a été remise « Élite ». C'est la première fois qu'il n'aime pas son travail, trop monotone. Il a demandé une mise en disponibilité d'un an pour rentrer en Belgique et se spécialiser, ce qui a été refusé. Il reste donc et doit accomplir 10 ans pour avoir droit à une pension de 8.000 francs et 3.000.000 d'économie. Il envisagera alors, lorsqu'il aura 43 ans, diverses possibilités. Il a obtenu sa mutation pour Lukala, pour l'hôpital de l'OTRACO (Tshela,

⁴¹ Il renonce à ce voyage dans la lettre du 8 mars 1954 (le Proche-Orient est trop troublé et il a assez voyagé).

25/04/1955). Il envoie à son père le chèque de sa prime de réengagement au contrat de 5 ans : 100.000 francs (Lukula, 3/07/1955).

Directeur de secteur

Il revient comme directeur de secteur à Tshela. Il a gagné 40.000 frs en 4 mois à Lukula en clientèle privée (Tshela, 2/10/1955). De retour à Tshela, il va envoyer 20.000 frs par mois pour économiser 240.000 frs (Tshela, 3/03/1956).

Il a remplacé le médecin de Boma, en congé, pendant trois semaines. Cela fait partie des activités du médecin de Tshela (Tshela, 10/09/1956).

On lui annonce que son troisième terme se terminera le 24 novembre 1957, il se réjouit d'être rentré en Belgique, pour pouvoir voir l'exposition [universelle] à ses débuts (Tshela, 3/06/1957). Mais son troisième terme est prolongé de 3 mois, retour le 24 février 1958 (Tshela, 22/09/1957).

Médecin Chef de clinique, dernier grade avant Médecin Provincial

Il est nommé Médecin Chef de clinique, le dernier grade avant Médecin Provincial (Tshela, 1/10/1957). Il confirme son retour à Bruxelles par le vol Léopoldville-Bruxelles, le 24 février 1958 (Tshela, 23/12/1957 et 19/02/1958).

Quatrième terme (septembre 1958- 10 juillet 1960)

Médecin Chef de clinique

Pour son 4^e terme, il revient par bateau avec une voiture à bord, en septembre 1958. Il doit se rendre à Léopoldville pour recevoir sa désignation. Il est déçu car on ne lui propose que 4 petits postes qui sont sans médecin, parmi lesquels il choisit Gungu (160 kms de Kikwit) pour son grand hôpital (Kikwit, 29/09/1958).

En 1957, il a réalisé un bénéfice de 5% sur ses titres ; en 1958, il n'a rien gagné ni perdu. Il verse 150.000 francs à son père pour des placements (Gungu, 11/03/1959).

Fin novembre 59, il *fera mutation* vers Banningville où il sera aussi médecin de la Compagnie du Kasai, dont la direction est installée à Dima à 15 km. À Banningville, petit poste, où il est muté après un an à Gungu, il pratique une médecine africaine et une médecine européenne, notamment pour le personnel européen de la direction de la Compagnie du Kasai à Dima à 16 km de Banningville (Banningville, 9/11/1959).

À partir de février 1960, son nouveau papier à lettre à en-tête indique son titre : Docteur Pierre Leroy, Médecin chef de clinique (Banningville, 21/02/1960).

Le 15 avril 1960, il reçoit un télégramme annonçant sa mutation à Léopoldville pour le 1^{er} mai pour suivre une spécialisation en anesthésie (Banningville, 15/04/1960). Il est à Léopoldville depuis le 1^{er} mai pour sa spécialisation (Léopoldville, 17/05/1960). Un nouveau projet de loi prévoit d'octroyer une pension aux fonctionnaires qui ont 10 ans de service au Congo, au lieu de 15 ans précédemment, et sont dans l'incapacité de continuer à exercer leurs fonctions, il pourra donc envisager de rentrer en Belgique puisqu'il a 10 ans d'ancienneté. Il espère que le futur gouvernement noir comprendra que son traitement est trop élevé et que de jeunes médecins tchèques, espagnols, autrichiens seraient moins coûteux (Léopoldville, 17/05/1960).

Quatre jours après l'Indépendance, il espère rentrer en Europe au mois de septembre et demander de toucher sa pension et de recommencer autre chose (Léopoldville, 4/07/1960).

Le 10 juillet il fuit vers Brazzaville avec son ami d'école Luc Scmets, d'où ils se rendent à Johannesburg. Il ne rentre pas directement en Europe car il compte faire un peu de tourisme et prendre du repos en Afrique du Sud. Il rentrera par le Cap, par bateau, 3 ou 4 semaines plus tard. Pour lui l'indépendance du Congo n'a pas entraîné de problèmes car son argent n'était pas placé au Congo mais en Belgique, grâce à son père. Il prévoit de recevoir une pension ou une forte indemnité, de se spécialiser un an ou deux à l'université avant de reprendre son métier de médecin (Johannesburg, 20/07/1960).

En Belgique

Médecin de bord dans la Marine (27/12/1960-11/03/1963)

Après juin 1960, il a réorienté sa carrière différemment de ce qu'il avait prévu lorsqu'il était au Congo. Il s'est engagé comme médecin dans la Compagnie Maritime belge, sur le navire *Montalto* qui fait du commerce entre l'Europe et l'Afrique, en partant d'Anvers ou de Rotterdam. À bord, il fait des consultations, il étudie l'homéopathie (Mer Rouge, Port-Soudan, à bord du *Montalto*, 29/10/1961) et donne des cours d'hygiène aux cadets (Matadi, sur le *Montalto*, 3/05/1962). On en déduit qu'il a obtenu sa pension⁴² du Congo, lorsqu'il détaille ses revenus mensuels dans une lettre, entre Mombassa et Port-Soudan. Son salaire est de 29.000 F par mois : 8.000 F du Congo, 15.000 de la Compagnie Maritime belge, 6.000 de revenu de ses titres (*Montalto*, 2/01/1962).

⁴² Il a sans doute bénéficié du nouveau projet de loi qui prévoit d'octroyer une pension aux fonctionnaires qui ont 10 ans de service au Congo, au lieu de 15 ans précédemment, et sont dans l'incapacité de continuer à exercer leurs fonctions, réglementation dont il parle dans sa lettre de Léopoldville du 17/05/1960.

*La structure administrative coloniale de la médecine***Bulungu dans le Kwango**

À Bulungu, Pierre Leroy appartient à la mission médicale du Kwango (M.M.K.) à la tête de laquelle se trouve le docteur Boris. Cette mission médicale comprend plusieurs Sous-secteurs à la tête desquels se trouve un médecin ; il est le médecin chef du Sous-secteur du Moyen-Kwilu. Chaque Sous-secteur correspond, au point de vue administratif, à un Territoire à la tête duquel se trouve un administrateur chef de Territoire. Cet administrateur habite Kikwit comme le Commissaire du District du Kwango. Dans chaque Sous-secteur, il y a des cercles, c'est une subdivision médicale qui ne correspond à aucune subdivision administrative. Dans le Sous-secteur du Moyen-Kwilu, il y a six cercles à la tête desquels se trouvent soit des agents sanitaires, soit des médecins de mission, soit des médecins de sociétés (HCB ou Compagnie du Kasai). Ces médecins de société sont engagés par les sociétés pour soigner leurs travailleurs, mais en même temps l'État exige qu'ils s'occupent des indigènes libres qui les entourent, c'est-à-dire en pratique d'un cercle médical autour de leur résidence (Bulungu, 14/11/1948).

Telle est la hiérarchie de la Mission médicale du Kwango (M.M.K.) :

Chef : Docteur Boris.

Sous-secteurs (qui correspondent aux Territoires administratifs).

Sous-secteur du Moyen-Kwilu (= Territoire du Moyen-Kwilu) : Chef : Docteur Leroy.

Cercles médicaux : Cercle médical de Leverville (à 70 km de Bulungu et 120 de Kikwit) : 2 médecins HCB : le Docteur Laurore, médecin chef HCB et le Docteur Cattiez qui visite les camps de travailleurs HCB et les indigènes du cercle de Leverville.

Cercle médical de Bulungu : 8 dispensaires ruraux. Inspection : docteur Leroy.

Cercle médical de Bilibi : Agent sanitaire wallon Stordeur.

Cercle médical de Bemba Puta près de Kikwit : Agent sanitaire flamand Godefroidt.

Au point de vue administratif, un Territoire est divisé en Régions dirigées par un administrateur chef de région ou un agent territorial (Bulungu, 14/11/1948). L'Administrateur de Territoire de Kikwit s'appelle Monsieur Cauwe, son successeur Monsieur Boomans (Mushie, 3/09/1950).

À Mushie, Province de Léopoldville

L'Administrateur de Territoire de Mushie s'appelle Lecocq, il a un administrateur assistant : Karels. Le District des lacs est pauvre, beaucoup de villageois émigrent à Léopoldville (Mushie, 3/09/1950).

À Kikwit dans le Kwango

Pierre Leroy devient Médecin Directeur de la Mission Médicale du Kwango (MMK) à Kikwit. Son District va jusqu'aux frontières de l'Angola, il a 20 agents sanitaires et 8 médecins sous ses ordres. La MMK exerce son action sur 700.000 individus (Idiofa, 13/10/1952).

À Tshela dans le Mayumbe

Le secteur médical du Mayumbe comprend les Territoires de Boma, Tshela et la partie du Territoire de Matadi situé en face de Matadi. Le secteur comprend 6 cercles médicaux tenus par des agents sanitaires (Tshela, 1/02/1955).

Les infrastructures sanitaires

En brousse, au sud de Bulungu, le dispensaire de Kisumbu près de Kikamba est construit en briques avec toit en tôle ; il comporte une chambre pour le médecin, deux salles d'hospitalisation et l'habitation de l'infirmier. Pierre Leroy considère que le bâtiment est trop grand pour les capacités de l'infirmier noir qu'il est obligé de réprimander pour le mauvais entretien (Kisumbu, 2/3/1949).

À Kikwit, il y a deux hôpitaux. L'hôpital pour Noirs de 125 lits avec salle d'opération et un bâtiment en construction pour un service de radiographie. L'hôpital pour Blancs de six chambres à deux lits. Trois sœurs blanches y travaillent : deux pour les Noirs et une pour les Blancs (Kikwit, 5/5/1949).

Lors d'une randonnée avec le docteur Boris et le professeur Milet entre Bulungu, Mangai sur la rivière Kasai, Idiofa, Gungu et Kikwit, il visite deux grands hôpitaux récemment construits, l'un à Idiofa et l'autre à Gungu (Kikwit, 22/08/1949).

L'hôpital de Bulungu s'agrandit par la construction de deux nouvelles salles d'hospitalisation de 20 lits, d'un réfectoire, d'un magasin et d'une salle d'opération (Bulungu, 4/11/1949).

À Mushie, l'hôpital est tout nouveau, les dernières salles ne sont pas terminées, la salle d'opération est très bien outillée. Ce sont les Pères scheidistes qui construisent (Mushie, 3/09/1950).

À Idiofa, deux sœurs, une Française et une Belge l'aident à l'hôpital d'Idiofa. Huit agents sanitaires dépendent d'Idiofa (Idiofa, 16/08/1952).

En 1953, près de la frontière angolaise, grâce au Fonds du Bien-Être indigène, 2 nouvelles formations médicales vont être construites à Kabemba dans le cadre du plan décennal et 2 autres y seront également érigées. L'hôpital de Kabemba est achevé depuis 2 ans, c'est un très bel établissement pour 180 malades, il est dirigé par un jeune médecin très dévoué (Kikwit, 10/03/1953).

Le Fonds du Bien-Être Indigène projette des constructions médicales dans la Région de Kasongo-Lunda (chutes Guillaume) faisant partie de la MMK en 1954 (Kikwit, 20/12/1953).

Tshela bénéficie de 2 hôpitaux : celui de la SCAM avec 2 médecins et à 10 km, un hôpital d'une mission tenu par 2 Sœurs. Lui ne dispose que d'un dispensaire minuscule pour les indigènes et d'un petit bureau vétuste pour les Européens (Tshela, 1/02/1955).

À Gungu, il y a un grand hôpital, le seul pour une population de 200.000 indigènes dispersés dans le grand Territoire du Kwango (Gungu 12/11/1958).

Le nombre de patients

En un an, en 1948, Pierre Leroy a traité en moyenne 40 malades hospitalisés à l'hôpital de Bulungu, il a soigné 10.967 indigènes, et dans les dispensaires ruraux qui dépendent directement de lui, 24.398 indigènes ont été soignés (Bulungu, 20/01/1949).

En 1952, il a soigné en moyenne 180 patients hospitalisés à l'hôpital d'Idiofa (Idiofa, 14/09/1952).

Ses tâches professionnelles

Il doit surveiller, en l'accompagnant cinq jours par semaine en brousse, l'assistant médical (Patemba) qui fait la prospection du Secteur Basongo-Bambalas à 60 km de Bulungu pour découvrir les cas de maladie du sommeil, de pian, de syphilis, de lèpre et de tuberculose. Les maladies sont dispersées ; il n'y a pas d'aires endémiques dans le Moyen Kwilu (Bulungu, 20/01/1949).

À Bulungu, il est chargé de l'inspection des huit dispensaires ruraux du Cercle médical de Bulungu. Il fait son premier intérim de remplacement à Kikwit (Kikwit, 5/05/1949).

La visite d'inspection de toutes les infrastructures sanitaires de son Territoire avec son supérieur le docteur Boris équivaut à un voyage de 600 km (Bulungu, 26/06/1949).

Il est chargé de la formation des deux agents sanitaires belges (un flamand et un wallon) à la besogne itinérante de prospection des maladies endémiques (Bulungu, 27/11/1949).

En un mois, il parcourt 1.633 km en camionnette (Bulungu, 1/02/1950). Il doit rédiger des rapports annuels (Bulungu, 4/04/1950) (Mushie, 8/12/1950). Il remplace, à Mushie, le docteur Lejeune parti en congé, comme Chef de Secteur de la mission médicale de Mushie. Il a donc un travail administratif et en plus le grand hôpital à diriger (Mushie 17/08/1950).

À Mushie, il doit parcourir un Territoire grand comme trois fois la Belgique pour contrôler 3 agents sanitaires, les dispensaires, les constructions, les formations médicales des missions (Mushie, 3/09/1950).

Il s'applique à apprendre les langues des Territoires : à Bulungu, le kikokgo ; à Mushie : le linguala (Mushie, 3/09/1950).

À Mushie, il doit remplacer son agent sanitaire hospitalisé à Léopoldville pour faire la pentamidinisation des villages situés sur le fleuve Congo. Il s'agit de pratiquer, deux fois par an, à tous les habitants, une injection intrafessière de pentamidine qui les préserve pendant six mois de la maladie du sommeil. Pour ce faire, il reste 10 jours à Yumbi sur le fleuve à la limite des provinces de Léo et de l'Équateur avec 10 infirmiers pour faire 4.000 injections, accomplissant les trajets avec sa camionnette et l'ambulance (Mushie 8/12/19510).

À Idiofa, comme ce fut le cas pour les autres hôpitaux qu'il a dirigés, il trouve toujours que les hôpitaux sont mal tenus avant son arrivée et remet de l'ordre (Idiofa, 14/09/1952).

Lorsqu'il est directeur de la MMK [Mission Médicale du Kwango], il fait partie des réunions de négociation de la TEPSI [Travail et Progrès Social Indigène], deux fois par an (Kikwit, 30/11/1952) ; il doit rédiger le rapport annuel de la MMK qui est un petit volume d'une centaine de pages où chacun expose le travail qu'il a fourni (Kikwit, 23/12/1952).

Il établit un programme de constructions médicales dans la Région de Kasongo-Lunda (chutes Guillaume) pour 1954, pour Le Fonds du Bien Être Indigène (Kikwit, 20/12/1953).

Après l'inspection du médecin provincial, le Dr Patron, qui s'est bien passée, il doit remettre de l'ordre pour obtenir un meilleur rendement du personnel que le brave Dr Boris avait traité de manière trop paternelle (Kikwit, 12/07/1953).

Il doit soigner les indigènes qui ne font pas partie de la main-d'œuvre de la SCAM et les Européens de la Colonie. Une ou 2 fois par semaine, il opère et voit des malades dans l'hôpital de la mission à 10 km de Tshela. Il doit aussi s'occuper de l'hygiène du poste : une fois par mois un hélicoptère vient lancer des nuages d'insecticides. Il est également préposé à l'inspection de la viande de l'abattoir ; chaque vendredi, 5 à 6 bêtes sont sacrifiées (Tshela, 1/02/1955).

En plus du travail de Chef de Secteur, il doit s'occuper du nouvel hôpital de Lukula repris par la Colonie à l'OTRACO [Office des transports coloniaux] (Tshela, 1/02/1955).

À Lukula, il dit avoir beaucoup de charges. En plus de son travail de Chef de Secteur, il doit organiser la reprise de l'hôpital de Lukula par la Colonie, avec peu de choses car l'OTRACO n'avait laissé que les lits et les appareils de stérilisation. Il a dû mettre la cuisine en route, la comptabilité, la salle d'opération, faire faire du linge opératoire, des blouses, tout en continuant à administrer le Secteur (Lukula, 03/07/1955).

Quand il est en poste à Tshela, il se rend 2 fois par semaine à Kizu, à 10 km de Tshela, au petit hôpital tenu par une Sœur, pour opérer. Et également à Kangu, à 40 km, dans un grand hôpital de mission, où il opère avec son confrère Schumans (Tshela, 1/05/1956). De son poste de Tshela, il se rend à Inga tous les deux mois pour des visites médicales (Tshela, 16/12/1956). Il rédige le rapport annuel à Tshela, 80 pages et de multiples tableaux (Tshela, 3/02/1957).

À Gungu, il a fait beaucoup plus de médecine que d'administratif, plus de 1.000 opérations en 1 an (Gungu, Banningville, 31/08/1959).

Les actes médicaux

Il pratique des ponctions lombaires lors du traitement de la maladie du sommeil (Bulungu, 20/01/1949). Des opérations : comme assistant du docteur de Variga, une hernie étranglée avec perforation (Bulungu, 20/01/1949), 3 hernies étranglées (Kikwit, 5/05/1949).

Les cas courants sont soignés sans qu'il voie les malades : les vermineuses, ascaris ou kylostomes. À l'hôpital, il y a des ulcères tropicaux, des enfants anémiés par la malaria, une maladie spécifique du Kwango appelée le *Bwaki*, des blennorragies, des troubles ovariens, des pneumonies, des eczémas et la gamme des maladies européennes (Bulungu, 20/01/1949). Il pratique des accouchements et des curetages, il apprend la gynécologie (Bulungu 4/01/1949). Il délivre une jeune accouchée de son placenta (Bulungu, (5/04/1949). Il pratique une laparotomie pour invagination intestinale et opère de plusieurs hernies (Bulungu, 1/02/1950).

Il organise la campagne de pentamidine avec le docteur Lejeune, 3 agents sanitaires et un jeune médecin qui va prendre la relève en brousse, le Dr Van Vlierbergen. Il est rejoint par le docteur Boris et à Yassa-Lokwa, ils passent quelques bonnes journées tous ensemble tout en travaillant de façon très réglementaire sous la férule du docteur Lejeune (Yassa-Lokwa 30/06/1952).

Il expérimente un nouveau médicament contre la maladie du sommeil et les résultats sont très intéressants (Idiofa, 16/08/1952).

Il doit distribuer 3 tonnes de lait en poudre dans le Territoire, équivalant à 18.000 litres de lait, c'est un cadeau de la FISE (Fonds international de secours de l'enfance) dépendant de l'ONU. Pour ce faire il doit trouver des ustensiles de mesure, car les balances n'existent pas, des récipients (acheter des marmites), expliquer à la population, trouver un moyen d'expédier le lait (Idiofa, 16/08/1952). Il rencontre, à la demande du Dr Boris, la délégation de 3 experts de l'OMS, un Français, un Suisse et un Écossais, venus évaluer la distribution du lait en poudre. Il a discuté de beaucoup de questions avec eux (Idiofa, 13/10/1952).

Il va à Léopoldville en hélicoptère de désinfection, pour accompagner un blessé grave de la SCAM (Tshela, 2/10/1955).

Il assiste à un enterrement à Tshela : un jeune agent de la SCAM arrivé depuis 3 mois, célibataire, mort d'une malaria cérébrale (Tshela, 1/05/1956).

Le niveau de vie dans les années 1950

Au début de son séjour, en 1949, il possède une voiture, une Ford et l'État lui fournit une malle cantine et une malle lit pour la brousse. En brousse, la nourriture est vendue par les chefs de villages : 0,50 centimes pour un œuf, 15 francs pour un poulet, 5 pour un pigeon (Bulungu, 20/01/1949). Pour se nourrir en brousse avec ses agents sanitaires, il chasse la perdrix, le pigeon et achète des antilopes aux villageois. Les porteurs sont payés 1,25 franc de l'heure (Bulungu, 1/02/1950).

À Mushie, il dispose pour ses voyages d'une ambulance toute nouvelle, d'une baleinière ordinaire à moteur et d'un magnifique canot avec couchette, salle de bain et salle à manger (il a coûté 500.000 francs et il a été acheté avec les crédits réservés à la Collaboration franco-belge). Au moins une fois par an, il doit rencontrer ses confrères d'en face à Léo ou à Brazaville pour resserrer les liens d'amitié (Mushie 3/9/1950).

À Inongo, l'avion hebdomadaire apporte de la viande fraîche de Léo (Inongo, 24/03/1951).

Il achète une Chevrolet 51 de 10.000 km pour 120.000 francs belges, une glacière neuve moyen modèle pour 13.000 fr (Idiofa, 4/06/1952).

Il participe comme directeur de la mission médicale du Kwango à la commission de la TEPSI (travail et progrès social indigène) à Kikwit. Ces commissions se réunissent deux fois par an dans chaque District et examinent les conditions de travail, les rémunérations et les éventuels progrès sociaux de *notre ami le nègre*. On y étudie successivement le taux de la ration, le salaire proprement dit et l'indemnité de logement (plus l'indemnité familiale). Cela comprend l'étude des prix des différents aliments et des différents articles – tissu, pétrole, lampes, allumettes, machettes, casseroles – dans tous les Territoires du District, dans les

centres extra-coutumiers et à l'intérieur. Le Gouvernement voudrait augmenter la ration et le salaire mais les colons et les chefs d'entreprises refusent à cause de la crise de l'huile dans le Kwango : il faudrait que le prix de l'huile remonte sur les marchés et qu'elle se vende 13.000 francs la tonne pour pouvoir concéder une augmentation du taux de la ration des travailleurs. (Kikwit, 30/11/1952).

Il achète une voiture, une Ford, en transit pour son retour en congé du 2^e terme (Kikwit, 29/04/1954).

Tshela comme simple Territoire est plus avancé que les Territoires du Kwango : il existe une succursale de la Caisse d'Épargne pour les indigènes tenue par un Européen, un grand bureau de poste, une régie des eaux qui distribue eau et électricité, également dans la nouvelle cité indigène. Il y a donc beaucoup d'argent en circulation et presque tous les indigènes travaillent, ce qui n'était pas le cas lorsqu'il était dans le Kwango où beaucoup d'hommes restaient dans les villages (Tshela, 26/12/1954).

Il envoie les premières économies de son 3^e terme à son père : 60.000 frs (Tshela, 25/04/1955).

À Lukula, il a beaucoup d'Européens à traiter et gagnera 100.000 francs par an grâce à sa clientèle privée (Lukula, 3/07/1955). Il discute avec son père au sujet des actions des sociétés au Congo. Son père est agent de change, à la Bourse de Bruxelles. Il lui dit qu'il vaudrait peut-être mieux se débarrasser progressivement des Agrifor, surtout si elles ont déjà donné un certain bénéfice ; cette société se contente d'exploiter des forêts et ne fait guère d'investissements. L'usine de Lukula peut également un jour être transportée ailleurs et le commerce du bois est sujet à beaucoup de variations (Tshela, 3/03/1956). Il demande à son père s'il veut bien conseiller des collègues pour des placement d'économies (Tshela, 3/06/1956).

La banque BCB de Kikwit n'a pas envoyé à son père, en Belgique, les 75.000 francs demandés, il va les dépenser, en ces temps incertains (Banningville, 15/04/1960).

Les logements

À Bulungu sa maison est confortable, située sur une hauteur d'où l'on aperçoit une fort belle vue sur le Kwilu (Bulungu, 19/11/1948). Il l'a reprise avec le contenu à son prédécesseur, le Docteur Adriaens. Il n'a pas l'électricité et s'éclaire avec une lampe Coleman au pétrole, avec un générateur et un manchon. Ces lampes éclairent très fort (Bulungu, 22/03/1950).

À Mushie, un poste situé le long du Kasai et bien entretenu, avec fleurs et jardins, sa maison est toute nouvelle (modèle P.O. 4) et a vue sur la rivière. Elle possède de beaux meubles dont le bois provient des

exploitations forestières des rives du Kasai, une chambre à coucher avec salle de bain moderne et cabinet anglais, une terrasse à l'avant. Le toit est en tôle et la cuisine attenante est reliée par un couloir faisant fonction d'office. En comparaison, celle de Bulungu tombait en ruine mais avait son charme au milieu des palmiers et était isolée, à 250 mètres de l'administrateur. À Mushie, les maisons sont plus rapprochées et alignées sur une ligne droite (Mushie, 3/09/1950). Sa maison a des moustiquaires car il fait plus chaud qu'à Bulungu et il y a des moustiques (Mushie, 3/09/1950). Il n'aime pas cette maison P.O. 4 ni la promiscuité avec les autres maisons, il entend la radio de l'administrateur le soir (Mushie, 1/11/1950). L'électricité est installée dans sa maison avec l'ancien moteur de l'hôpital, c'est une réelle amélioration (Mushie, 20/01/1951).

À Inongo, la maison du médecin est l'ancienne banque, fraîche et confortable, elle donne sur le lac qui fait le charme d'Inongo (Inongo, 24/03/1951).

Sur les bateaux fluviaux, il rencontre le luxe. Il écrit à son père du *Luxembourg*, au pont supérieur, dans une des 4 cabines de luxe. Ces cabines sont magnifiques elles ont 6 mètres sur 4 de large, avec salle de bain attenante, grand lit très confortable, petit bureau, lampe de chevet, etc. (Le *Luxembourg*, 10/05/1952).

À Idiofa, il écrit : *Voici une semaine que je suis arrivé à Idiofa avec le Dr Boris, j'occupe provisoirement une maison qui ressemble plutôt à un gîte d'étape mais où je suis assez bien* (Idiofa, 4/06/1952). Ensuite, il occupera une maison de famille nombreuse et confortable (Yassa-Lokwa 30/06/1952).

À Tshela une nouvelle cité pour les Noirs est en construction, elle sera reliée à l'eau et à l'électricité et comprendra de jolies maisons en matériaux durables construites par les indigènes au moyen du Fonds d'avance de la colonie (Tshela, 26/12/1954). À Tshela, il fait moins chaud qu'à Kikwit mais sa maison est très mal conçue sans le moindre souffle d'air. Ce sont les nouvelles maisons, sans barza, jolies à l'extérieur mais désagréables à l'intérieur. Elles coûtent moins cher mais ont plus de chambres car les agents de la colonie ont tendance à faire de nombreux enfants (Tshela, 13/03/1955).

À Lukula, sa maison à un étage est une bonne maison mais mal située, elle est entourée de 3 routes. Il est continuellement empoussiéré, de plus cette maison est située tout près de la Congoflex, ce qui lui procure toute une série très variée de bruits. La maison n'a pas de barza et la vue donne sur des routes sans horizon (Lukula, 10/07/1955). Sa maison de Tshela a été améliorée par le chef de Territoire qui y a fait percer un mur pour le passage de l'air et mettre l'éclairage. Il y fait délicieux et il se croit en vacances (Tshela, 1/05/1956).

Pendant ses vacances sur la côte à Moande, il séjourne à l'hôtel Mangroves qui comporte un bâtiment central et de nombreux pavillons séparés, le long de la mer, aménagés en appartements confortables (Tshela, 31/03/1957).

Les liaisons entre les postes et avec la métropole

Pour se rendre à Bulungu au départ de Léopoldville, il faut prendre le bateau sur le Kwilu pour un voyage de 5 à 10 jours (6/10/1948). Bateau à moteur conçu au départ pour la liaison rapide Léopoldville-Coquilhatville mais il s'arrête à Kikwit, il emporte 5 passagers et des marchandises, il remorque deux péniches (19/11/1948).

De Bulungu à Mushie : à bord du bateau *Gaston Perrier*, trois jours jusque Banningville, pour un arrêt d'un jour, puis de 14h à 18h jusque Mushie (Mushie 17/08/1950).

De Mushie à Inongo en camionnette et en canot (Mushie, 20/01/1951). Entre Mushie et Inongo, 3 jours sur la Mfimi (Inongo, 24/03/1951).

Au retour pour le 2^e terme, il voyage de Belgique vers Matadi à bord du *Léopoldville* (Le *Léopoldville*, 26/04/1952) ; arrivé à Matadi, le mercredi soir, il loge à bord et prend le jeudi matin le train blanc pour Léopoldville, il arrive à 18h, et dès le lendemain il embarque à 5h du matin sur le bateau fluvial *Luxembourg* jusque Mangai (Le *Luxembourg*, 10/05/1952) où il arrive 6 jours après ; ensuite il part en voiture accompagné des deux agents sanitaires et d'un camion vers Idiofa, à 100 km (Kikwit, 18/05/1952).

Il demande que sa sœur lui envoie 2 chemises *par avion*. (Kikwit, 10/03/1953).

Pour les congés après le 2^e terme, il est rentré en avion en Belgique et revient en bateau sur le *Léopoldville* ; arrivé à Matadi, il récupère sa voiture et prend les mauvaises routes du Mayumbe jusque Tshela (160 km). Il met 5 heures pour faire 4 km tant les terres rouges argileuses se transforment en boue sous la pluie (Tshela, 30/11/1954).

Au retour pour son 4^e terme, il fait la route avec sa voiture de Léopoldville à Kikwit (1000 km) en deux étapes. Il trouve les routes assez bonnes et fait 45 km à l'heure de moyenne : les routes asphaltées sont en progrès, celle entre Thysville et Léopoldville est terminée (Kikwit, 29/09/1958).

Deux lettres, plus particulièrement celles du 21/06/1950 et du 4 /07/1950, envoyées de Bulungu, sont caractéristiques des *aventures* sur les routes et des secours qui s'organisent entre colons⁴³.

⁴³ Dans nos archives APA-AML cf. sur ce sujet, entre autres, les lettres de Monique Heckmann et Jacques Zimmerman, les récits de Georgette Purnôde, José Dosogne, José Trussart.

Les serviteurs

Il a deux boys à Bulungu (un cuisinier Kokès, un porteur d'eau Vincent) et deux plantons de l'État pour faire les courses et porter les dépêches (Bulungu, 14/11/1948).

À Mushie, Kokès et sa femme Maita l'ont accompagné et il a repris les deux boys du docteur Lejeune (Mushie, 3/09/1950).

Il retrouve Kokès, son ancien cuisinier, à Kikwit et le réengage pour Idiofa (Kikwit, 18/05/1952).

La présence belge et européenne dans le Kwango dans les années 1950

À Bulungu, à part lui, résident un agent territorial européen, Monsieur Malvoz, et six négociants portugais. Il boit de la bière chez les Portugais qui aiment recevoir sa visite mais, lui, ne les invite pas car les Belges n'invitent guère les Portugais, du moins un représentant de l'État vis-à-vis de *vulgaires* commerçants (Mobu, 4/04/1949).

Lorsqu'il est en inspection des dispensaires en brousse, les week-ends, il rend visite aux Européens des environs où il rencontre, par exemple, le fils du professeur Brien, zoologiste de l'ULB (Mobu, 4/04/1949).

À Leverville la vie est plus mondaine et respecte les préséances suivant les places occupées aux Huileries du Congo belge (HCB) par les habitants (Bulungu, 14/11/1948).

Il est invité à des fêtes comme chez le docteur Boris pour le départ du substitut Badoux, fils du général Badoux. Ces deux anciens abusent de l'alcool (Kikwit, 5/05/1949).

La troupe du théâtre des Galeries a joué à Kikwit et est présente à une soirée (Bulungu, 8/09/1949).

Il rencontre des originaux par rapport au milieu colonial comme Monsieur Degraeve :

« J'ai la compagnie en ce moment d'un agent des travaux publics qui construit un pont métallique en pièces détachées à 150 km de Bulungu sur la Kafi du côté de Mosi Manimba. Le pont est arrivé par bateau à Bulungu et est transporté par camion au lieu de construction. Cet agent s'appelle Mr Degraeve : c'est un poète : il ressemble à Honoré de Balzac dont il a la corpulence et l'aspect général. Il est aussi peintre, dessinateur et chanteur : il a une voix de ténor et il aime particulièrement l'opéra italien. Le soir il dit souvent : " je vais vous chanter quelque chose cela vous fera plaisir". C'est un brave type mais en dépit de ses talents, il a eu beaucoup de déboires avec l'administration si bien qu'il quitte la colonie : à ses yeux différents Commissaires de District sont des trous de cul ce qui d'ailleurs n'est pas nécessairement inexact. Il loge au gîte d'étape mais il vient souvent souper chez moi ou prendre un verre de bière » (Bulungu, 23/02/1950).

À Mushie, sur les hauteurs, se dresse un monastère occupé par des Pères scheutistes, et à côté il y a les Mères scheutistes, dont une des sœurs, qu'il aime beaucoup, travaille à l'hôpital (Mushie, 3/09/1950).

À Mushie, une mission catholique et une mission protestante se sont procuré un médecin : *ces deux confrères ne s'occupent que de leur hôpital destiné plutôt à assurer la prospérité des deux variétés de christianisme* (Mushie, 3/09/1950). *Un agent des travaux publics vient de Léopoldville pour construire une nouvelle formation médicale à Tshumbiri sur le Congo pour faire plus beau qu'un petit hôpital français situé de l'autre côté* (Mushie, 3/09/1950).

Dans le Territoire de Kutu, il a rencontré plusieurs infirmières suédoises des missions protestantes qui sont agréées par l'État et qui tiennent des dispensaires plus ou moins bien (Mushie, 14/10/1950).

À Nioki, sur la Fimy, il a rencontré un médecin russe, le docteur Typrus, employé par les grandes scieries de la Forescom, et sa femme polonaise (Mushie, 14/10/1950).

À Bokoro, il y a une mission catholique des pères de Scheut avec un hôpital et un médecin, le docteur Dardenne (Mushie, 14/10/1950).

Le Commissaire de District, Monsieur De Vuyst, est déboulonné de l'administration pour utilisation de crédit à des fins non prévues aux subdélégations. Ce que Leroy regrette car De Vuyst a mené à bien de nombreux et importants travaux dans le Kwango (Inongo, 24/03/1951).

L'avant-dernière lettre de son premier terme, envoyée d'Inongo, donne un aperçu de la société d'Inongo en 5 pages. C'est une description féroce des différents Belges, noms à l'appui, du chef de Territoire au greffier, en passant par la Mission qui selon lui n'est pas plus reluisante, ainsi que de quelques marchands portugais et hollandais qui composent cette micro-société coloniale. Cette description donne un aperçu des relations partisans et hostiles qui pouvaient exister dans le milieu clos de cette présence belge au Congo (Inongo, 29/04/1951).

Le Territoire d'Idiofa est assez bien peuplé d'Européens : la compagnie du Kasäï, la compagnie Africaine Cooreman et la CCB (Compagnie du Congo belge) sont les plus grosses entreprises. Il y a aussi quelques colons belges et portugais : ils font tous de l'huile sauf la compagnie Cooreman qui s'occupe en ordre principal des fibres. Un nombre fort important de commerçants portugais s'affaire à voler les indigènes dans d'innombrables magasins (Idiofa, 21/07/1952).

Kabemba est actuellement un poste très agréable : tous les résidents s'entendent bien, on y joue au tennis. Pierre Leroy joue des parties de bridge interminables, le soir avec le chef de Territoire, le médecin et l'agent des travaux publics (Kikwit, 10/03/1953).

Lukula est un poste fort industriel :

« Il y a d'abord l'atelier de réparation du chemin de fer du Mayumbe (OTRACO) qui doit d'ailleurs disparaître un an ou deux plus tard. L'OTRACO emploie encore 11 agents. Il y a ensuite

l'usine de contreplaqués Congoflex, filiale de l'Agrifor⁴⁴, qui emploie 19 personnes. C'est une grosse industrie qui travaille nuit et jour. Une autre grosse société est la Profrigo (12 agents), filiale de l'Agrifor, qui s'occupe de café, cacao, huile de palme, etc. Il y a encore la Boproma et les Plantations Tropicales et une série de petits colons (trois), sans oublier deux sociétés bananières (LVP - Sabac) (Lukula, 03/07/1955).

La Congoflex (Agrifor), qui innove des machines déroulantes de fabrication de contreplaqué spécial (Cork-Stock) à destination des États-Unis, emploie 19 familles européennes » (Lukula, 12/09/1955).

À Inga, deux Suisses, un Français, deux Belges et un Italien font depuis 4 ans des recherches géologiques pour construire le barrage d'Inga, ils sont rémunérés par la société Sydelco (Tshela, 16/12/1956).

L'hôtel *Mangroves* [à Moande] du Crédit Foncier Africain est presque toujours entièrement occupé : il existe trois fois par semaine un service Sabena pour Matadi-Léopoldville et beaucoup d'Européens viennent y passer quelques jours de repos, de convalescence ou de congé. La côte se développe et la Colonie y construit un grand Athénée pour Européens (Tshela, 3/06/1957).

L'autoportrait d'un agent colonial

« Encore une fois, j'aime beaucoup la vie que je mène actuellement et il ne faut pas me souhaiter une bonne année : elle le sera sûrement : j'aime ce mélange d'occupations médicales et administratives : il est agréable de remettre de l'ordre dans un hôpital : tracer des chemins, planter du gazon, arranger le laboratoire etc. » (Bulungu 4/01/1949).

Le Gouverneur de la Province en visite est passé à Bulungu et s'arrête devant la maison de Pierre Leroy qui avait revêtu *la grande tenue : chemise blanche, cravate noire, souliers noirs, pantalon blanc et veste à boutons dorés avec sur la tête la casquette genre officier de marine : les épaulettes rouges des médecins vont très bien sur cet uniforme splendide* (Bulungu, 7/06/1949).

Il regrette le départ de Monsieur Charlier (administrateur) avec qui il discutait pendant les longues soirées d'Afrique parfois jusque minuit (Bulungu, 27/11/1949).

Comme Chef de Secteur de la mission médicale de Mushie, il trouve le travail intéressant et peu habituel pour un médecin à son premier terme (Mushie 17/08/1950).

⁴⁴ Exporte, aux États-Unis, le bois travaillé à Lukula (Lukula, 10/07/1955).

Monsieur Taminieau, Agent territorial de Mushie, construit une route en brousse à travers la forêt et les marais. Son épouse, Madame Taminieau, jolie femme de 24 ans mais fatiguée par le Congo, est revenue au poste parce qu'elle est enceinte. Elle est triste et mélancolique, elle n'aime pas son mari et lui non plus ne l'aime pas. Pierre Leroy dit ne pas avoir l'envie de la consoler, il n'en a d'ailleurs pas le temps et le genre de consolation qu'il faudrait lui administrer amène en fin de compte assez souvent beaucoup d'ennuis. Elle vient cependant dîner chez lui, conclut-il (Mushie, 3/09/1950).

Quand il quitte Bulungu pour Mushie, un grand nombre d'indigènes sont venus sur la rive et poussent des clameurs (Mushie, 3/09/1950).

À Mushie, sur le fleuve Congo, il travaille énormément et mène une vie paisible ; il trouve les indigènes peu sympathiques et les femmes vilaines ou vénériennes. Il dit qu'ils subissent l'influence de Léopoldville qui n'est qu'à un jour de pirogue à la descente⁴⁵ (Mushie, 1/11/1950).

À Inongo, il a moins de travail contraint qu'à Mushie et peut se baigner dans le lac de 16h30 à 18h et jouer au tennis (Inongo, 12/04/1951).

À Idiofa, il se dit assez fatigué car il vient de terminer avec le docteur Boris une grande tournée dans le Territoire en vue de préparer la campagne de pentamidine ; il dit mener une vie de bohème avec beaucoup d'invitations, de longs voyages et n'être jamais tranquille. Il s'entend bien avec le Dr Boris et avec le docteur Lejeune qui est maintenant devenu médecin provincial adjoint à Kikwit (Kikwit, 15/06/1952).

À Idiofa, il a beaucoup de travail (l'hôpital, la clientèle privée, les campagnes de pentamidine, le nouveau médicament contre la maladie du sommeil à expérimenter et la distribution du lait en poudre). Il regrette Inongo, son tennis, son lac et la natation, la chasse et le bridge. Le soir il est trop fatigué pour aller voir d'autres Européens. Il va au Cercle qui est désert en semaine et les films qu'on y joue le samedi ne sont pas intéressants (Idiofa, 16/08/1952).

À 30 ans, à la fin de l'année 1952, il devient Médecin directeur de la MMK et n'aura plus que des papiers à faire, il n'ira plus à l'hôpital mais cette besogne administrative a un côté qui lui plaît beaucoup : grands voyages dans tout le District jusqu'aux frontières de l'Angola, 20 agents sanitaires à diriger et 8 médecins qui dépendent de lui. Il lui

⁴⁵ Il constate, par deux fois, l'exode de la main-d'œuvre vers Léopoldville cf. (Kikwit, 27/04/1953)

reste un an et demi pour terminer son terme et il est heureux de les passer dans ces belles conditions. D'autre part, c'est une grande marque de confiance du médecin provincial, pense-t-il, parce qu'il y a beaucoup à améliorer à la brave MMK ; c'est un magnifique travail d'organisation qui, tout compte fait, est beaucoup plus digne d'intérêt que de soigner des gripes en Europe et d'opérer des hernies dans un hôpital du Congo. La MMK exerce son action sur 700.000 individus et il est enthousiasmé pour lui de penser qu'il devra présider à la manière de soigner tous ces *braves nègres*. Il a l'intention d'insuffler un esprit nouveau dans la vieille MMK et d'entreprendre quelques travaux scientifiques (Idiofa, 13/10/1952).

À 30 ans, il est fier de montrer à son père les indices de son ascension sociale. Dans la même lettre il glisse un extrait de *L'avenir colonial*, journal paraissant à Léopoldville, qui concerne la récente réunion de la commission du TEPSE, car il est cité parmi les participants comme directeur de la MMK, et il mentionne une lettre de félicitations pour sa nomination de Médecin Directeur d'un des médecins experts de la FISE venu évaluer la distribution de lait en poudre de l'ONU (Kikwit, 30/11/1952).

Il collectionne les timbres car il réclame dans cette lettre de ne pas faire affranchir le courrier à la machine (Kikwit, 27/04/1953).

Il a beaucoup grossi durant son 2^e terme et voudrait maigrir durant le congé proche (Kikwit, 28/03/1954).

Pour son troisième terme, il a fait imprimer du papier à lettres à l'en-tête *Docteur Pierre Leroy*, à partir des lettres du 30/11/1954 envoyées de Tshela.

Il n'aime pas le Mayumbe mais reste à Lukula car il y gagne bien sa vie, sinon il préfère Idiofa ou Inongo (Lukula, 03/07/1955).

À Lukula, il a une vie plus mondaine et s'y plaît mieux qu'à Tshela. Il est invité, comme médecin de sociétés, aux réceptions d'inauguration de l'huilerie YEMA, en présence du Gouverneur de la Province et de Monsieur Vanderstraeten de la Société Générale, de la SCAM, de Congo-plex (Agrifor), qui inaugure des machines déroulantes de fabrication de contreplaqué à destination des États-Unis et qui emploie 19 familles européennes (Lukula, 12/09/1955).

Depuis 1956, les cadres [médicaux] au Congo se sont élargis à 100 places supplémentaires mais l'offre n'est plus très considérable en Belgique ; pour un médecin les avantages réels de la vie coloniale ne sont pas à première vue très apparents et le traitement du 1^{er} terme n'est pas très fameux. En ce qui le concerne, lui, la vie qu'il a menée au Congo lui a toujours beaucoup plu (Tshela, 22/09/1957).

Il se réadapte difficilement à son retour au Congo pour le 4^e terme, déçu par sa désignation qui ne correspond pas à son grade mais il n'abandonnera pas, pour les 6 ans et demi qui lui restent à honorer, pour avoir droit à une pension. Il est un peu découragé mais se raisonne, comme à son habitude, de manière très positive, en n'attachant pas trop d'importance à ce sentiment passager : *toutes les*

professions sont à la longue monotones et il arrive parfois que l'on s'en aperçoive ; il suffit de se plonger dans le travail pour oublier cette impression. Il change déjà d'avis un gros mois plus tard : il commence à se plaire beaucoup à Gungu (Kikwit, 29/09/1958- Gungu 12/11/1958).

Extrait

Le Kwango pendant son 4^e terme :

« L'hôpital de Gungu est un grand hôpital où règne une activité considérable : c'est le seul hôpital pour une population de 200.000 indigènes qui sont dispersés sur de grandes étendues, ce qui est la caractéristique du Kwango.

Il y a à l'hôpital 3 religieuses des Sœurs Annonciades d'Heverlee. Ce sont les plus remarquables religieuses que j'ai jamais rencontrées : c'est un véritable plaisir de travailler avec elles et je n'imaginai pas que des religieuses puissent avoir tant de qualités.

Je me suis donc remis à la médecine et je ne pensais pas que j'y trouverais tant de satisfactions : j'opère beaucoup et la maternité apporte également son contingent d'accouchements difficiles. Je dois reconnaître que ce petit stage à Gungu me fait beaucoup de bien.

Il y a à Gungu un chef de Territoire, c'est un vieux chef de Territoire fin de carrière : il n'est pas désagréable mais c'est un peu le genre adjudant. Ensuite vient l'administrateur assistant. C'est un ornithologue et il a déjà récolté une importante collection de nids d'oiseaux ; il vit plus avec les oiseaux qu'avec les Européens. Le comptable du Territoire est très agréable de même que le chef de la Région qui est un Luxembourgeois sorti de l'université coloniale d'Anvers. C'est avec ces deux derniers ménages que j'ai les rapports les plus cordiaux : depuis mon arrivée nous avons recommencé à jouer au tennis et je leur apprends à jouer au bridge ; leurs épouses sont sympathiques. Il existe aussi un Cercle, ouvert tous les jours, où il est possible de s'abreuver et de jouer au billard et de danser quand l'envie nous en prend. Il y a presque chaque mois d'ailleurs une soirée où viennent les gens de l'Intérieur : colons ou agents Colonie. Il y a encore au poste un agronome, un agent HCB et un vieux père missionnaire aumônier des Sœurs. Dans le centre commercial vivent une dizaine de familles portugaises possédant les caractéristiques de leur race ». (Gungu, 12/11/1958)

Pierre Leroy

Les instances judiciaires

La chicote

Extrait de la lettre de Pierre Leroy, concernant la chicote, envoyée de Bulungu :

« Il ne faut jamais essayer d'établir avec les Noirs une atmosphère de collaboration intelligente ou de bienveillance vis-à-vis d'un inférieur : il faut leur dire exactement ce qu'ils doivent faire et à la moindre défaillance de leur part, leur faire administrer de la chicotte par les bons soins de l'administrateur : ils ne vous en voudront d'ailleurs pas : ils trouveront cela juste » (Bulungu, 26/06/1949).

Les tribunaux indigènes

Lors de la visite du Gouverneur de Province, Monsieur Moral, les chefs de Secteur et tous les nobles vieillards qui sont juges aux tribunaux indigènes sont rassemblés au bureau territorial (Bulungu, 7/06/1959).

Les ménagères

Il n'y a qu'un seul passage de la correspondance où Pierre Leroy mentionne l'existence d'une ménagère, dans sa lettre envoyée à son père d'Idiofa, au moment de son retour de Belgique au Congo, pour son deuxième terme. La lettre est datée du 4 juin 1952, après le décès de sa mère. Il raconte qu'il a retrouvé une certaine Agnès qui l'attendait.

Il reste discret aussi pour les autres expatriés, sauf pour Monsieur Erzen, un vieil agent territorial luxembourgeois, qui s'occupe des constructions territoriales à Inongo : *il a 2 mulâtres ; sa ménagère est allée se plaindre l'autre jour au Substitut parce qu'il ne la payait pas assez, ce qui est tout à fait contraire à la vérité* (Inongo, 29/04/1951).

Le récit de voyage

« Près de Kandale il y a les sources de la Lukwila : c'est le paysage le plus impressionnant que j'ai jamais vu : au milieu d'une plaine un énorme trou de plus de 100 m de profondeur au fond duquel coule la petite rivière entourée d'énormes montagnes de terre rouge et d'arêtes de rochers en forme de château fort » (Kikwit, 22/08/1949).

À Bulungu, la rivière Kwilu est aussi large que la Meuse à Liège, ceci pour donner une idée des dimensions africaines (Bulungu, 1/02/1950).

« À la fin du mois de juin j'ai été avec Stordeur dans le Nord du Territoire qui est fort giboyeux : j'y ai tué ma première antilope et

nous avons vu un buffle que les indigènes avaient tué le jour de notre arrivée ; la semaine précédente avec Mathias et Brien, étant à la chasse vers 11h du soir dans une autre région giboyeuse, nous avons brusquement eu dans nos phares un magnifique lion. Brien a été si étonné qu'il n'a pas tiré : l'animal s'en est allé fort majestueusement. » (Kikwit, 26/07/1950).

« Inongo est le chef-lieu de District : il y a donc un certain nombre de fonctionnaires, territoriaux de la force publique, de la justice, du cadastre etc. C'est un très pauvre District. À côté de l'ancienne élégance de Kikwit, Inongo est fort modeste, les habitants se fréquentent peu et semblent groupés en petits comités qui entretiennent des relations pour le moins inamicales ; le médecin, s'il a quelque peu d'esprit, est en général en dehors de ces petites mafias locales et peut se divertir du spectacle de disputes misérables, parfois amusantes, le plus souvent toujours les mêmes (Inongo, 24/03/1951) ».

« Inongo n'est accessible que par voie d'eau : aucune route ne part vers l'intérieur qui est encore très sauvage, je n'ai malheureusement pas l'occasion d'y voyager longuement, je suis médecin résident et mes absences ne peuvent être que courtes. C'est bien pour 5 mois, parce que j'aime aussi les voyages. Les principales richesses sont le copal et la fibre. Si vous avez lu « Routes » que vous m'avez envoyé, vous avez pu avoir une bonne idée des routes au Congo, des ennuis de la terre rouge et des pertes de temps aux bacs » (Inongo, 12/04/1951).

« Idiofa jouit d'un agréable climat très frais, un agréable zéphyr y rafraîchit les esprits : c'est un Territoire fort peuplé et l'économie repose sur l'huile, comme tout le Kwango d'ailleurs, c'est ce qui fait sa vulnérabilité. Idiofa est sur une hauteur dans la plaine : il n'y passe pas de rivière, ce qui me change de mes anciens postes où l'eau coulait sous mes yeux » (Idiofa, 4/06/1952).

Leroy part en voyage pendant 12 jours pour visiter les infrastructures médicales dans le sous-secteur de Kabemba qui s'étend jusqu'aux provinces de l'Angola. Kabemba est à 400 km de Kikwit, une partie du Territoire de Kasongo-Lunda est inclus dans le Sous-secteur de Kabemba, la Région de Panzi. Ce sont des Régions très peu peuplées, habitées par des Batshocks, située à environ 1000 mètres d'altitude. C'est un grand plateau recouvert d'une forêt clairsemée composée d'arbres ressemblant à de jeunes chênes (Kikwit, 10/03/1953).

« Le Territoire de Kabemba est pacifié et il y existe des routes qui sont bonnes parce que la terre est bonne : pas trop de sable, pas trop de pierres : néanmoins ces régions sont très peu développées

et on ne voit guère d'ailleurs ce qui pourrait les mettre en valeur. Actuellement d'autre part le recrutement de travailleurs pour Léopoldville y est autorisé et un certain pourcentage – assez raisonnable d'ailleurs – part en camion à Léopoldville et dans le Bas-Congo » (Kikwit, 27/04/1953).

Il est allé voir les chutes Guillaume sur le Kwango, à 750 km de Kikwit, à la frontière angolaise ; *c'est un spectacle grandiose : le Kwango commence par s'élargir et tombe d'une hauteur de 100 m dans une crevasse rocheuse à la sortie de laquelle le fleuve change de direction et roule au milieu d'énormes pierres ; les Fonds de Quarreux y ressemblent un peu mais en modèle très réduit. La Région de Kasongo-Lunda faisant partie de la MMK, elle est très sauvage, les buffles, antilopes et éléphants y sont abondants. Le Gouverneur général voudrait la mettre en valeur grâce à l'élevage* (Kikwit, 20/12/1953).

« Tshela est située au centre du Mayumbe : un chemin de fer à voie étroite la relie à Boma qui est situé à 144 km. La construction d'une route asphaltée est prévue deux ans plus tard par la *Safricas* qui remplacera l'ancienne, qui à de nombreux endroits se transforme en une mer de boue dès qu'il pleut. La Mayumbe est une immense forêt exploitée par une série de sociétés (SCAM⁴⁶ et Agrifor) et des colons ; elle produit du bois, des bananes et de l'huile. Cette forêt est vallonnée et les routes sont sinueuses ; le paysage est monotone : c'est un pays triste car le ciel est presque toujours couvert » (Tshela, 26/12/1954).

« Tshela est un poste étendu parcouru par les méandres d'une rivière, la Lubuzi, qui est traversée par plusieurs ponts métalliques. On y distingue très nettement le quartier (ou la colonie) des Agents de la colonie, le quartier des Agents de la SCAM et le quartier des Portugais » (Tshela, 26/12/1954).

« Dans le Maymbe, les indigènes ont tué un gorille de plus de 200 kg, pourtant protégé. Mis dans le formol, il a été expédié à Bruxelles » (Tshela, 25/04/1955).

Il visite le site du futur barrage à Inga, à vingt km en amont de Matadi (Tshela, 16/12/1956).

Il passe un mois à la mer, à Moanda, en remplacement. *La côte s'est développée ces dernières années : le Crédit foncier africain y a construit un bel hôtel et a loti et vendu un terrain pour y construire des villas. Il existe trois*

⁴⁶ Société de Colonisation Agricole au Mayumbe, la plus grosse société agricole du Mayumbe, huile de palme, plantations de cacao et de café. Pierre Leroy connaît bien ses directeurs qui habitent à Tshela (Lukula, 26/07/1955).

localités : Vista entre Banane et Moande, distantes de 25 kms (Tshela, 31/03/1957).

L'histoire de la production de l'huile dans le Kwango en direct

Leroy analyse la crise de l'huile en 1952 :

« La situation économique du Congo est très peu brillante : l'année 1952 est très mauvaise. Au prix où est l'huile (6.000 francs la tonne - l'année passée 24.000 francs) seuls peuvent vivre, avec un très modeste bénéfice, les colons qui sont bien situés près d'une voie d'eau pour l'évacuation de leur huile. Ceux qui ont à faire parcourir à l'huile des kilomètres en camion y perdent ; de même que ceux qui ont des dettes à payer, c'est-à-dire qui ne possèdent pas leur usine. Ceux qui possèdent plusieurs usines en ferment une, diminuent ainsi leurs frais généraux, leur personnel européen et indigène et font tourner leurs autres usines à rendement maximum. Les HCB qui possèdent de grandes plantations (sauf dans le Territoire d'Idiofa) viennent de décider de ne plus acheter à l'indigène de caisses de fruits naturels et de se contenter de fruits de plantation qui coûtent beaucoup moins cher. Partout des indigènes se font licenciés, pas encore de façon massive, mais déjà en nombre important : les indigènes ayant moins d'argent achètent moins et les commerçants vendent peu : ils restent avec les gros stocks de marchandises qu'ils avaient tous commandés l'année passée et qui avaient contribué à embouteiller le port de Matadi. Beaucoup de commerçants ont des réserves suffisantes pour tenir pendant un certain temps et l'inquiétude ne se lit pas trop sur les visages ; néanmoins, si 1953 devait ressembler à 1952, nous serions en pleine crise. Beaucoup de commerçants portugais sont d'ailleurs à découvert : ils ne peuvent payer les marchandises achetées aux grossistes de Léopoldville mais ceux-ci n'ont aucun intérêt à les poursuivre. On attend une reprise des affaires plutôt que de liquider pour presque rien des magasins remplis d'articles de traite. Les fibres étaient achetées l'année passée à l'indigène entre 15 et 20 francs selon la concurrence des acheteurs : cette année elles ont été achetées à 4 francs, et les commerçants ne savent qu'en faire parce que la compagnie Cooreman refuse de les acheter » (Idiofa, 21/07/1952).

Il évalue l'évolution du problème en 1953 :

« Actuellement le Territoire de Kabemba est pacifié. Le prix de vente de l'huile remonte peu à peu, par contre la fibre qui

intéresse la Compagnie Africaine Cooreman est en plus mauvaise posture ; l'État ne pousse plus l'indigène à en planter, le prix étant trop bas, personne ne sait si la Compagnie Cooreman en achètera encore et si le prix qu'elle pourra donner intéressera l'indigène. La Compagnie du Kasai a plus de cordes à son arc, en dehors de la fibre, elle a de très importantes huileries et des plantations de palmiers élois » (Kikwit, 27/04/1953).

Le souvenir de la répression de la révolte des Pende du Kwango en 1931 est présent dans les lettres de Pierre Leroy. Ses lettres résonnent aussi de la mémoire du temps, de l'histoire non écrite des Congolais. La lettre du 2 juin 1953 laisse parler les Congolais, alors que la crise du marché de l'huile de palme sévit dans le Kwango, ils se souviennent de la crise des années trente et sans doute de la répression meurtrière qui a suivi.

Transcription in extenso de la lettre de Kikwit du 2 juin 1953

« Cher père,

Voici un certain temps que je n'ai plus écrit, mais la vie est assez semblable à elle-même : des papiers et des voyages d'inspection : je fonctionne comme un bon fonctionnaire et je touche mon salaire à la fin du mois.

L'huile a encore baissé ces derniers temps et si la paix avait lieu, il est certain que des difficultés d'écoulement se présenteraient. Toujours est-il que le Gouvernement a trouvé le moment propice pour encore augmenter la ration du travailleur qui à Kikwit est augmentée de 2 francs par jour. Personne ni des employeurs ni des indigènes ne demandait pareille augmentation et une chose fort curieuse se passe actuellement : les HCB suivis par tous les commerçants et colons refusent de payer le nouveau taux de la ration et continuent à payer l'ancien taux. Je ne vois pas comment l'État pourrait faire triompher sa mauvaise cause⁴⁷. Aux dernières nouvelles, les HCD seraient d'accord pour payer la ration en nature ce qui leur reviendrait beaucoup moins cher. Des troubles probablement sérieux seraient la conséquence de cette façon de faire : les indigènes ne désirent nullement recevoir des arachides, du manioc, de l'huile de palme etc. Leurs femmes ont leurs petites cultures et ils n'ont pas de difficultés à se procurer de la nourriture. Ce qu'ils apprécient dans la ration c'est l'argent qui représente une bonne moitié de leur salaire en supplément : avec cet argent ils se procurent cravates, pantalons, bières, etc.

⁴⁷ Il note dans la lettre de Kikwit du 12/07/1953 que les industriels ont eu gain de cause et la ration a été diminuée.

J'avoue ne pas comprendre cette politique ridicule. D'autre part notre huile revient beaucoup trop cher : le prix de la caisse de fruits a été augmenté dans des proportions très élevées lors de la prospérité de 1950-1951. Il est certain qu'une crise, provoquant des licenciements de main-d'œuvre en masse, stupéfierait l'indigène qui a pris l'habitude de travailler et qui le désire. Un très vif mécontentement en serait la conséquence et sans doute, des troubles dont on ne peut mesurer exactement la gravité.

Ces considérations semblent fort pessimistes mais si l'on mesure la fragilité de cette économie basée sur un seul produit, on ne peut s'empêcher de considérer l'avenir avec beaucoup d'appréhension. Tous les produits naturels n'ont de valeur que tant qu'ils reviennent moins chers que des produits synthétiques souvent meilleurs : si l'huile de palme n'est plus exploitée à bon marché et si elle ne peut plus être exportée, le Kwango n'a réellement plus la moindre valeur économique ; il ne reste plus qu'à y propager l'éléphant et y trafiquer de l'ivoire.

Il est certain que le malaise ne se dissipe pas. Depuis un an et demi, l'huile est tombée et elle ne se relève guère : beaucoup de colons pensent avec mélancolie aux bruits de paix.

Une crise terrible a sévi en 32-36 : la plupart des usines HCB [Huileries du Congo belge] étaient fermées et les commerçants portugais vivaient comme de pauvres indigènes : les Noirs s'en souviennent et connaissent la crise qu'ils appellent « la clisi » : pour eux c'est une soudaine manifestation de la force et de la méchanceté des Blancs qui brusquement arrêtent leurs libéralités et ne veulent plus du travail des Noirs qu'ils renvoient dans les forêts vivre comme des primitifs.

Il ne faut pas dramatiser, mais voilà je pense un reflet bien exact de la situation actuelle : personne ne parle plus de prospérité mais d'un travail qui permette de vivre dans une modeste aisance.

Cher Père, j'espère que tout va bien à la maison et que mes frères sont en train de passer de brillants examens.

Je t'embrasse.

Pierre [Leroy] »

Il explique l'actualité politique au Congo à l'approche de l'indépendance, à son père, par des anecdotes de terrain. Les conséquences de la politique en brousse sont curieuses : le directeur d'Afrique de la Compagnie du Kasai lui a raconté que la production d'huile de palme bat tous les records depuis quelques mois chez les Bapendes (Région de Kilembe-Territoire de Gungu) car ils coupent énormément de fruits pour acheter une carte de membre du PSA (Parti

Solidaire Africain) dont le prix varie de 250 à 500 francs. Les politiciens leur font croire que cette carte leur offrira de nombreux avantages après l'indépendance (Banningville, 9/11/1959).

Les rapports entre Blancs et Noirs, entre la colonie et la métropole

Il n'y a pas eu de messe de minuit à Mushie pour éviter ennuis et scandales car les indigènes arrivent ivres (Mushie 3/01/1951).

Pierre Leroy répond à son frère André qu'il ne souhaite pas parler de mentalité et de politique indigène car c'est une affaire complexe ; il dit qu'il y a un grand nombre de Congolais et un grand nombre de Blancs qui exercent sur les Noirs des influences variées et en retirent plus ou moins de satisfaction. À part Patemba François⁴⁸ qui représente un cas tout à fait spécial, il dit avoir toujours eu beaucoup de sympathie pour les indigènes, hommes et femmes et en retour, ils lui ont bien rendu cette affection, d'une manière très vivante et souvent touchante. Plus encore qu'avec le personnel blanc, il dit qu'il faut avec les Noirs, faire preuve de qualités de compréhension et au sens général d'humanité ou d'humanisme, ce qui inclut évidemment un fond de fermeté et de volonté allant de soi (Inongo, 24/03/1951).

« La réunion du TEPSEI, pour le District du Kwango, réunie à Kikwit les 13 et 14 novembre 1952 sous la présidence de Mr Roelandts, Commissaire de District du Congo en présence de Monsieur Van Mijmeersch, Substitut du Procureur du roi, du Directeur de la M.O.I. des HCB, de MM. Bertrand, Sous-Directeur de la Compagnie du Kasai, Van der Ghinst, Directeur de la Siéfac, Leroy, Directeur de la Mission Médicale du Kwango, Nootens, colon, ainsi que de 4 délégués indigènes » (Article de *L'Avenir colonial*)⁴⁹.

« Le Commissaire de District obéissant au désir de la Province de voir augmenter le taux de la ration et du salaire des indigènes fut contré par les employeurs, colons et surtout les représentants des sociétés HCB, Siéfac et la Compagnie Kasai. Ils ne voulaient pas en entendre parler, estimant à juste titre que la situation de l'huile n'était pas si brillante. Ce qui est très instructif, c'est que les 4 délégués indigènes (clercs de magasin ou commis) ont approuvé la ligne de conduite des patrons, alors cependant que le Commissaire de District les poussait assez nettement à réclamer une augmentation de salaire : ces indigènes, relativement peu évolués, semblent avoir compris bien mieux que nos démagogues chrétiens ou socialistes, leur intérêt réel » (Kikwit, 30/11/1952).

⁴⁸ Son agent sanitaire, cf. son histoire ci-après.

⁴⁹ Article inséré dans la lettre de Kikwit du 30/11/1952.

Il critique les partis politiques belges qui implantent les querelles belges en Afrique. En constatant l'apparition de manifestes indigènes, il rend le PSC et les syndicats chrétiens responsables de ces manifestations (Tshela, 10/09/1956).

Après avoir déploré que les événements du canal de Suez aient un impact sur la Bourse, il critique l'interventionnisme américain et conclut qu'il faut bien constater que les grands empires coloniaux sont finis. Il dit qu'au Congo les Belges seront encore les patrons pendant une vingtaine d'années et puis qu'il faudra partager le pouvoir avec les Congolais. Il pense que Belges et Congolais finiront par s'arranger à l'avantage des deux parties. Les Belges ont le mérite de prévoir la situation. Il salue le développement de l'idée européenne qui chemine, même si c'est lentement (Tshela, 20/10/1956).

La politique pénètre au Congo, les évolués tiennent beaucoup de réunions et prononcent de multiples discours ; il se moque de ces *parlottes* (Tshela, 3/02/1957).

Les lettres de l'année 1959 sont dominées par deux préoccupations : la santé de son père qui a été opéré d'un cancer à l'estomac et l'horizon de l'indépendance. La dernière lettre de 1958 est l'occasion de faire un bilan, il pense que 1958 aura été une année importante pour l'Afrique, surtout pour l'Afrique française où des réformes politiques intelligentes ont été réalisées. Il conviendra aussi de définir l'avenir politique pour le Congo qui aura bientôt des administrateurs, des avocats, des médecins et des ingénieurs noirs qui voudront diriger leur pays, ce qui est leur droit. Pour sa part, Pierre Leroy ne voit pas d'inconvénients à dépendre d'un ministre de la Santé du Congo qui soit un Africain. Selon lui, l'Africain n'est pas anti-Blanc mais désire des fonctions dirigeantes et des postes de responsabilités, dont il n'est pas dit qu'il en soit incapable. Les européens ont aussi beaucoup changé et un esprit de sincère collaboration entre Blancs et Noirs n'est pas impossible (Gungu, 22/12/1958).

Il fait allusion à des troubles qui se sont calmés lors de la visite du ministre au Congo dont le voyage a fait bonne impression (Gungu, 11/03/1958).

La situation n'est pas inquiétante. Pierre Leroy se dit frappé par la facilité avec laquelle les Européens acceptent l'idée d'indépendance : l'administration fonctionnera aussi bien avec un président africain, et il ne faut pas redouter un effondrement économique. Même si le nombre d'Européens diminue, il n'y a pas de menace sur les capitaux investis, au contraire les capitaux étrangers pourraient arriver à la suite de l'indépendance. Le discours du Gouverneur de Province va dans ce sens de l'évolution des idées (Gungu, 10/06/1959).

La situation au Congo est calme ; on assiste à l'éclosion de nombreux partis politiques correspondant selon lui à *la grande variété des races et au goût des nègres pour la palabre*. Finalement Blancs comme Noirs

aspirent à l'indépendance et il suppose que ce sera en 1960. Tout ce qu'il espère c'est que les capitaux investis ne soient pas confisqués. Si les capitaux belges ne sont pas nationalisés et si d'autres capitaux étrangers s'installent en Afrique centrale, la Belgique ne peut que gagner à l'indépendance. Il entend cependant les discours d'un politicien noir et les revendications des travailleurs mais ne se laisse pas influencer (Gungu, 31/08/1959).

La situation est calme et s'il était dans l'ignorance des mouvements politiques, il n'aurait absolument rien remarqué dans l'attitude des indigènes à son égard, qu'ils soient des évolués ou des *basengés*⁵⁰ [bassenji] (Gungu, 12/09/1959).

Avant son arrivée à Banningville, il y a eu des troubles dans la cité indigène, dus à des rivalités entre Babomas et Bayonzi, attisées par des politiciens. Il estime que tout l'intérieur du Congo n'est pas mûr pour la politique et que l'on est loin de la belle sérénité de l'année précédente cependant il ne pense pas qu'il faille s'attendre à une guerre comme en Indochine, ou du genre Mau-Mau ou de nature algérienne. Il redit que les politiciens de Belgique ne comprennent rien, empêtrés qu'ils sont dans leurs idéologies (Banningville, 9/11/1959).

Le dimanche précédent, les indigènes du Territoire étaient invités à se rendre aux urnes. Tout s'est passé dans le calme le plus complet, quasiment personne n'a voté : 50 électeurs sur 3.000 inscrits au rôle. Le Kwilu se rattache politiquement au cartel ABAKO PSA MNC, qui pour des motifs obscurs ne veulent pas des élections car les Conseils de Territoire, les Conseils de Province, l'Assemblée Constituante ressemblent trop au système administratif. Ils rêvent d'un pouvoir réel avec des élections personnelles pour pouvoir traiter directement avec le gouvernement belge. C'est ce que les autres pays africains indépendants ont adopté comme solution (Banningville, 9/11/1959).

À six mois de l'indépendance, Pierre Leroy reste serein. Voilà ce qu'il écrit dans cet extrait de sa dernière lettre de 1959 à son père :

⁵⁰ « Au Congo, dans les années 1944-1947, il y a une effervescence dans les milieux évolués tempérée par la peur de la répression. La stratification sociale telle que perçue par les évolués se présente de la manière suivante. En haut de l'échelle, il y a les blancs (Mindele, Bazungu, Batoke). Puis viennent les évolués (Mindele Ndombe = Blancs à peau noire), et en bas de l'échelle la « masse arriérée et ignorante » des autres Noirs (Bassenji) ». Cf. Jean-Marie Mutamba Makombo, *Les évolués : situation au Congo belge*, <https://books.openedition.org/pu/sl/10394?lang=fr>.

« [...] Je crois que la situation finira par s'arranger. La seule chose que nous devons éviter c'est de rompre définitivement la palabre et de nous obstiner à défendre des *plans* ou des *timings* qui ne sont pas appréciés par le consommateur. Il faut pendant quelque temps une politique très élastique.

Il faut aussi avoir à l'esprit quelques vérités élémentaires :

1. Pour la Belgique, le Congo est avant tout une entreprise financière qui a bien réussi. Ce n'est pas une raison pour perdre les capitaux investis. Il y a d'ailleurs peu de danger de ce côté-là, les États indépendants n'ont pas tendance à confisquer les biens étrangers : ils ont trop besoin de capitaux.
2. Le Congo est beaucoup trop grand pour la Belgique. Dans 20 ans ce pays risque d'avoir 25 millions d'habitants. Pour améliorer le niveau de vie il faut encore une fois beaucoup d'argent. Ce n'est pas chez nous qu'on le trouvera. Le Marché commun, l'Europe et l'Amérique devront intervenir.
3. L'éveil du sentiment de nationalité est évident en Afrique. Il y a des gens, a dit dernièrement de Gaulle, qui voudraient que ce qui est ne soit pas : il est vain de regretter le temps passé : l'indépendance est donc une chose à accorder largement.
4. Ce pays aura encore besoin pendant un certain temps d'un important personnel de maîtrise non africain : ce n'est pas une raison pour empêcher les nègres d'occuper des postes honorifiques et bien rémunérés (ministres, directeur, chefs de Territoire, présidents de tout ce qu'on veut...).

Ces quelques propos permettent, il me semble, de considérer avec plus de sérénité la confusion actuelle. [...] »

Pierre Leroy (Banningville, 21/12/1959)

Deux mois plus tard, il constate la destruction de l'édifice que la Belgique avait construit en Afrique centrale car, dit-il, seule l'autorité belge tenait ensemble un tas de races, de Territoires, de forêts désertiques, de régions industrielles. Selon lui, les responsables sont des politiciens insensés, des missionnaires aigris, des syndicalistes stupides et des idéalistes ridicules. Il constate également qu'il n'y a plus d'autorité dans l'intérieur des Territoires. L'administration maintient l'ordre public sans plus, les agents territoriaux ne voyagent plus et les différentes taxes et impôts, que les indigènes refusent de payer, ne sont

plus récoltés. Même le PSA⁵¹ dominant à Banningville est débordé par l'ABASI et n'a plus aucune autorité en brousse, aux dires d'un de ses dirigeants qui revient de Bruxelles et d'une tournée de cinq jours à l'intérieur du Territoire. Pierre Leroy craint un retour à la guerre perpétuelle entre villages comme elle existait 50 ans plus tôt. Pour lui, seule une indépendance signifiant des politiciens noirs bien payés et s'appuyant sur l'administration actuelle pourrait sauver le Congo (Banningville, 21/02/1960).

Il reçoit l'invitation à se rendre à une formation en anesthésie à Léopoldville, spécialisation qui, suppose-t-il, lui permettra d'être envoyé ensuite dans les chefs-lieux des différentes provinces ; ni lui ni le gouvernement n'imaginent donc à ce moment un changement de fonctionnement au Congo pour la médecine (Banningville, 15/04/1960).

Peu avant l'indépendance, à l'intérieur, les chefs de Territoire n'ont plus d'autorité et se contentent d'essayer de maintenir l'ordre au chef-lieu de Territoire. Dans les villages, il n'y a plus de visite d'agents territoriaux et dans beaucoup d'endroits, sorciers, sectes, crimes rituels réapparaissent : la paix belge n'existe plus. Le seul espoir est une dictature des futurs ministres s'appuyant sur la Force publique qui est finalement la chose la mieux réussie que la Belgique laisse en Afrique. Cette force est disciplinée et jouit de la sympathie des indigènes qui sont également inquiets (Léopoldville, 17/05/1960).

⁵¹ Parti solidaire africain. En 1959, Antoine Gizenga, Cléophas Kamitatu et Pierre Mulele ont mis sur pied un parti politique dénommé Parti solidaire africain (PSA), un parti nationaliste et anticolonialiste qui prônait l'indépendance du Congo belge. Il était opposé au parti de Patrice Lumumba, le Mouvement national congolais (MNC), qui défendait une indépendance plus modérée. Antoine Gizenga est le président du PSA. Il est un ancien séminariste et un militant nationaliste. Il est considéré comme l'un des principaux leaders du mouvement indépendantiste congolais. Cléophas Kamitatu est le secrétaire général du PSA. Il est un avocat et un homme d'affaires. Il est considéré comme un modéré au sein du PSA. Pierre Mulele est le responsable militaire du PSA. Il est un ancien soldat de l'armée coloniale belge. Il est considéré comme un radical au sein du PSA. Le PSA joue un rôle important dans la lutte pour l'indépendance du Congo. Il participe à la Conférence de Bruxelles de 1960, qui aboutit à l'indépendance du Congo. Après l'indépendance, le PSA est divisé en deux factions : une faction modérée, dirigée par Kamitatu, et une faction radicale, dirigée par Mulele. La faction radicale du PSA lance une insurrection en 1964. L'insurrection est finalement écrasée par les forces gouvernementales. Le PSA a été dissout en 1965, après le coup d'État de Mobutu Sese Seko. Cf. <https://www.crisp.be/librairie/catalogue/249-Parti-solidaire-africain-PSA-Documents> (Chapitre 1 : Fondation du PSA à Léopoldville (printemps 1959) Chapitre II : Extension vers Kikwit et l'intérieur (été 1959))

Quelques jours après l'indépendance, il écrit :

« L'indépendance est enfin conquise par les nègres et l'on est arrivé à éviter le ridicule lors des réjouissances qui ont marqué cet événement dont l'utilité est fort relative. Presque tous les leaders politiques sont casés et l'on peut espérer qu'ils jouiront longtemps du bon traitement qu'ils se sont accordé : ce sera sans doute un facteur de stabilité. Le discours de Lumumba, prononcé le jeudi devant le Roi, à la séance solennelle du 30 juin a stupéfait tout le monde par sa grossièreté intempestive ; ni le Roi ni Kasa-Vubu n'étaient au courant de ce discours qui fut d'ailleurs compensé l'après-midi par un petit speech du même Lumumba, prononcé au cours du déjeuner et dans lequel l'orateur précise sa pensée en disant le contraire de ce qu'il avait dit le matin. Tout cela n'est pas très grave. Lumumba s'est rapidement rendu compte de la sottise de ses propos et a tenté de les effacer : c'est comme si tout était oublié et nous retrouvons là la versatilité du bantou. Je sais qu'en général nos ministres sont plutôt sidérés par l'importance de la responsabilité et qu'ils ne désirent que d'être aidés dans leurs travaux par des conseillers belges qui seront évidemment des hommes nouveaux, pour qui d'intéressantes places de chef de cabinet sont disponibles. J'ai déjeuné samedi chez des amis avec le futur chef de cabinet de Kasa-Vubu qui est un fonctionnaire distingué des affaires économiques » (Léopoldville, 4/07/1960).

Il pense ce même 4 juillet 1960 que la Belgique a réussi à résoudre son problème colonial sans guerre ruineuse (Léopoldville, 4/07/1960).

L'évacuation des Belges du Congo

Le 21 février 1960, tous les avions Sabena pour la Belgique sont complets jusqu'au mois d'août, toutes les places sont réservées pour les femmes et les enfants des fonctionnaires et des colons (Banningville, 21/02/1960).

Leroy est à Léopoldville depuis le 1^{er} mai pour sa spécialisation en anesthésie et n'est pas si mécontent d'avoir quitté Banningville car les petits postes se videront des fonctionnaires après l'indépendance. Il imagine une ouverture internationale du Congo après l'indépendance (Léopoldville, 17/05/1960).

Un nouveau projet de loi prévoit d'octroyer une pension aux fonctionnaires qui ont 10 ans de service au Congo, au lieu de 15 ans précédemment, et sont dans l'incapacité de continuer à exercer leurs fonctions, il pourra donc envisager de rentrer en Belgique puisqu'il a 10 ans d'ancienneté. Il espère que le gouvernement noir comprendra

que son traitement est trop élevé et que de jeunes médecins tchèques, espagnols, autrichiens seraient moins coûteux (Léopoldville, 17/05/1960).

Les gens sont inquiets, beaucoup d'épouses sont envoyées en Europe de crainte d'excès le 30 juin 1960, il pense que 70% des fonctionnaires seront remerciés et déjà en mai, l'administration tourne au ralenti (Léopoldville, 17/05/1960).

Il raconte l'évacuation *a posteriori*, le 20 juillet, alors qu'il est à Johannesburg. C'est le dimanche 10 juillet qu'il a décidé de partir pour Brazzaville avec son ami d'école Luc Scmets. Il a ainsi évité un séjour désagréable dans les camps de réfugiés. De Brazzaville, il est parti à Johannesburg le lundi où il est accueilli par la belle-mère de son ami Luc qui dirige l'un des plus grands hôpitaux de la ville. Il n'a pas voulu rentrer directement en Europe en quittant le Congo car il compte faire un peu de tourisme et prendre du repos en Afrique du Sud. Il rentrera par le Cap, par bateau, 3 ou 4 semaines plus tard. Il raconte brièvement l'évacuation du Congo ex-belge : les réfugiés ont été très bien reçus à Brazzaville et l'Afrique du Sud offre les plus larges facilités aux Belges désireux de s'y installer. Pour le Sud-Africain, poursuit-il, les Belges sont de bonnes recrues desquelles il n'y a plus à craindre la moindre fraternisation avec les nègres et il n'a pas fallu 15 jours aux nègres pour détruire complètement leur pays. Il pense que les capitaux belges seront préservés surtout au Katanga qui risque de devenir un état riche et prospère, peuplé d'Européens comme l'Afrique du Sud alors que le reste de l'ex-Congo belge deviendra un très pauvre État africain comme le Congo français. Léopoldville sera une ville morte, disproportionnée aux ressources du pays. Il reproche l'absence totale d'une politique constructive et intelligente de la part des politiciens fossiles de Belgique, ce qui aurait pu provoquer un désastre et coûter des milliers de vies humaines. Il reproche d'avoir laissé tous les Européens du Congo sans la moindre protection au milieu de nègres excités par des campagnes électorales haineuses. Cette politique a provoqué la ruine de nombreux colons et commerçants, la perte de vies humaines, le viol de nombreuses Européennes (le plus souvent devant leurs maris), de nombreux coups et blessures et finalement, la ruine du nègre et l'arrêt complet de son évolution intellectuelle et économique (Johannesburg, 20/07/1960).

Biographies congolaises

L'histoire d'Agnès

Dans la lettre envoyée d'Idiofa, à son retour au Congo pour son deuxième terme, le 4 juin 1952, il écrit : « Pour finir je dois encore te dire que j'ai eu la surprise de retrouver à Idiofa mon ancienne ménagère⁵², la charmante Agnès qui s'est précipitée dans mes bras : je n'ai pu qu'accepter ces agréables témoignages d'amitié : c'est une brave fille qui ne me ruinera pas et qui jouit d'un caractère joyeux. »

L'histoire de François Patemba

François Patemba est son assistant médical à Bulungu, il fait la prospection en brousse du Secteur Basongo-Bambalas et Pierre Leroy le rejoint du vendredi soir au mardi matin (Bulungu, 20/01/1949). Il a introduit une demande pour obtenir la carte de mérite civique, *décoration de l'État pour le personnel de l'État mais aussi privé, destinée à récompenser les Noirs pour leur accomplissement parfait de leur devoir quotidien*. Chose curieuse, note le médecin, *les Noirs sont très friands de ce genre de choses*. Pierre Leroy est invité à remplir une note du Territoire donnant son appréciation à propos de Patemba : sa façon de servir, son attitude envers ses supérieurs. Le docteur Boris lui conseille de répondre *médiocre* à tous les points de vue. Pierre Leroy remarque que Patemba est fort mal considéré par le docteur Boris et le Médecin provincial, Adriaens, qui ne savait pas le voir, alors que pour sa part, il est jusqu'à ce moment satisfait de ses services. Il relève que son assistant a cependant des défauts : il manque d'autorité sur les aides-infirmiers, il manque d'initiative et après de nombreuses années de brousse ses connaissances sont devenues rudimentaires, ce dont il n'est pas tout à fait responsable.

Assistant médical est le plus haut grade du service médical indigène, Pierre Leroy pense qu'il faudrait prévoir des recyclages tous les cinq ans en hôpital (Bulungu, 2/02/1949).

Il observe également que ce qui s'oppose à l'obtention de la carte de mérite civique pour Patemba, c'est sa polygamie. Il constate qu'il est *un curieux exemple de Noir instruit : il écrit très bien et quasi sans faute, il est abonné au « Courrier d'Afrique », il apprend l'anglais, est catholique en dépit de cette instruction assez poussée, il reste strictement différent d'un Européen qui aurait fait les mêmes études* (Bulungu, 2/02/1949). Pierre Leroy partage pourtant des moments d'intimité avec son assistant médical, lors de leur

⁵² Les expatriés au Congo appelaient ainsi leur compagne noire.

travail commun, dont il ne semble pas profiter. Des cas de maladie du sommeil ont été détectés dans un village où les habitants font rourir le manioc dans des marais couverts de végétation tropicale. Ces galeries forestières devraient être débroussées car la mouche tsé-tsé s'y développe bien. Le médecin raconte que lors d'un séjour dans ce village, son assistant Patemba lui a demandé brusquement ce qu'il pensait de l'histoire de la Bible affirmant que les Noirs descendaient du fils maudit de Noé. Leroy se moque de la crédulité de son compagnon car il ne comprend pas que Patemba puisse croire à cette histoire et dise que *ce fils est maudit car il s'était moqué de son père qui était saoul (en un certain sens, remarque Pierre Leroy, ce fils riant de son père ivre, ne me semble pas être fort blâmable : le plus blâmable est certainement Noé* (Bulungu, 2/02/1949). Et lorsque Patemba se plaint que les Noirs n'ont pas été capables d'inventer une lettre de l'alphabet, Leroy conclut pour lui-même qu'*il est certain que des gens comme Patemba sentent certainement combien leur position est imprécise. L'avenir des Noirs est un réel mystère : en ce sens le Moyen-Kwilu est une partie intéressante du Congo parce qu'elle est une des plus évoluées : il y a beaucoup de travailleurs, de chauffeurs etc. ; ils ont assez bien d'argent...* (Bulungu, 2/02/1949).

Le 7 juin 1949, Patemba est arrêté pour être mis à la disposition du Parquet à Kikwit car il a volé des médicaments dans la pharmacie de l'hôpital (2000 comprimés de sulfathiazol, 1800 de phénacétine, 1000 d'aspirine, 800 de quinine, 1.000 d'atebrine). Les aides-infirmiers confirment les soupçons qui portent sur Patemba (Bulungu, 7/06/1949).

Il pense que Patemba ne sera pas condamné car la justice est plus douce pour les évolués. Il n'a pas été remplacé, mais il préfère ne pas le voir revenir car tout fonctionne plus agréablement sans lui (Bulungu 4/10/1949).

Patemba est finalement condamné à 18 mois de prison. Le jugement, qui a eu lieu le 3 novembre 1949 à Kikwit, est instruit par le Substitut du procureur du roi et prononcé par le Commissaire de District. Pierre Leroy raconte à ses parents que l'affaire a eu une certaine gravité : *tous les évolués sont fort protégés par la justice et parmi les clercs, les assistants médicaux sont des personnages importants et qui ont fait de longues études pour arriver à avoir le titre d'assistant médical.* Quand Leroy a porté plainte pour le vol de 5000 comprimés, Patemba a porté plainte pour coup de pied dans le derrière et insultes. Accusations mensongères, selon Pierre Leroy, et la plainte de Patemba avait été classée sans suite faute de témoins. Le Gouverneur s'étonnant que Leroy ne porte pas plainte à son tour pour calomnie, il a déposé cette requête qui, jugée, a ajouté 5 mois à la peine du condamné. Le docteur dit avoir été admirablement soutenu par les infirmiers de Bulungu, ce qui est très rare dans une affaire entre Blancs et Noirs (Bulungu, 4/11/1949).

Le vol de comprimés semble se pratiquer partout : le médecin signale qu'il a dû enquêter à l'hôpital de Mushie et prendre des mesures

après avoir constaté le vol de la moitié des comprimés de sulfatiazol (Mushie, 1/11/1950).

Il reparle de Patemba comme d'une exception dans un paragraphe adressé à son frère André (Inongo, 24/03/1951).

L'histoire du planton Dieudonné

Le planton de Pierre Leroy a trouvé un billet de 100 marks dans la poche d'un costume d'occasion qu'il a acheté et lui a demandé d'échanger ce billet venant d'Europe. N'en connaissant ni la valeur ni la validité, le médecin l'envoie à son père pour examen en stipulant bien de le lui renvoyer s'il était périmé pour que son planton ne le soupçonne pas de s'être approprié sa fortune (Tshela, 17/02/1955). Un mois plus tard, le planton charge son patron de remercier son père pour les 1.100 francs qui lui sont tombés du ciel – *ce n'est pas pour rien qu'il a reçu pour nom de baptême Dieudonné !* (Tshela, 13/03/1955).

Francine Meurice

EGODOCUMENTS TRAITÉS DANS CE NUMÉRO

1. Bellière-Vosch, Simone, *Journaux des camps de vacances. Du 20 septembre 1942 au 26 juillet 1943*, manuscrit.
2. Bellière-Vosch, Simone, *Journal 1982-1985. Pense-bête*, manuscrit, 76 pages et *Agenda des dates mémorables*, 1926 (année de sa naissance) - janvier 1988, manuscrit, 89 pages.
3. Bellière-Vosch Simone, *Notes au jour le jour. 21 juillet 1993-novembre 1996*, manuscrit, 68 pages et *Notes pour aide-mémoire défaillante. 1^{er} janvier 1997-31 décembre 1999*, manuscrit, 140 pages.
4. Colleye, Fernand, *Une enfance de l'Entre-deux-guerres 1932-1939*, autoédition, 107 pages.
5. de Brucq, Danielle, *Journal de mon imaginaire, Chronique familiale 1937-2014*, Tome 2, 308 pages, Édition Books on Demand, 2023.
6. Demeuse, J., *Voyage autour du Monde*, 278 pages, s.d.
7. Dupont, Maurice, *Souvenirs d'un Papil*, autoédition, Bruxelles, 2011, 192 pages. (Provenance : fonds APA-BEL).
8. Ghilain, Michel, *Livre d'heures*, 1990-2021.
9. Korse, Piet, *Godsbeelden in de Bijbel [Images de Dieu dans la Bible]*, autoédition, 72 pages, 2023.
10. Leroy, Pierre, [*Lettres du Congo*] 1948-1965, manuscrit, 133 lettres.
11. Limbos, Édouard, [*Lettres du Congo*] 1960-1961, manuscrit, 49 lettres.
12. Meurrens, Judith, *Question de confiance*, manuscrit et annexes, 96 pages, janvier 2010. (Provenance : fonds APA-BEL).
13. Moreau de Melen, Henri, *Au terme de la route. Mémoires*, Moreau de Melen, Éditeur, 453 pages, 1988. (Provenance : fonds APA-BEL).
14. Nicaise, Robert, [*Lettres à sa marraine*] 1914-1921, manuscrit.
15. Parein, Louis, *Le port de l'Atlantique*, autoédition, 203 pages, 2007.
16. Popescu, Paul et Duqué, Vincent, *Gérard Joseph Duqué traversant son époque*, 2009, 111 pages. (Provenance : fonds APA-BEL).
17. Saussez, Gérard, *Agenda pour 1940, [Journal de guerre]*, Transcription 2020 du manuscrit original 1940, 15 pages dactylographiées et *Agenda original*.
18. Starck, Ekkehard, *Eine Reise zum Nordkap [Un voyage au cap Nord]*, 49 pages, autoédition, 2022.
19. Van Caulaert, J.-Fr., Lt-Col (R), *S'abstenir et tenir ! – Clergé, paroisses et écoles catholiques bruxelloises dans la tourmente de la Grande Guerre*, La Défense, 81 pages, s.d. (Provenance : fonds APA-BEL).

INDEX DES AUTEURS

B

Bellière-Vosch, Simone, 17,
20, 21, 115

C

Colleye, Fernand, 38, 115

D

de Brucq, Danielle, 52, 115
Demeuse, J., 67, 115
Dupont, Maurice, 45, 115
Duqué, Vincent, 25, 115

G

Ghilain, Michel, 24, 115

K

Korse, Piet, 49, 115

L

Leroy, Pierre, 77, 115
Limbos, Édouard, 61, 115

M

Meurrens, Judith, 43, 115
Moreau de Melen, Henri, 30,
115

N

Nicaise, Robert, 57, 115

P

Parein, Louis, 40, 115
Popescu, Paul, 25, 115

S

Saussez, Gérard, 14, 115
Starck, Ekkehard, 10, 115

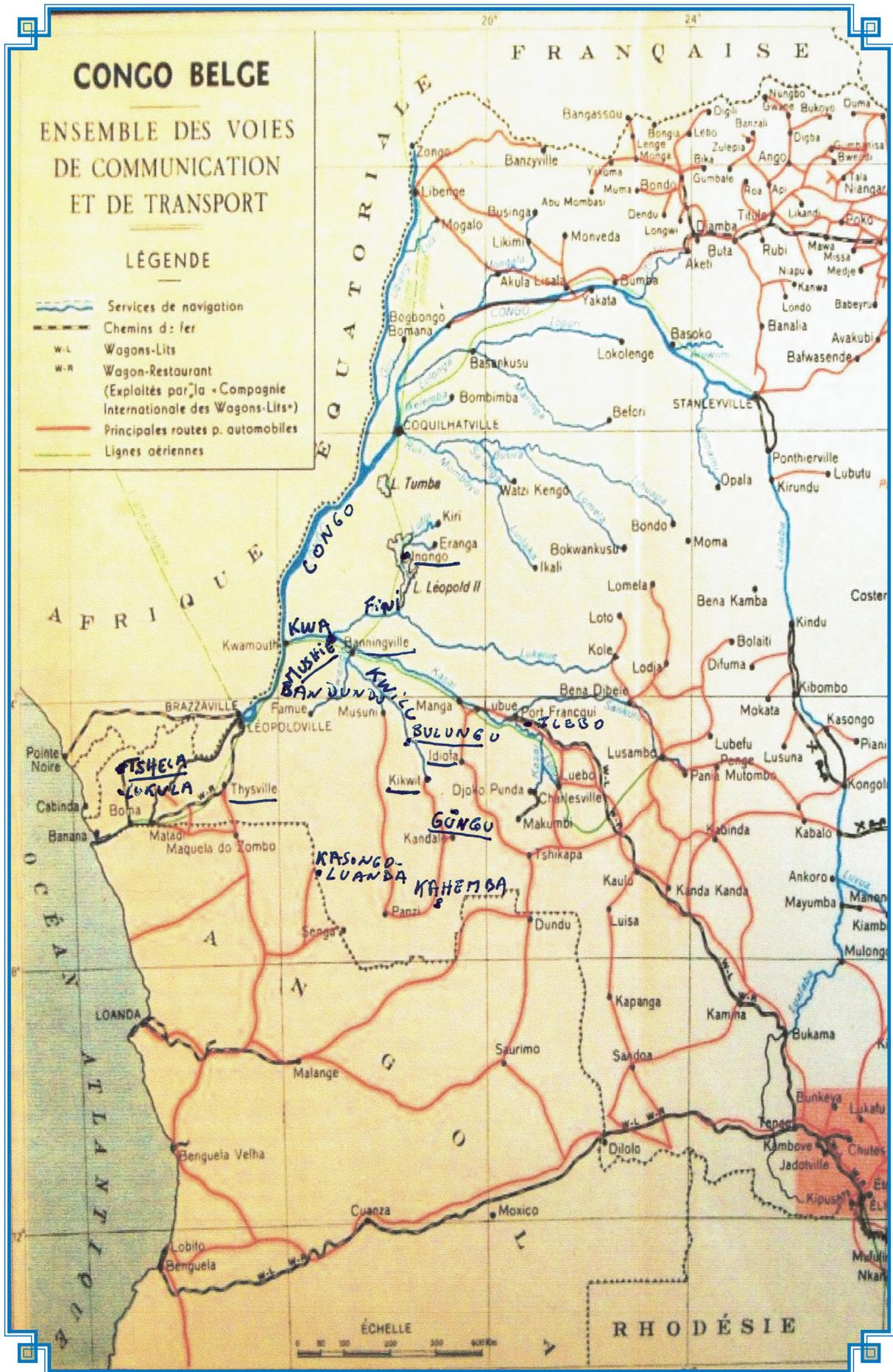
V

**Van Caulaert, J.-Fr., Lt-Col
(R)**, 34, 115

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DU NUMÉRO	1
HOMMAGE À JOSÉ DOSOGNE	5
PUBLICATIONS	9
CATALOGUE THÉMATIQUE DES ÉCHOS DE LECTURE	10
LES JOURNAUX PERSONNELS	10
Les journaux de voyage	10
Les journaux de guerre	14
Les diaristes au long cours	17
Les diaristes poètes	24
L'AUTOBIOGRAPHIE	25
Récit de vie couvrant les années 1866 à 2009	25
Récit de vie couvrant les années 1902 à 1988	30
Récit de vie couvrant les années 1914 à 1920	34
Récit de vie couvrant les années 1930 à 2010	40
Récit de vie couvrant les années 1934 à 2011	45
Récit de vie couvrant les années 1970 à 2023	49
Récit de vie couvrant les années 1833 à 2022	52
LES CORRESPONDANCES	57
Les lettres du front	57
Les lettres du Congo	61
ANALYSE CRITIQUE	67
UN JOURNAL SINGULIER	67
Voyage autour du Monde de J. Demeuse	67
Un curieux manuscrit	67
Un voyage riche et animé	69
Réalité ou fiction – des ressemblances troublantes	71
Les récits des missionnaires	74
Pauline : une destinataire mystérieuse	76
LA RESTAURATION DE L'UNIVERS MENTAL D'UN MÉDECIN COLONIAL	77
La colonie racontée par le médecin Pierre Leroy dans ses lettres du Congo belge de 1948 à 1960	77
Le corpus des lettres	77
L'épistolier et la posture de l'analyste	78
Portrait du médecin colonial Pierre Leroy	79

La structure administrative coloniale de la médecine	84
Les infrastructures sanitaires	85
Le nombre de patients	86
Ses tâches professionnelles	86
Les actes médicaux	88
Le niveau de vie dans les années 1950	89
Les logements	90
Les liaisons entre les postes et avec la métropole	92
Les serviteurs	93
La présence belge et européenne dans le Kwango dans les années 1950	93
L'autoportrait d'un agent colonial	95
Les instances judiciaires	99
Les ménagères	99
Le récit de voyage	99
L'histoire de la production de l'huile dans le Kwango en direct	102
Les rapports entre Blancs et Noirs, entre la colonie et la métropole	105
L'évacuation des Belges du Congo	110
Biographies congolaises	112
EGODOCUMENTS TRAITÉS DANS CE NUMÉRO	115
INDEX DES AUTEURS	116
TABLE DES MATIÈRES	117



Les postes occupés par le médecin Pierre Leroy au Congo de 1948 à 1960

LA SINGULARITÉ DE L'APA EST D'APPARTENIR À UN MOUVEMENT QUI PERDURE DEPUIS 1984 EN EUROPE, QUI N'EST PAS UN COURANT LITTÉRAIRE REGROUPANT DES AUTEURS MAIS UN REGROUPEMENT DE LECTEURS CONSTRUISANT, AU SEIN D'UNE COMMUNAUTÉ DISCURSIVE, UNE RÉCEPTION DE L'AUTOBIOGRAPHIE.

Au sommaire de ce Bulletin n°12

Un journal de guerre, l'agenda de 1940 de Gérard Saussez.

Des journaux personnels : Simone Vosch-Bellière, Danielle de Brucq,
Michel Ghilain.

Des journaux de voyage : J. Demeuse, Ekkehard Starck.

Des récits de vie : Fernand Colleye, Piet Korse, Maurice Dupont, Judith Meurrens, Louis Parein, Paul Popescu et Vincent Duqué, J.-Fr Van Caulaert.

Des mémoires : Henri Moreau de Melen.

Des lettres du Congo, peu avant et peu après l'indépendance, de Pierre Leroy et d'Édouard Limbos.

Des lettres de la Première Guerre mondiale de Robert Nicaise.

Le précédent bulletin n° 11

constatait qu'en
Belgique, une histoire de
l'autobiographie restait à construire.

Au sommaire du prochain

bulletin n° 13

Le registre des peines d'Albert Chif de 1943 à 1946
(Territoire de Ngozi, Ruanda Urundi, Congo belge)

Le journal personnel de jeunesse de François Houtart

Le journal personnel de jeunesse de José Dosogne

Etc.